

FNA 1457 -L'Ange du désert T2 - La ville d'acier

Michel Pagel

VISIT...

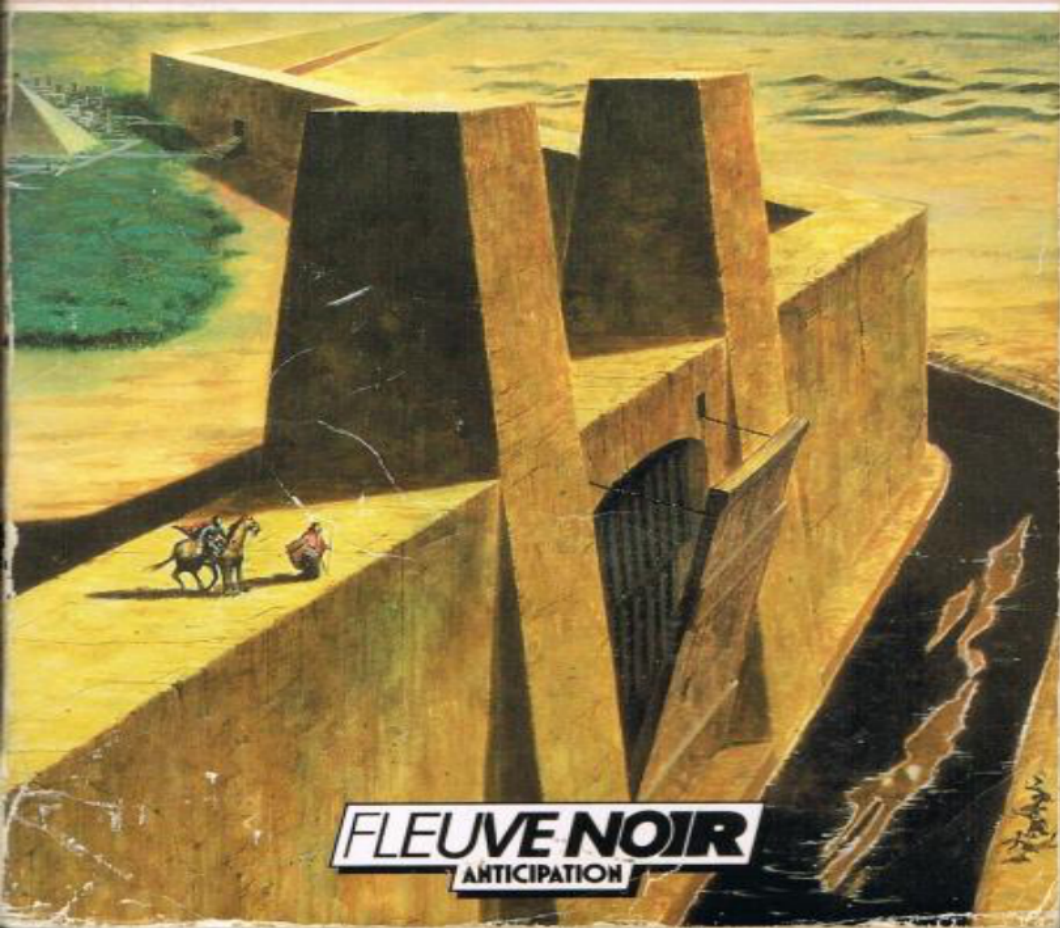
LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

MICHEL PAGEL

LA VILLE D'ACIER

L'Ange du désert - 2



MICHEL PAGEL

LA VILLE D'ACIER (L'ANGE DU DÉSERT-2)

1986/05 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1457

ISBN 2-265-03267-0. Couverture ; Les Edwardss



ABP numérise des livres. des Anticipations, des bouquins de gare, des polars pourris et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique

Bonne lecture

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1986 « Éditions Fleuve Noir », Paris
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous pays, y compris
l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.
ISBN : 2-265-03267-0

MICHEL PAGEL

LA VILLE

D'ACIER

(L'ANGE DU DÉSERT-2)

COLLECTION « ANTICIPATION »



6, rue Garancière – PARIS VIe

DU MÊME AUTEUR DANS LA MÊME COLLECTION :

Demain matin, au chant du tueur !

La taverne de l'espoir.

Le Viêt-nam au futur simple.

L'ange du désert – 1.

Les flammes de la nuit (Première époque :
Rowena).

CHAPITRE PREMIER

— Je vais quand même pas crever comme ça ! dis-je à haute voix pour me rassurer.

Je n'ai jamais été particulièrement défaitiste mais je dois avouer que ce jour-là, je commençais à douter un peu de l'avenir : j'avais fini le matin même mes réserves d'eau et de nourriture ; en plein désert je ne risquais pas de pouvoir les renouveler de sitôt, à moins de tomber sur un village de sédentaires et de réussir à leur expliquer que je n'étais pas là pour les massacrer, avant de l'être moi-même. Depuis que les pluies étaient revenues, rares mais régulières, ils semblaient avoir retrouvé le goût du combat, bien décidés à mettre un terme aux razzias des pillards et de mes propres confrères motards, qu'ils s'étaient jusqu'alors contentés de subir stoïquement. Du coup ils étaient remontés dans mon estime, même si cette attitude nouvelle ne me facilitait pas la vie.

Lorsque j'étais encore avec la meute, je ne m'étais jamais posé le problème de la nourriture : Samuraï était le meilleur chasseur que j'aie connu et nous manquions rarement de viande. Mais comme les autres, Samuraï était mort – j'avais été forcé de le tuer de mes mains, par la faute de *Gelnar*, le fou mégalomane qui, l'espace de quelques siècles, s'était pris pour un dieu.

En solitaire j'avais quelques problèmes ; les seuls animaux dont je croisais fréquemment la piste étaient des lapins des sables. Je savais par expérience que leur chair était délicieuse mais, depuis une date assez récente, je m'étais juré de ne plus les tuer ; aussi stupide que cela puisse paraître, je me tenais à ce vœu, même au prix de ma propre survie.

J'avais donc le ventre vide et la gorge sèche lorsque ma moto tomba en panne d'essence. Depuis un bon moment déjà, je roulais à l'économie, avec l'aiguille de l'indicateur dans la zone rouge, priant très fort pour trouver une pompe. Peine perdue !

Je poussai l'engin pendant quelques kilomètres avant de me résoudre à l'abandonner : si je voulais garder une chance de ne pas me transformer trop vite en tas d'ossements prenant un bain de soleil, j'avais intérêt à épargner mes forces.

Je ceignis mon épée, flanquai sur mon épaule le sac contenant mes

quelques affaires et me mis en marche, mes pieds enfonçant dans le sable trop fin. Des jurons grossiers me venaient aux lèvres à chaque pas, mais je les réfrénais pour conserver ma salive.

Quand la nuit commença à tomber, ramenant un semblant de fraîcheur, mon horizon, aux quatre points cardinaux, ne comportait toujours que du sable. Si le lendemain je ne trouvais pas à boire et à manger, je pourrais songer à m'écrire une lettre d'adieu. Je m'enroulai dans ma couverture et fermai les yeux. Mes inquiétudes, quoique bien réelles, ne m'enlevèrent pas le sommeil : je m'endormis en quelques minutes.

Dans mon rêve je revivais la traversée du Styx, cette foutue rivière couverte d'une brume hallucinogène, que j'avais franchie à la nage en compagnie de Krina, la fille de *Gelnar*. Là aussi, j'avais bien failli laisser ma peau mais le rêve était plutôt agréable. Je ressentais physiquement l'humidité, comme si j'avais vraiment été immergé dans les eaux sombres.

La sensation était si forte qu'un peu de conscience ne revint. Je me forçai à ouvrir les paupières. Il faisait toujours nuit et il pleuvait. De grosses gouttes qui tombaient en rangs serrés. J'étais trempé jusqu'aux os mais je ne songeais pas à m'en plaindre. Je creusai vivement un trou dans le sable, assez profond. puis en tapissai la surface avec ma couverture, pour éviter qu'il ne se comble de lui-même. Le sable mouillé et bien tassé n'était plus aussi perméable et la pluie se révéla assez forte pour remplir mon petit piège. Je bus avidement avant d'y plonger ma gourde.

N'ayant pas la moindre envie de continuer à dormir sous des trombes d'eau, je ramassai mes affaires et repris ma route. La lune était presque pleine : malgré les nuages, je voyais assez pour savoir où je mettais les pieds. Je commençai à siffloter une vieille chanson de feu de camp : avec Peau je retrouvais mon espoir. Je ne doutais plus, désormais, de réussir à m'en tirer et je n'avais certes pas tort, mais le jour suivant me réservait tout de même quelques surprises dont, pour la plupart, je me serais bien passé.

Le soleil sécha rapidement mes vêtements et se remit à me marteler le sommet du crâne. Depuis l'aube le paysage avait changé ; imperceptiblement d'abord, quelques arbustes rabougris pointant ça et là hors du sable, puis de façon plus ostensible.

Lorsque j'arrivai aux rochers, ce n'étais plus vraiment dans un désert : autour de moi poussaient de nombreuses touffes d'herbe, de plus en plus vertes, des plantes grasses et même un ou deux arbres qui, hélas, ne portaient pas de fruits. Je n'avais pas encore assez faim pour manger des feuilles. Je ne devais plus être très éloigné d'une communauté de sédentaires, maintenant : ils proliféraient en tous les endroits où la pluie faisait suffisamment échec au soleil pour

permettre les cultures et l'élevage. Je ne devais pas non plus être loin d'une station : seul le désamorçage du mécanisme qu'elles contenaient pouvait ainsi provoquer la pluie. Mais comme je n'avais plus de véhicule, ce dernier point m'était de peu d'utilité.

J'avalai quelques gorgées d'eau avant de me décider à attaquer l'obstacle : c'était une large muraille, faite de rochers de taille variable, dont les plus hauts pouvaient atteindre une vingtaine de mètres. Rien de bien effrayant en temps normal, mais de quoi épuiser tout de même quelqu'un n'ayant rien mangé pendant deux jours. Pourtant, en faire le tour m'aurait sans doute demandé plusieurs heures. Et puis le salut se trouvait peut-être de l'autre côté, sans compter que des animaux pouvaient fort bien se cacher dans les pierres. Il s'agirait sans doute d'une forte majorité de serpents mais le tout serait de ne pas leur marcher dessus : je m'en avais encore rencontré aucun pouvant résister à un bon coup d'épée.

Un peu gêné dans mes mouvements par mon arme et mon sac, que je ne pouvais pourtant pas abandonner, je commençai à graver le premier rocher. Je faillis tomber, à deux reprises, pestant contre les parois trop lisses qui ne m'autorisaient que des prises maladroites. Une multitude de petits insectes, n'ayant sans doute pas vu grand-chose de vivant depuis pas mal de temps, semblèrent soudain me considérer comme un réservoir de vie tout à fait acceptable. Sans être douloureuses, leurs attaques que je ne pouvais contrer qu'en secouant la tête, ne m'aidaient pas à accepter la situation avec sérénité. Alors que j'avais presque achevé mon escalade, une violente piqûre au cou me fit presque hurler. Je dus faire un gros effort de volonté pour ne pas tenter d'écraser l'importun, me précipitant du même coup dans le vide.

En arrivant en haut, je poussai un énorme soupir de soulagement et restai allongé sans bouger pendant plusieurs minutes, le souffle court, laissant s'éteindre peu à peu la douleur qui fulgurait dans mon cou. Lorsque je trouvai le courage de me relever, je m'aperçus que la barrière de rochers n'était guère épaisse que d'une cinquantaine de mètres. En sautant de l'un à l'autre, je devais pouvoir traverser sans trop de peine, à condition que la pluie ne les ait pas rendus trop glissants.

— *Gelnar* ! jurai-je, par habitude. J'aurais dû me faire sédentaire quand j'en avais encore l'occasion.

Quelques semaines plus tôt j'avais bien failli abandonner ma vie errante, pour aider les deux seuls amis que j'avais au monde – le guérisseur Sinddès et Romi, une jolie danseuse pour qui j'avais cru ressentir un instant un peu plus que de l'amitié –, à achever la destruction de l'œuvre de *Gelnar* ; mais je n'avais pu m'y résoudre. Même en me sachant condamné à la perdre un jour ou l'autre, j'aimais

ma vie de motard et je voulais en profiter aussi longtemps que possible : si Sinddès et Romi réussissaient leur ouvrage – et les pluies se multipliant, il y avait gros à parier qu'ils réussiraient –, le monde allait changer son aspect désertique contre un visage plus hospitalier et les stations détruites ne donneraient plus d'essence. Les véhicules à moteur étaient voués à la disparition.

Par bonds successifs, je progressai lentement de rocher en rocher. Contrairement à ce que j'avais craint, le soleil en avait déjà vaporisé l'humidité et je pus arriver de l'autre côté sans trop risquer le vol plané qui m'aurait brisé les os.

De ma position, je dominais la région. Une végétation abondante y poussait, sortant d'un sable plus foncé, sans doute mêlé de terre. Par là, il devait y avoir de la vie...

J'allais me décider à redescendre lorsqu'un brusque jet d'adrénaline fusa en moi ; le conditionnel était bien inutile : par là, il y *avait* de la vie !

J'embrassai la scène en une fraction de seconde, découvrant tout à la fois la moto posée sur sa béquille, l'homme devant être son conducteur habituel, un arc à la main, et la cible que visait la flèche : un lapin des sables, pauvre petite boule de poils aux longues oreilles, figée de terreur à une vingtaine de mètres de moi. L'homme, lui, me tournait le dos. Il était vêtu à la mode traditionnelle des motards : pantalon de toile, blouson et bottes de cuir solide. Ses cheveux blonds, assez longs, tombaient sur ses épaules en vagues ondulées, me faisant songer à ma propre chevelure bouclée. Encore un qui avait dû s'attirer des sarcasmes la première fois qu'il avait croisé le chemin d'une meute !

Il ne m'était pas particulièrement antipathique, mais j'avais une promesse à tenir, et pas beaucoup de temps pour le faire : la corde était tendue, prête à relâcher son projectile.

J'évaluai la distance : cinq à six mètres en contrebas ; faisable...

Sans plus réfléchir, je sautai du rocher.

J'atterris sur les épaules du motard qui poussa un ai aigu. La flèche se ficha dans le sable, inoffensive ; Emporté par mon élan je roulai au sol, entraînant mon adversaire avec moi. Il se débattait comme un beau diable mais, dès le début, je sus que j'étais plus fort que lui. Je n'eus pas grand mal à l'immobiliser sous moi, épaules à terre.

— Je ne veux pas te tuer, dis-je. Tu ferais mieux...

A cet instant se produisit une chose qui ne m'était encore jamais arrivée au cours d'un combat : il me mordit ; ses dents s'enfoncèrent violemment à la base de mon cou, ravivant la douleur presque oubliée de la piqure. Je me rejetai en arrière en hurlant et levai le poing, bien décidé à lui flanquer un coup à assommer un bœuf. Je vis alors son

visage pour la première fois, juste à temps pour me permettre d'ouvrir la main. S'il ne m'avait jamais été donné auparavant de gifler une femme, c'eût été chose faite. Je restai un instant immobile, trop surpris pour faire autre chose que la regarder : elle avait des traits extrêmement fins et une peau très blanche. Ses yeux verts brillaient de colère, sous des sourcils à peine marqués. Une moue boudeuse pinçait ses lèvres fines. C'était sans doute l'une des plus belles filles que j'aie jamais vues, mais *Gelnar* ! quel bloc de glace !

Sa main se détendit brusquement et je n'eus pas le temps de la bloquer ; la gifle me sortit de ma contemplation. Ce n'était que la monnaie de ma pièce mais je n'aimais pas prendre des coups, même administrés par une jolie main. Je la saisis par les poignets et l'immobilisai à nouveau.

— O.K. ! dis-je. On arrête les conneries. Je n'ai pas envie de me battre avec toi.

— Pourquoi m'as-tu attaquée, alors ?

Bonne question. Difficile de le lui expliquer sans passer pour un imbécile parfait.

— Je ne voulais pas que tu tues le lapin, dis-je tout de même. Et, crois-moi, j'avais une bonne raison. Maintenant je pense qu'on peut s'entendre. Je suis un motard, comme toi.

— Ah oui ? Et qu'as-tu fait de ta moto, motard ?

Je ne pouvais décemment lui en vouloir de ne pas me croire sur parole.

— Panne sèche, expliquai-je. Tu dois savoir aussi bien que moi qu'il y a de plus en plus de stations hors d'usage.

Elle souffla entre ses dents, méprisante. Je pris cela pour un acquiescement.

— Si tu me promets de ne pas chercher à t'enfuir, je te lâche, continuai-je. On sera plus à l'aise pour discuter. Ça marche ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu peux me faire confiance ?

— Je connais les motards. Donne-moi ta parole, ça me suffira.

Elle sembla se détendre un peu. J'avais visé juste.

— D'accord, dit-elle. Je promets.

Je desserrai mon étreinte et l'aidai même à se relever, non sans l'avoir délestée au passage des deux couteaux accrochés sur ses hanches : elle n'avait promis que de ne pas s'échapper, pas de ne pas me tuer.

Lorsqu'elle fut debout, je me demandai comment j'avais pu la prendre pour un homme, même de dos. Longue et élancée, tout en courbes harmonieuses, sa silhouette était indiscutablement féminine, sans avoir pourtant l'opulence de celle de Krina, ou de Romi.

— C'est en se laissant distraire qu'on perd la vie, dit-elle, surprenant mes regards.

— Chacun ses petits défauts. Je m'appelle Ange.

— Sibylle, se présenta-t-elle. Maintenant qu'on est ravis de se connaître, tu peux m'expliquer pourquoi tu m'as empêchée de tuer mon déjeuner ?

— C'est compliqué et tu risques de ne pas me croire.

Elle haussa les épaules puis s'assit en tailleur, le dos à la muraille.

— Au point où j'en suis, fit-elle.

Sans entrer dans les détails, je lui racontai comment j'avais découvert que les lapins des sables n'étaient pas les animaux stupides pour lesquels on les prenait, mais des créatures intelligentes, capables de communiquer par télépathie avec les humains. Lors du combat final qui m'avait opposé à Cobra, mon ex-chef de meute, je n'avais dû la vie qu'à l'intervention d'un lapin. Cela pouvait sembler impossible, raconté ainsi, mais c'était la vérité : l'animal s'était jeté dans les jambes de Cobra et l'avait fait trébucher au moment où il allait me porter le coup mortel. Depuis ce jour, je m'étais juré non seulement de ne plus tuer ceux de sa race, mais aussi d'empêcher de mon mieux que d'autres le fassent¹.

Le regard de Sibylle était un mélange d'étonnement et d'incrédulité.

— Soit tu mens comme un pillard du désert, soit tu es complètement fou, dit-elle enfin. Je n'arrive pas à me décider.

— Ni l'un ni l'autre, mais je ne te force pas à me croire. Par ailleurs, je n'ai rien mangé depuis hier matin. Tu as quelque chose ?

Elle éclata d'un rire franc, limpide, qui la rendit encore plus belle. En d'autres circonstances, je n'aurais pu croire que cette fille passe la moitié de sa vie sur une moto. Elle avait tellement peu en commun avec toutes les femmes motards que j'avais connues. Un mot oublié, souvenir de mon existence antérieure, quelques siècles plus tôt, se fraya un chemin dans mon esprit : *de la classe !* Elle avait de la classe !

— Toi, t'es quand même gonflé ! s'exclama-t-elle. Tu commences par m'enlever le pain de la bouche et ensuite tu viens mendier un quignon !

Elle alla fouiller dans le sac accroché sur son porte-bagages, en sortit un morceau de viande et me l'envoya.

— Tiens, mange ! Et t'inquiète pas : c'est du serpent, pas du lapin !

— Merci !

Je mordis à belles dents. La viande était déjà un peu faisandée mais c'était quand même un festin royal. Mes crampes d'estomac allaient peut-être se calmer.

— Et toi ? demandai-je entre deux bouchées. Qu'est-ce que tu fabriques par ici toute seule ?

— J'étais avec une meute. Avant-hier on est tombés sur des pillards...

Elle n'avait pas l'air de vouloir en dire plus et je me gardai de l'interroger. Inutile de réveiller des souvenirs pénibles. Les pillards du désert, je les connaissais bien : à moins d'avoir une bonne raison, ils ne faisaient pas de prisonniers.

— Je vois que tu as un bidon de secours, dis-je en désignant sa moto. Il est plein ?

— Oui ! J'ai trouvé une station hier, pas très loin d'ici.

Une idée commençait à germer dans un coin de ma petite tête.

— Ma bécane est garée de l'autre côté de ces rochers. Ça te dirait de m'y ramener ? J'y vide ton bidon et ensuite on retourne ensemble à la station.

— Tout à l'heure la nourriture et maintenant l'essence ! Tu te fous de moi ou quoi ? Je te dois rien ; ça serait plutôt l'inverse. Cette essence est à moi, je la garde ! Y a rien qui prouve que la station soit toujours en état de marche...

— C'est vrai, admis-je. Mais j'ai pas le choix, et j'ai peur que toi non plus...

Elle jeta un coup d'œil instinctif vers ses armes que j'avais balancées sur le sol : trop loin pour qu'elle puisse les atteindre avant moi. S'en rendant compte, elle fit un geste conciliant et s'assit de nouveau.

— On peut discuter, non ? fit-elle en souriant.

Sa main jouait distraitement avec les franges de cuir qui ornaient ses bottes. Du moins, je crus au début que c'était distraitement. Lorsque je compris ce qu'elle faisait, je plongeai sur elle. Deux fléchettes passèrent en sifflant au-dessus de ma tête. Je fis un roulé-boulé qui m'amena à deux pas de Sibylle. Je la plaquai au moment où elle bondissait sur ses armes. Quelques instants plus tard, la situation était redevenue saine.

— Très astucieux, le compartiment secret dans les bottes, appréciai-je. Tu n'es pas complètement sans défenses...

Elle ne répondit pas. Sans doute venait-elle d'abattre sa dernière carte.

— Tu ne vas quand même pas m'obliger à te tuer ? insistai-je. Je commençais à te trouver sympathique.

— Moi aussi ! Autant qu'un serpent à sonnettes ! Si tu me trouves sympathique, laisse-moi partir !

— D'accord dis-je. Dès que mon réservoir sera plein...

CHAPITRE II

J'étais armé jusqu'aux dents : en plus de mon épée, j'avais passé les deux couteaux de Sibylle à ma ceinture ; son arc et son carquois bringuebalaient dans mon dos ; quant aux fléchettes, elles devaient prendre un malin plaisir à percer la poche de blouson où je les avais fourrées.

Sibylle conduisait en douceur, passait les vitesses sans à-coups, évitant habilement les irrégularités du terrain. A l'évidence, elle n'avait pas appris à conduire la veille et l'histoire qu'elle m'avait racontée devait être vraie.

Assis derrière elle, j'avais toutes les peines du monde à empêcher mes mains de se poser sur sa taille. Ses cheveux blond pâle volaient au vent jusque sur mon visage, et me communiquaient une douce odeur de fleurs du désert. C'était bien la première fois que je rencontrais une femme motard prenant la peine de se parfumer. D'ordinaire elles s'habituait plutôt à la vie de leurs compagnons masculins et n'étaient guère gênées de sentir la sueur. Décidément Sibylle était d'une autre race. Mais comme je ne tenais pas à lui donner plus de raisons de me haïr qu'elle n'en avait déjà, je me gardai bien du moindre geste équivoque.

— Dis donc ! cria-t-elle. Tu comptes me faire tourner encore longtemps, comme ça ?

— On approche !

Une fois la barrière de rochers contournée, j'avais eu un peu de mal à me retrouver. Le sens de l'orientation n'était pas ma plus grande qualité et la pluie avait effacé mes traces. Pourtant je ne mentais pas : il me semblait bien reconnaître les trois grandes dunes qui se dressaient devant nous. Sauf erreur, ma bécane était juste derrière.

Sibylle rétrograda, fit une roue arrière qui manqua de me désarçonner et attaqua joyeusement l'ascension de la première dune. Le sable volait autour de nous, s'infiltrait dans nos vêtements. J'aimais bien cette sensation, elle se confondait dans mon esprit avec l'idée que je me faisais de la liberté.

Je poussai un cri de triomphe en constatant que je ne m'étais pas trompé : ma moto était bien là, posée sur sa béquille au milieu de la petite vallée délimitée par les dunes. Son réservoir doré, lavé par la pluie, réfléchissait comme un miroir les rayons du soleil. En la retrouvant ainsi, je m'aperçus que je tenais énormément à elle. J'aurais

sans doute beaucoup de mal à m'en passer lorsque j'y serais forcé.

Sibylle rangea son propre engin à ses côtés et coupa le moteur.

— Elle est belle, apprécia-t-elle. Dommage que tu ne la mérites pas...

Je sautai à terre et saisis le bidon d'essence.

— Elle m'a été donnée par la fille de *Gelnar*, pour me remercier de l'avoir aidée à tuer son père, dis-je. Par ailleurs, je te serais reconnaissant de ne pas me manquer de respect : c'est toujours moi qui tiens les armes.

J'avais mentionné mes relations avec Krina pour le simple plaisir d'impressionner ma compagne mais je ne m'attendais pas à un tel résultat. Son visage se figea dans une expression étrange, d'inquiétude et d'ironie mêlées.

— Je ne suis pas sûre que les armes te seront d'une grande utilité dans les circonstances présentes, dit-elle.

Alors seulement je remarquai que son trouble n'était pas dû à mes paroles : une vingtaine d'hommes venaient de surgir de derrière les dunes, juchés sur le dos de grands quadrupèdes qui semblaient leur obéir. Si mes souvenirs étaient bons, on les appelait des *chevaux*. Je n'aurais jamais imaginé qu'on puisse les utiliser comme moyens de locomotion.

Je vis le pied de Sibylle se rapprocher doucement du *kick*.

— Déconne pas ! soufflai-je. Ils sont trop nombreux et ils ont des arbalètes. Si on ne fait pas de geste hostile, ils ne nous tueront peut-être pas.

Se rendant à l'évidence, elle descendit lentement de moto, prenant soin de laisser ses mains bien en vue. Je jetai les armes à terre, sans oublier les fléchettes : nous allions certainement être fouillés.

— Je te remercie, murmura Sibylle. Sans toi, je serais sans doute en train de déguster tranquillement un lapin à la broche au lieu de risquer ma vie. J'aurais regretté...

— J'ai tendance à attirer les emmerdements, dis-je. Mais en général je m'en tire. C'est une habitude à prendre.

Les cavaliers se rapprochèrent de nous sans hâte. Plusieurs arbalètes étaient pointées sur nos poitrines. Je n'avais pas bien pu m'en rendre compte, mais celle de Sibylle me semblait tout de même trop jolie pour finir transpercée par des carreaux d'acier. Quant à la mienne, elle me plaisait assez telle qu'elle était. Optant pour une diplomatie de bon aloi, je me forçai à sourire et levai un bras en guise de salut amical. Il y eut un claquement sec ; une flèche se ficha entre mes pieds. Surpris, je fis un bond en arrière, trébuchai, puis m'écroulai lamentablement, battant l'air de mes bras écartés. J'entendis Sibylle étouffer un éclat de rire et je me votai mentalement une paire de

gufles : c'était bien le moment de jouer les gugusses !

— Ne bougez pas ou vous êtes morts ! cria l'un des hommes, alors que je commençais à me relever. Qui êtes-vous ?

— Des motards ! répondit Sibylle. Ça se voit pas ?

« Eh ! du calme ! » pensai-je. Nous n'avions sans doute pas intérêt à les provoquer. Puis, constatant que mes méthodes n'avaient eu pour seul résultat que de me ridiculiser, je résolus de laisser la jeune femme mener les négociations. On verrait bien. L'homme ne sembla d'ailleurs pas s'émouvoir de sa rudesse.

— Que faites-vous ici ? continua-t-il.

En deux mots, Sibylle lui narra mes problèmes de ravitaillement en essence. Elle ajouta que nous ne voulions de mal à personne et ne demandions qu'une chose : qu'on nous laisse aller en paix !

L'homme qui avait parlé – un grand brun, assez maigre – tint un bref conciliabule avec ses compagnons, à voix basse, puis se retourna vers nous.

— Vous allez nous accompagner au village, dit-il. Si vous dites la vérité, vous serez relâchés. Mais si vous appartenez à Krina, nous vous tuerons.

Je pus presque sentir Sibylle tressaillir à l'énoncé du nom de la fille de *Gelnar*, mais elle ne me trahit pas. Voilà tout de même qui m'apprendrait à fermer ma grande gueule de temps en temps.

— Vous pouvez monter sur vos engins, reprit l'homme. Mais rappelez-vous : à la moindre tentative de fuite, vous serez abattus.

Je m'étais souvent amusé à imaginer, au coin du feu, les choses les plus invraisemblables qui pourraient m'arriver. En bonne place, coincé entre « discuter avec ma moto » et « nager dans les sables mouvants d'Uniach, le désert empoisonné du sud-ouest », figurait « être capturé par des sédentaires ». C'était pourtant bien ce qui venait de m'arriver. Ces gens-là n'avaient ni l'apparence ni les manières des pillards et, surtout, leur village – où nous arrivâmes en fin de journée –, ne laissait pas la moindre place au doute.

C'était une agglomération de quelques dizaines de chaumières, faites de bois et de terre séchée. Tout autour, de petits murets de pierre limitaient des champs pauvrement irrigués où poussaient quelques légumes faméliques. Deux douzaines de moutons broutaient les brins d'herbe perçant entre les cailloux. La communauté de sédentaires dans toute sa splendeur ! Je ne parvenais pas à comprendre comment il était possible de vivre ainsi ; plutôt mourir dix fois au combat ! Pourtant je ne pouvais me retenir d'une certaine admiration pour eux ; quelques mois plus tôt, lorsque j'ignorais encore tout de mes origines, je les méprisais, les prenant pour des pleutres. J'avais changé d'avis : il fallait une bonne dose de courage pour mener une pareille existence.

Notre entrée dans le village ne passa pas inaperçue.

— Les chasseurs sont revenus ! cria un gamin qui jouait sur le pas d'une porte.

Aussitôt, de chaque chaumière s'échappèrent des femmes et des enfants qui coururent à notre rencontre. Sibylle et moi poussions péniblement nos bécanes. Malgré son bidon de secours nous étions rapidement tombés en panne et le chef des sédentaires – j'appris plus tard qu'il se nommait Hickory –, avait obstinément refusé de faire un détour par une station. La jeune femme n'avait pas desserré les dents de tout le voyage, encore plus distante qu'auparavant, si c'était possible.

Les sifflets et les quolibets ne tardèrent pas à pleuvoir sur nous. Une vieille femme aux cheveux blancs cracha même au sol sur notre passage.

— Laissez-les tranquilles ! dit Hickory d'une voix forte.

— Tu défends les motards, maintenant ? cria quelqu'un.

— Je défends la dignité de tous les êtres humains, c'est tout. Maintenant que chacun retourne à sa tâche !

Il avait l'air de croire à ce qu'il disait. En tout cas il possédait assurément un certain prestige au village car plus personne ne nous ennuya, la plupart des mères entraînant même leurs enfants chez elles.

— Quel plaisir de voir des femmes aussi dociles ! dis-je en souriant.

— Si on s'en sort, je t'étrangle ! répondit Sibylle, sur le même ton.

Hickory nous enjoignit de garer les motos devant l'une des chaumières puis nous fit signe de le suivre à l'intérieur. La nuit tombait ; quelques bougies brûlaient déjà, répandant une forte odeur de graisse animale. Le mobilier de la chaumière se composait en tout et pour tout d'une table, de deux tabourets, et de quelques étagères sur lesquelles s'alignaient assiettes et verres de grès grossier. Au fond d'une petite alcôve, reposant sur une paillasse, un vieil homme semblait dormir. Hickory s'approcha de lui et lui toucha l'épaule.

— Père ? dit-il doucement. Réveillez-vous...

Un tic nerveux anima un instant la joue du vieil homme qui finit par ouvrir les yeux.

— Hickory, souffla-t-il. Tu es revenu. (Puis, nous apercevant :) Qui sont ces jeunes gens ?

— Des motards que nous avons capturés dans les dunes, en poursuivant un gros lézard. Je les ai amenés pour que vous décidiez de leur sort.

— De quel droit ? intervint soudain Sibylle. Qui êtes-vous pour...

— Calme-toi, ma fille, dit le vieil homme, faisant on geste apaisant. Si tu n'es pas notre ennemie, tu n'as rien à craindre de nous. Et ton compagnon non plus.

— Ce n'est pas mon compagnon ! fit-elle sèchement. Je l'ai

rencontré aujourd'hui et, à choisir, j'aurais préféré un escadron de scorpions !

Hickory et son père me jetèrent un regard surpris. Je tentai de sourire, gêné.

— Il est vrai que nous nous connaissons à peine, dis-je. Et c'est un peu à cause de moi qu'elle est ici. Je crois qu'elle m'en veut !

Le vieil homme écarta d'un geste tout argument supplémentaire.

— Nous verrons cela, dit-il. Mon nom est Wind ! Puis-je connaître les vôtres ?

Lorsque je déclinai mon identité, le père et le fils échangèrent un coup d'œil stupéfait. Un instant, j'eus peur d'avoir atterri chez les survivants d'un village que j'avais pillé autrefois, avec Cobra et les autres. Mais c'était stupide : comment auraient-ils pu connaître mon nom ?

— Quelle est votre arme favorite ? me demanda enfin Wind.

— L'épée.

— Extraordinaire, murmura-t-il, comme pour lui-même. Et la description correspond. Dites-moi, jeune homme ! Connaissez-vous un guérisseur du nom de...

— Sinddès ! m'exclamai-je. Vous connaissez Sinddès !

— Il a vécu pendant quinze jours dans ce village, dit Hickory. Il nous a beaucoup parlé de vous. Nous vous devons le peu d'espoir qui nous anime. Je vous fais toutes mes excuses. On va vous rendre vos armes !

— L'épée seulement, dis-je. Le reste appartient à la charmante personne qui m'accompagne.

Hickory se rembrunit un peu.

— Mais... vous avez dit que vous ne la connaissez pas. On peut lui faire confiance ?

— Elle ne va pas s'attaquer à tout le village, dis-je, haussant les épaules. Et puis elle a un sale caractère, c'est vrai, mais je ne pense pas qu'elle soit particulièrement méchante...

— Je t'en foudrais, des sales caractères..., siffla Sibylle entre ses dents.

Je l'ignorai, savourant mon triomphe du moment, et me retournai vers le vieil homme. Sur son visage ridé, j'avais cru discerner une certaine tristesse qui ne m'inspirait guère.

— Savez-vous où se trouve Sinddès ? demandai-je. Je voudrais lui parler...

— Hélas, oui ! soupira-t-il. Je sais parfaitement où il se trouve. Ce que j'ignore, par contre, c'est s'il est vivant ou mort...

A cet instant précis, je compris que les ennuis n'avaient pas fini de me tomber dessus.

Comme il l'avait promis, Hickory nous remit nos armes puis nous

fit servir un repas, frugal mais excellent. Il y avait beau temps que je n'avais pas mangé de mouton. Tandis que nous mangions, Wind nous narra en détail ce qui était arrivé à mes amis. Après que je les ai eus quittés, alors que nous venions de détruire la première station, Sinddès et Romi avaient erré dans le désert pendant plusieurs jours, mettant hors d'usage une bonne dizaine de ces machines qu'avait inventées *Gelnar*. Puis, par hasard, ils étaient arrivés dans ce village, où ils avaient rencontré des gens décidés à survivre et à se défendre contre les attaques extérieures. Séduits, ils étaient demeurés parmi eux, pour les conseiller. Dès lors, chaque jour, les hommes du village avaient parcouru la région, à cheval, pour continuer l'ouvrage de destruction que nous avions entamé. Avec un peu de chance, des conditions climatiques normales auraient pu se remettre en place en quelques mois, quelques années tout au plus.

Malheureusement pour eux, Krina qui, à la mort de son père, avait assuré sa succession, ne semblait pas décidée à se laisser enlever le contrôle du monde qu'elle considérait comme sien. Elle avait vécu dans l'ombre de son père pendant des siècles et pour la première fois, elle avait l'occasion de jouer à son tour à la déesse. Aussi un jour, profitant de ce que seuls les enfants, les femmes et les vieillards restaient au village, elle l'avait fait investir par une de ses troupes, qui avait capturé Sinddès et Romi. En guise de représailles, ils avaient exécuté cinq personnes, dont la propre sœur de Hickory, prévenant qu'ils reviendraient massacrer tous les survivants, après avoir exécuté leurs otages, si la destruction des stations se poursuivait.

— Ils ont dit qu'ils les emmenaient à *Lankor*, termina Wind. Je pense que s'ils avaient voulu les tuer, ils l'auraient fait sur place.

— Pas forcément, dis-je. Krina est assez perverse pour souhaiter les voir écorcher vifs sous ses yeux. Je suis désolé pour votre fille...

— Il me reste un fils, dit sombrement le vieil homme. Tant que nous vivrons nous nous battons. Mais pour l'instant nous avons trop peur de provoquer la mise à mort de Sinddès et de Romi pour continuer la lutte.

Il ne mentionna pas la menace faite contre son propre village. Je commençais à bien l'aimer. Foutu sentimentalisme !

— J'irai à *Lankor*, dis-je. Je les ramènerai !

— Hein ! Et tu comptes t'y prendre comment ? interrogea Sibylle.

— Aucune idée ! Mais je trouverai un moyen. Je suis déjà sorti une fois de cette saloperie de ville d'acier, pourquoi pas deux ?

La jeune femme secoua lentement la tête.

— Au moins ça me donne la réponse à ma question de ce matin, dit-elle. Tu ne mens pas : tu es complètement givré !

CHAPITRE III

Hickory nous offrit sa chaumière pour la nuit. Il pouvait fort bien, disait-il, venir s'installer avec son père. Prévoyant la réaction de Sibylle, je m'empressai de décliner l'offre :

— Merci, mais nous avons l'habitude de dormir à la belle étoile.

— Et s'il pleut ?

— On se mouillera, dit Sibylle. Bonne nuit !

Lorsqu'elle fut sortie de la chaumière, je l'excusai de mon mieux auprès de Wind et Hickory. Si moi-même je ne me faisais qu'à moitié à côtoyer des sédentaires, j'imaginai quelle pouvait être la réaction d'un motard encore habitué à les rançonner pour survivre.

— Ça n'a pas d'importance, assura le vieil homme. Demain, si elle le désire, nous la conduirons à la station la plus proche et elle pourra partir librement. Cela vaut pour vous, si vous changez d'avis pendant la nuit.

— Je ne changerai pas d'avis. Sinddès et Romi m'ont tous deux sauvé la vie. Je peux bien leur rendre la pareille.

— D'après ce que nous a dit la jeune femme, c'est plutôt déjà vous qui les avez sauvés en combattant vos camarades ! dit Wind.

Chère Romi ! Avec l'image de marque qu'elle avait dû me confectionner, je risquais de ne plus être crédible dans le rôle du méchant motard.

— O.K. ! dis-je. Alors mettons que je sois un héros et n'en parlons plus...

Après ma boutade, le silence retomba un instant. Je me préparais à leur souhaiter la bonne nuit à mon tour lorsque Hickory me rappela.

— Je sous accompagnerai à *Lankor*, dit-il. Nous ne serons pas trop de deux.

Je secouai la tête.

— Vous n'imaginez pas ce qu'est cette ville. Toute personne y entrant est immédiatement observée, traquée, et ses moindres faits et gestes sont rapportés à Krina. Seul, j'aurai plus de chances de ne pas être repéré. Restez plutôt ici pour organiser la défense du village. Si je suis pris, vous risquez d'être attaqués aussitôt.

— Je *veux* vous accompagner ! insista le jeune sédentaire.

— Nous reparlerons de tout cela demain matin, intervint Wind, voyant la mine contrariée de son fils.

Pourquoi celui-ci tenait-il tant à aller dans la ville ? N'aurait-il pas

été plus logique qu'il désire rester et protéger les siens ? A moins que... J'étouffai un sourire. Bien sûr ! Le petit sédentaire était tombé amoureux de la jolie danseuse, devenue révolutionnaire. Si tel était le cas, il devait éprouver envers moi une jalousie bien inutile : je n'avais pas la moindre intention de lui enlever Romi. Mais comment le lui expliquer ?

Choisissant de ne pas presser les choses, je fis semblant de bâiller et, après avoir marmonné quelques vagues souhaits relatifs au sommeil de mes hôtes, je sortis dans la tiédeur de la nuit.

Le village était déjà endormi ; pas de gardes. Voilà l'une des premières choses qu'il allait me falloir changer : malgré leur courage et leur détermination, les sédentaires n'avaient encore aucune idée de ce que pouvait être un combat.

Un sifflement discret me fit tourner la tête. Sibylle s'était éloignée jusqu'à la sortie du village et me faisait signe de la rejoindre. Ses vêtements sombres la rendaient presque invisible dans l'obscurité, mais je ne pouvais pas manquer le fanion de ses cheveux.

— Insomnie ? demandai-je en arrivant près d'elle.

— Non : grosse colère !

Effectivement, le regard qu'elle me dédiait n'avait rien d'affectueux. Qu'avais-je encore fait !

— Je t'écoute, dis-je. Mais dépêche-toi, j'ai sommeil !

— Je n'ai pas voulu en parler devant tout le monde pour ne pas monter le village contre moi mais un détail m'ennuie : si j'ai bien compris, c'est grâce à toi que la moitié des stations ne fonctionnent plus !

— Exact ; Mais je...

Je cherchais désespérément une explication pouvant la satisfaire lorsque je reçus son poing en plein visage. Elle n'avait peut-être pas la force du motard moyen mais elle savait donner un coup ; je crus que ma mâchoire se décrochait ; des étoiles multicolores dansèrent un instant devant mes yeux et le goût du sang qui s'infiltra dans ma bouche m'apprit que j'avais la lèvre éclatée. Instinctivement, je portai la main à mon épée. Mais Sibylle ne semblait pas vouloir toucher à ses armes. En fait, maintenant qu'elle m'avait frappé, sa colère avait disparu et elle souriait.

— Ça soulage ! annonça-t-elle. Maintenant je vais pouvoir t'écouter avec sérénité.

— Reste à savoir si je vais pouvoir parler, dis-je, massant mon menton endolori. On t'a jamais dit que tu es trop impulsive ?

Elle ne prit même pas la peine de répondre, se contentant de s'asseoir en face de moi comme si rien ne s'était passé. Son petit sourire en coin signifiait clairement : « J'attends et t'as intérêt à être convaincant ! » J'aurais pu l'envoyer balader mais, si le coup de poing

qu'elle venait de m'assener marquait la fin des hostilités entre nous, je n'avais pas envie de les redéclencher. L'espace d'une seconde, je me demandai si j'aurais eu la même réaction avec un homme, ou une femme moins attirante, puis décidai que la question n'avait aucun intérêt et m'assis à mon tour.

— Je suis né il y a un peu plus de quatre siècles, commençai-je, de même que Sinddès. Depuis la mort de *Gelnar*, nous ne partageons plus ce privilège qu'avec Krina.

Je m'attendais à des exclamations de surprise mais Sibylle ne broncha pas. Je poursuivis donc :

— Je vais pas entrer dans les détails mais voilà en gros ce qui est arrivé². *Gelnar* était à l'époque un chef de moyenne importance mais, par trahison et chantage, il a trouvé le moyen de devenir maître de la Terre. Il a alors utilisé des appareils sophistiqués pour la transformer en désert. Ces appareils étaient dispersés un peu partout dans le monde et, plus tard, il les a reliés aux stations. Si tu ne me crois pas, je peux t'en faire visiter une quand tu veux. Bref ! peu à peu, il a remodelé le monde à sa guise, créant par la force les castes des motards, des sédentaires et des pillards. Il s'amusait beaucoup à les regarder s'entretuer et il s'est amusé jusqu'à ce que j'arrive.

— Quelle modestie ! remarqua Sibylle.

— Sinddès et moi-même avons passé la plus grande partie de ces quatre siècles à dormir, dis-je, l'ignorant. Nous étions les envoyés des anciens ennemis de *Gelnar*. Moi, je ne garde aucun souvenir de ma première existence car j'ai été intégré directement au monde tel qu'il est devenu, sous l'apparence qui me permettait de me déplacer le plus facilement : motard ! Sinddès n'était là que pour préparer ma venue et m'expliquer ma mission, mission que j'ai d'ailleurs foiré lamentablement. Heureusement pour nous, Krina était lasse de la domination paternelle : elle a tué *Gelnar* et nous a ensuite libérés, sans se douter que nous allions continuer de la mettre en échec. Enfin... quand je dis « nous », il s'agit surtout de Sinddès, parce que moi... Je suis toujours un motard et ça m'emmerde autant que toi de voir s'écrouler la vie que j'aime. Mais ça ne m'empêchera pas de tout faire pour détruire l'œuvre de *Gelnar* et briser la domination de Krina, qui ne vaut pas mieux que son père !

Je me gardai de préciser qu'avant de savoir la vérité, j'avais eu l'occasion de constater qu'elle valait mieux que lui sur au moins un point : c'était une amante extraordinaire.

— Et voilà ! conclus-je. Maintenant libre à toi de ne pas me croire...

— Je te crois ! dit Sibylle sans hésitation. Un truc pareil, ça s'invente pas, ou alors tu es très fort. Mais je t'ai déjà dit que je ne te

prends pas pour un menteur. L'ennui, c'est que tu me poses un problème de conscience...

— A savoir ?

— J'ai horreur d'être manipulée. Si je tenais ta Krina, je me ferais un plaisir de lui arracher les yeux. Seulement, si j'ai bien suivi, la vaincre signifie la fin du monde tel que nous le connaissons. Je me trompe ?

Je secouai la tête. Difficile de la contredire à ce sujet.

— Il y a une petite chance, dis-je pourtant. L'essence fournie par les pompes est bien fabriquée d'une manière ou d'une autre. Il doit rester des gens, à *Lankor*, ayant perpétué le souvenir des anciennes techniques. S'ils acceptent de collaborer avec nous après la défaite de Krina – en admettant que défaite il y ait –, tout ne sera pas perdu pour les motards. Mais pour l'instant, le meilleur conseil que je puisse te donner est encore de ne pas t'en mêler. Hickory m'a dit que demain matin, il te fournirait de l'essence : tu n'as qu'à continuer de vivre comme tu en as envie. Tu verras bien ce qui arrivera...

Sibylle avait baissé les yeux. Je luttais une fois de plus contre l'impulsion voulant me rapprocher d'elle. Ce n'était pas le genre de fille qu'on pouvait séduire avec des gestes et des mots tendres. Le souvenir de ses poings était suffisamment vivace dans ma mâchoire pour que je ne souhaite pas refaire connaissance avec eux. Je me levai.

— On ferait mieux de dormir dis-je. Si tu t'en vas tôt, réveille-moi avant de partir. Bonne nuit !

— Bonne nuit, répondit-elle.

Mais ce n'était sans doute qu'un réflexe. J'aurais presque pu jurer que, perdue dans ses pensées, elle ne s'était même pas aperçue consciemment de mon départ.

Ce fut Hickory qui m'éveilla, le lendemain matin. Le soleil était déjà assez haut dans le ciel et la plupart des hommes étaient repartis à la chasse : la veille, à part Sibylle et moi, ils n'avaient rien ramené. Lorsque je lui demandais où était la jeune femme, Hickory m'apprit qu'elle était partie avec les chasseurs : ils la guideraient jusqu'à une station.

Pourquoi ne m'avait-elle pas réveillé, comme je lui avais demandé ? Je haussai les épaules ; après tout, même si nous n'étions plus vraiment ennemis, elle n'avait aucune raison de m'apprécier.

— On a des choses à mettre au point, non ? dis-je au jeune sédentaire.

— Oh ! mon père vous a tout dit, c'est ça ?

Je n'avais pas spécialement mis de double sens à ma question, mais a priori, Hickory en avait vu un. Ses traits se crispèrent en un masque agressif.

— C'est vrai ! continua-t-il, sans me laisser le temps de répondre. Je l'aime ! Et alors ? Vous, vous l'aviez abandonnée, non ? Elle avait le droit de...

J'arrêtai sa diatribe d'un geste ; ainsi j'avais deviné juste... *Gelnarl* Que je détestais ce genre de situations !

— Écoute, mon gars, fis-je, abandonnant le vouvolement. Je voudrais que tu te mettes deux ou trois choses dans le crâne. La première, c'est que ton père ne m'a rien dit mais que je suis assez grand pour comprendre tout seul certains trucs. La deuxième, c'est que, pour moi, Romi n'est rien de plus qu'une amie, même si on a... passé quelques moments agréables ensemble, dans le feu de l'action. Pour finir, elle est totalement libre de faire ce qu'elle veut et tu serais stupide de me considérer comme un rival. Si je la délivre, je te la ramènerai. On est d'accord ?

Un peu surpris par mon discours, il lui fallut quelques secondes pour réagir. Enfin, il saisit la main que je lui tendais et sourit à nouveau.

— On est d'accord ! dit-il. Sauf sur un point. Vous... Tu n'iras pas tout seul à *Lankor*. Je ne te laisserai pas risquer ta vie. pour elle en attendant tranquillement ici. Et je refuse d'avance tes objections !

— Dans ce cas..., fis-je d'un ton résigné.

Je n'aimais pas beaucoup l'idée d'être accompagné d'un sédentaire pour ce genre d'action délicate. Il était sans doute intelligent, mais cela lui serait de peu d'utilité devant des adversaires bien armés. N'ayant pourtant aucune chance de le convaincre, je résolus de voir venir. J'allais prendre quelques jours pour le tester, voire lui apprendre une ou deux techniques de combat, et s'il se montrait un élève par trop lamentable, je n'aurais que la peine de l'assommer avant mon départ.

— Mon père nous attend, dit-il. Je crois qu'il a des idées sur la façon dont on pourrait organiser notre attaque. Il est très sage...

— Je n'en doute pas, dis-je, le plus sérieusement possible.

Wind n'était effectivement pas stupide mais il n'avait jamais vu *Lankor*. Toutes ses belles théories sur le sujet s'effondrèrent dès que je lui en eus fait une description rapide. La ville d'acier était avant tout une gigantesque forteresse, aux murailles lisses. La seule porte que je lui connaissais ne menait pas directement dans la ville mais passait par des souterrains que gardaient des monstres – du moins était– ce le cas lorsque j'y étais passé.

Pourtant, je savais qu'il existait au moins une autre porte, probablement secrète : Sinddès, Romi et moi n'avions pas retraversé les souterrains lorsque nous étions sortis. Malheureusement, Krina nous avait fait bander les yeux.

Il était donc hors de question de s'infiltrer discrètement dans la ville.

— Nous pourrions créer une diversion pendant que vous et Hickory escaladeriez une muraille, par- derrière, proposa Wind.

— Cela pourrait marcher, si vous étiez plus nombreux, dis-je. Mais votre vingtaine d'hommes, mal armés, ne feraient même pas frémir les gardes. Vous ne réussirez qu'à les faire tuer. Non ! Je crois que ma première idée était la meilleure : j'irai seul !

Le galop de plusieurs chevaux coupa court à toute protestation. Les chasseurs revenaient et, compte tenu de leur allure, ils ne semblaient pas avoir interrompu leur travail pour cause de surabondance du gibier. L'un des cavaliers arrêta sa monture devant la porte de Wind, sauta à terre et se précipita dans la chaumière. C'était un petit gros, suant dans ses vêtements usés. Il avait un visage hagard.

— Les pillards..., balbutia-t-il. On les a vus : ils arrivent !

Bien sûr, il avait un peu exagéré. En fait de les avoir vus venir vers le village, les chasseurs avaient simplement aperçu le campement des pillards, paisiblement installés vers le nord-ouest. Il n'était pas exclu qu'ils viennent par ici, mais le problème perdait son caractère immédiat.

C'était sans doute le groupe qui avait massacré la meute de Sibylle quelques jours auparavant.

— Qu'allons-nous faire s'ils décident de brûler le village ? demanda Hickory. Us sont sans doute au moins une centaine. On ne pourra jamais leur résister.

Je ne tenais pas à lui démolir le moral, mais je ne voyais vraiment pas comment le contredire. Sauf si...

— Une centaine ou plus, hein ? murmurai-je.

Une idée commençait à se faire jour dans mon esprit. C'était sans doute risqué, très risqué, mais pas plus que d'aller seul à *Lankor*. Bien mené, ça pourrait marcher...

— Je vais vous en dire une bonne, annonçai-je. Non seulement ils vont venir ici, les pillards, mais c'est moi qui vais aller les chercher !

Hickory et son père me regardèrent avec horreur, comme si j'étais subitement devenu fou. Je jouis un instant de mon petit effet puis entrepris de les rassurer en leur expliquant mon idée.

CHAPITRE IV

En fait, lorsqu'on l'expliquait froidement, mon plan était d'une simplicité enfantine ; d'une part nous avions besoin d'un grand nombre d'hommes pour créer une diversion devant *Lankor*. D'autre part, nous disposions d'une bande de pillards du désert prêts à tout pour se battre et obtenir un bon butin. Il était tellement tentant d'additionner deux et deux que je ne m'en étais pas privé. Bien sûr, comme ne manquèrent pas de me le faire remarquer Hickory et son père, un petit problème subsistait : comment diable allions-nous convaincre les pillards de nous aider et, surtout, de ne pas se retourner contre nous si nous réussissions ? Il nous fallut deux bonnes heures de réflexion et de discussion acharnée pour nous rendre compte qu'en ce qui concernait la seconde proposition, aucun de nous n'avait la solution.

— De toute façon, c'est un risque à courir, dis-je. C'est toujours mieux que d'attendre que les pillards se décident à nous attaquer. L'un d'entre vous va m'accompagner faire mon plein et ensuite j'irai les voir. S'ils ne me tuent pas dès qu'ils m'apercevront, nous aurons une chance.

— Dieu vous accompagne..., souffla Wind.

Dieu ? Je me souvenais que les sédentaires – la plupart d'entre eux, en tout cas –, adoraient une déité invisible qui, disaient-ils, professait la bonté et l'amour, mais j'ignorais qu'ils lui donnaient ce simple nom : Dieu ! Comme s'il ne pouvait en exister un autre. Sinddès m'avait dit que cette religion dérivait d'un culte oublié, ayant connu une grande popularité avant la prise du pouvoir par *Gelnar*. Peut-être était-il en train de se reformer. Quoi qu'il en soit, je me savais incapable d'y appartenir un jour. Il aidait sans doute les sédentaires à accepter leur sort dans l'espoir d'une vie future plus heureuse, mais ne pourrait jamais me servir à rien : la bonté et l'amour étaient bien les dernières choses dont il fallait se préoccuper dans un combat, sous peine d'accéder rapidement au statut de martyr.

— Merci ! dis-je, tout de même, pour ne pas les vexer.

Ce fut Hickory qui m'emmena à la station. Nous chargeâmes la bécane sur un chariot tiré par deux chevaux et, pour la première fois de ma vie, je montai sur le dos de l'un de ces foutus quadrupèdes. Aussitôt ce fut le grand amour, un coup de foudre réciproque qui se manifesta chez l'animal par une splendide ruade et chez moi par une

brève période d'inconscience. On m'expliqua par la suite que la cause de cette dernière était peut-être plutôt la chute spectaculaire que j'avais effectuée. On m'expliqua également que les chevaux étaient des animaux sensibles, intelligents, et que leur mettre une grande gifle pour les faire avancer n'était sans doute pas le meilleur moyen d'arriver à ses fins. Ceci posé, je m'habituai rapidement à la selle et aux rênes. Hickory ne dépassa pas une allure de trot moyen et tout se passa bien : je ne fus pas désarçonné plus de deux fois durant tout le voyage.

Lorsque nous arrivâmes à la station, j'aurais presque pu faire une boulette avec ce qui me restait de dignité, l'avalier et passer directement du côté des méchants.

Mais la vue de la pompe chassa mes idées noires ; elle était là, rutilante sur son socle en béton, plantée au milieu du désert. Derrière elle s'élevait le bâtiment dont le sous-sol cachait les machines de *Gelnar* : une simple grange de bois, entièrement vide, dans laquelle aucun être non averti ne pouvait résider ; un dispositif agissant sur le cerveau provoquait des nausées, artificielles mais bien présentes, dès que l'on y entrait. Depuis ma dernière expérience de la chose, j'avais eu le temps de m'habituer à l'idée que le malaise n'existait que dans mon imagination et il aurait dû m'être possible d'y séjourner – au moins assez longtemps pour détruire le mécanisme qu'elle renfermait. Entraînés par Sinddès, les sédentaires s'amusaient régulièrement à ce petit jeu, mais je n'avais aucune envie de tenter l'aventure sans y être vraiment obligé.

— Je propose que nous gardions cette station-là intacte pour le moment, dis-je après avoir fait mon plein. Elle pourra me resservir et si nos amis les pillards acceptent notre offre, elle les ravitaillera également. Sans compter que j'ai une idée d'utilisation de l'essence que notre amie Krina n'a pas prévue...

Je donnai une tape amicale sur l'épaule d'Hickory.

— Allez, retourne au village maintenant et assure-toi que tous les hommes sont prêts à se battre. Si vous avez des armes en trop, donnez-les aux femmes. Ne relâchez pas la garde tant que vous ne m'aurez pas vu revenir. Si demain je ne suis pas là, c'est que les pillards auront refusé. Bonne chance !

— Bonne chance à toi ! dit-il.

J'enfourchai ma moto, démarrai d'un coup de talon et fonçai vers le nord-ouest.

Je n'eus pas longtemps à attendre avant d'apercevoir les premiers feux de camp. Si j'en jugeais par le nombre de taches noires se découpant à l'horizon, les pillards étaient effectivement en très grand nombre. Ils se déplaçaient à bord de voitures assez lentes et plantaient leurs tentes chaque fois qu'ils faisaient une halte. C'était un peu

comme un véritable village qui changeait d'emplacement de jour en jour.

J'accélérai un peu : quitte à me jeter dans la gueule du loup, autant y arriver le plus vite possible. Je n'étais plus qu'à quelques centaines de mètres du campement lorsque je vis la moto : couchée sur le flanc, les pneus crevés, le moteur en miettes et le réservoir cabossé à coups de masse, elle ne serait plus jamais en état de rouler. J'eus un pincement au cœur qui n'était pas seulement dû à mon amour des bécanes : tout délabré qu'il soit, j'avais parfaitement reconnu l'engin de Sibylle.

Pourquoi avait-elle donc trouvé intelligent de venir rôder aussi près des pillards ? Elle savait pourtant ce qui l'attendait.

Aucun cadavre ne se trouvait à proximité : dans ce genre de situation, les femmes avaient une espérance de vie un peu plus forte que les hommes. Souhaitant qu'il ne soit pas trop tard pour la retrouver en un seul morceau, j'accélérai encore.

Je ne ralentis que lorsque les cris des guetteurs parvinrent jusqu'à moi. A ce moment, je distinguai une bonne cinquantaine de tentes, plantées un peu de guingois, et autant de voitures. En comptant les femmes et les enfants, il ne devait pas y avoir moins de deux cents pillards en face de moi : juste ce dont j'avais besoin.

Je ne pensais pas représenter à moi tout seul une menace significative pour un tel groupe, mais j'espérais tout de même que les guetteurs ne perdraient pas leur sang-froid. J'aurais détesté mourir avant d'avoir pu dire un mot.

Deux voitures emplies d'hommes s'ébranlèrent et vinrent à ma rencontre, de toute la vitesse qu'autorisaient leurs moteurs minables. A l'arrière de chaque véhicule, un pillard se tenait debout, prêt à me décocher une flèche au moindre geste hostile. Je stoppai carrément ma machine et attendis qu'ils arrivent près de moi. Ils étaient huit, quatre par voiture, vêtus de leurs traditionnels burnous violets. Celui qui s'adressa à moi avait des cheveux blonds coiffés en brosse et le regard clair, presque jaune. Un sourire cruel, sûr de lui, barrait son visage ; je le jugeai d'un coup d'œil : le petit chef classique, auquel on pouvait faire confiance tant qu'on ne lui contestait pas son autorité sur ses hommes. Obéissant, efficace et complètement stupide !

— Alors, motard ! T'as perdu ta mère ? demanda-t-il, méprisant.

Les pillards et les motards n'avaient jamais entretenu de profonds rapports d'amitié. Je souris à mon tour et le regardai droit dans les yeux.

— Je n'ai pas l'habitude de discuter avec des sous-fifres, dis-je. Conduis-moi à ton chef ; j'ai une offre à lui faire.

Son visage s'empourpra. Je venais de l'insulter devant ses hommes : un tel affront ne pouvait rester impuni. Il tira son couteau, descendit

de voiture et s'approcha de moi.

— Et si je t'égorgeais comme un pourceau, motard ? grinça-t-il, en promenant la lame sur ma gorge.

— Tu passerais à côté du butin que je viens vous offrir, dis-je sans bouger. Je suis sûr que ton chef en serait fâché.

— Il a raison, Jwann, intervint un autre pillard. Amenons-le au campement ! S'il bluffe, on pourra toujours l'exécuter après, en même temps que l'autre...

Je retins juste à temps un soupir de soulagement : l'autre, ce devait être Sibylle et apparemment elle était toujours vivante. Restait à savoir comment j'allais la sortir de là. Sans parler de moi...

Le nommé Jwann sembla hésiter un instant, puis rangea son arme. S'il avait été seul, il m'aurait sans doute tué sans attendre mais il ne pouvait prendre le risque d'être désavoué par ses hommes.

Il y avait deux catégories de pillards : ceux qui aimaient l'or et ceux qui aimaient le sang. A son sujet, le doute n'était plus permis : il appartenait à la seconde.

— Passe devant, motard ! dit-il sèchement, après m'avoir enlevé mon épée. Au moindre écart, je te descends. Compris ?

Sans répondre, je redémarrai et les précédai jusqu'au campement. Je fis une petite croix imaginaire sur mon ardoise intérieure : travaux d'approche réussis. Restait le gros œuvre.

Je m'étais fixé pour règle d'être diplomate et de prendre les gens dans le sens du poil, mais dès mon entrée dans le campement, ma diplomatie commença à s'effriter. Les pillards étaient bien aussi nombreux que je l'avais estimé. En m'apercevant, certains sortirent leurs armes, d'instinct. Seul un cri de Jwann empêcha in extremis une véritable montagne de muscles de se jeter sur moi. Je m'étais rarement senti aussi mal dans un endroit où je m'étais fourré volontairement.

Je remarquai que les pillards possédaient eux aussi des chevaux. Sans doute le manque d'essence commençait-il à les toucher également. Ces animaux étaient-ils le moyen de locomotion de l'avenir ? Je refusai d'y penser pour le moment ; c'était par trop horrible...

Près de la plus grande tente, sans doute celle du chef, deux poteaux étaient plantés dans le sable, de façon à former une croix. Sur celle-ci, bras et jambes écartés, on avait attachée Sibylle. Elle ne semblait pas blessée, mais ses vêtements déchirés laissaient supposer qu'elle avait déjà subi quelques humiliations. Je perdis une fraction de seconde à calculer les chances que j'avais de la libérer, de la prendre en croupe et de nous sortir vivants du campement. Obtenant une appréciation raisonnable de l'infiniment petit, je serrai les poings et décidai d'attendre. Je me retrouvais subitement avec deux problèmes au lieu d'un.

Sentant peser sur moi le regard de la jeune femme, je fis mine de ne pas lui accorder d'attention, descendis de moto et me retournai vers Jwann.

— Il est là, le chef ? demandai-je, désignant la grande tente.

— Oui, reste là ! Je vais voir s'il veut te parler !

— Pas la peine, dis-je. Je peux me présenter tout seul.

Sans lui laisser le temps de respirer, je lui tournai le dos et entrai dans la tente. Il y régnait une atmosphère feutrée emplie du parfum enivrant s'échappant du fourneau d'une longue pipe à eau.

Tirant à intervalles réguliers sur celle-ci, un personnage imposant était assis en tailleur sur un amoncellement de fourrures. Il ne devait pas peser moins de deux cents kilos ; une large barbe mangeait la moitié de son visage bouffi, où brillaient deux petits yeux perçants. A chacun de ses poignets était attachée une minuscule arbalète à la corde tendue, prête à lancer la flèche.

Jwann et deux de ses hommes surgirent derrière moi et m'immobilisèrent avant que j'aie pu ouvrir la bouche.

— Dites à ces imbéciles de me lâcher ! criai-je. Je m'appelle Ange. J'ai une proposition à vous faire.

— C'est un motard ! dit Jwann, s'inclinant très bas devant son chef. Nous l'avons capturé alors qu'il rôdait autour du camp.

— C'est faux, dis-je calmement. Je ne rôdais pas, je venais ici. Et ils ne m'ont pas « capturé » ; je me suis rendu volontairement pour pouvoir vous parler.

Le gros homme tira deux bouffées rapides de sa pipe et souffla la fumée dans ma direction. Il m'observa de bas en haut pendant quelques secondes puis claqua sèchement des doigts. Les pillards me lâchèrent et sortirent de la tente, suivis de Jwann dont le regard m'assura on ne pouvait plus clairement de la profonde amitié qu'il ressentait pour moi.

— Mon nom est Orson, dit le chef des pillards. Asseyez-vous et dites ce que vous avez à dire !

Il parlait bas, l'air un peu désabusé. Son timbre de voix fatigué donnait l'impression d'un homme ayant beaucoup vécu et n'attendant plus grande surprise de la vie. Par chance, j'étais justement là pour lui redonner un coup de fouet.

— Voulez-vous prendre *Lankor* ? demandai-je à brûle-pourpoint.

Je le sentis tressaillir. Il ne continua pas moins à tirer sur sa pipe, mais, désormais, son attention était fixée sur moi.

— La ville d'acier ? interrogea-t-il ; question de pure forme.

— Elle-même ! Je suis en mesure de vous y conduire sains et saufs, si vous me rendez un petit service !

— S'il s'agit d'une plaisanterie, je vous ferai empaler, dit tranquillement Orson. Dans le cas contraire, continuez, je vous prie !

— Quatre personnes vivantes connaissent le moyen de traverser le Styx à pied sec sans être attaqués par les monstres qui y vivent, dis-je. La première est Krina, la maîtresse de *Lankor*. Deux autres sont mes amis, actuellement prisonniers de la ville. Je suis le quatrième. Aidez-moi à délivrer mes amis et je vous offre la ville !

J'attendis sa réaction pendant plusieurs secondes. J'avais en général tendance à trop parler ; cet homme semblait souffrir, lui, de l'affection inverse.

— J'aime les gens qui s'expriment clairement, dit-il enfin. Répondez clairement à deux questions exprimées clairement et je considérerai votre offre. Un : comment puis-je savoir que vous dites la vérité ? Deux : comment savez-vous que je ne vous ferai pas empaler après être devenu le maître de la ville ?

L'empalement semblait être son obsession, ses lapins des sables à lui.

— La première question est facile, dis-je. Je suis seul et vous êtes deux cents ; je suis venu ici volontairement. Quant à la seconde, elle est inutile. Je n'ai aucune certitude ; je prends un risque parce que je n'ai pas le choix : j'ai *besoin* de vous !

— Très bien, dit-il, toujours sur le même ton. Je vais réfléchir.

Il saisit un briquet à essence, fit jaillir la flamme et entreprit de rallumer sa pipe. Pour lui, je n'existais pour ainsi dire plus. Je décidai de forcer ma chance.

— Il y a encore une chose, repris-je. La jeune femme qui est attachée dehors est ma compagne. J'exige que vous la libériez !

Orson exhala un petit jet de fumée puis esquissa un sourire.

— Non !

— Alors ma proposition ne tient plus, dis-je, craignant à tout moment que ma voix ne s'étrangle.

— C'est vous qui faussez la balance, dit Orson. Nous avons la ville contre la liberté de vos deux amis. C'était équitable. Si vous rajoutez votre femme, tout change. J'espère que vous comprenez mon point de vue. Néanmoins, je vais vous faire une proposition honnête et divertissante : acceptez de combattre le plus fort de mes hommes, en combat singulier. Si vous gagnez, je le fais empaler, votre femme et vous êtes libres et je vous aide à prendre *Lankor*. Si vous perdez, je *vous* fais empaler et je donne votre femme à Jwann, comme j'en avais l'intention.

Sibylle entre les mains de ce soudard... L'idée seule suffisait à me faire frémir. Je cessai de réfléchir un instant et donnai ma réponse.

— J'accepte, dis-je. Et je vais gagner !

— Croyez-le ou non, mais je l'espère. Vous m'intéressez. Il me déplairait de constater que vous êtes un minable. Jwann se trouvera

bien une autre victime. C'est un imbécile aux plaisirs sadiques mais il *me sert bien*.

— Vous devriez le faire empaler..., suggèrai-je.

— J'y songe, parfois..., dit Orson, aspirant avec délices une nouvelle bouffée de fumée odorante.

CHAPITRE V

Orson sortit de la tente en même temps que moi. Il annonça à des pillards enthousiastes les termes de notre marché et ordonna que commencent les préparatifs du combat, ainsi que ceux du festin qui le précéderait. A la surprise générale, il commanda également à Jwann de libérer Sibylle, clamant haut et clair que quiconque toucherait à un cheveu de sa tête ou de la mienne serait abattu sans autre forme de procès.

Jwann cracha sur le sol, aux pieds des poteaux où était attachée la jeune femme puis, ravalant sa hargne, il trancha les cordes.

Sibylle chancela un instant et tomba à genoux. Je me précipitai pour la soutenir : elle avait été attachée en plein soleil pendant des heures ; rien d'étonnant à ce qu'elle soit fatiguée. Pourtant, lorsque je l'aidai à se relever, j'eus l'impression que loin de chercher à s'alléger, elle se faisait plus lourde. Jouait-elle la comédie pour les pillards, dans l'espoir de les surprendre par une évasion impromptue ?

— T'excite pas ! lui soufflai-je. J'ai passé un accord avec leur chef. Il n'est pas question de s'échapper !

Elle poussa un soupir découragé et fut sur ses pieds d'un bond.

— Qu'est-ce que tu as encore été inventer ? fit-elle.

Mais son visage démentait la dureté de ses paroles : si nous survivions assez longtemps pour voir un autre jour, peut-être allions-nous vivre le début d'une grande amitié...

— Pour aujourd'hui, ma tente est la vôtre, dit Orson. Si vous désirez quelque chose, n'hésitez pas à le demander. Vous serez exaucé dans la mesure du possible. Celui qui va se battre a le droit à tous les égards.

Je le remerciai d'un signe de tête, puis entraînai Sibylle jusqu'à la tente. Elle se laissa tomber sur les fourrures constituant le trône d'Orson.

— Alors ? me demanda-t-elle. Quel bon vent t'amène ?

Je lui expliquai pourquoi j'étais primitivement venu chez les pillards et comment sa présence avait un peu détourné le cours des choses.

— Alors il voulait me donner à cette espèce de salopard ! s'exclama-t-elle. Jwann ! C'était lui qui menait l'attaque contre ma meute. Je l'ai vu s'acharner sur les cadavres, juste avant de m'échapper. C'est un malade. A la première occasion, je lui fais la

peau !

— Pas avant que Sinddès et Romi ne soient délivrés, dis-je. Quand je n'aurai plus besoin des pillards, tu pourras les descendre si ça t'amuse.

Elle baissa les yeux. Une moue un peu gênée lui pinçait les lèvres, faisant naître deux minuscules fossettes au creux de ses joues.

— Au début c'était moi, murmura-t-elle. Mais maintenant tu dois commencer à regretter sérieusement de m'avoir rencontrée, non ?

J'eus beau examiner le problème sous tous ses angles, avec Sibylle en face de moi, je ne pus trouver qu'une seule réponse.

— Non ! dis-je. Vraiment pas ! Je ne regrette vraiment pas !

Elle éclata de rire et, bientôt, je me joignis à elle. A l'extérieur de la tente, les pillards devaient se demander comment des condamnés à mort en puissance pouvaient être aussi joyeux.

Lorsqu'on vint nous chercher pour le repas, je compris en quoi avaient consisté les préparatifs du combat et je n'eus plus la moindre envie de rire. Deux mâts avaient été dressés à l'extérieur du campement ; hauts d'une vingtaine de mètres, ils supportaient chacun une petite plate-forme, à laquelle on pouvait accéder par une échelle rudimentaire. Entre les deux, une longue corde était tendue, infime passerelle posée sur le vide. Sur celle-ci, une dizaine d'autres avaient été nouées, tous les cinq mètres environ, descendant jusqu'à un sol hérissé d'une multitude de pointes acérées. Le vaincu n'aurait guère de chemin à faire pour être empalé.

— Tu sais quoi ? fis-je. J'ai l'impression que je vais être obligé de me balader de corde en corde en combattant un type habitué à ce petit jeu.

— Si tu te plantes, j'essaierai de descendre au moins Jwann !

— Alors ça, ça me console...

Orson s'approcha de nous. Malgré sa masse impressionnante, il se déplaçait rapidement, avec précision. Son allure avait même quelque chose de félin. Je notai dans un coin de mon esprit qu'il ne me faudrait pas le sous-estimer si j'étais un jour forcé de l'affronter au corps à corps.

— Vous admirez notre petit portique ? fit-il en souriant. C'est une de mes inventions. Les combats à terre sont un peu ennuyeux : seules la force et l'habileté aux armes entrent en jeu ; dans les airs, par contre, tout est important. Un imbécile a aussi peu de chances de s'en tirer qu'un maladroit. Il y a longtemps que je n'avais pas eu l'occasion de m'offrir un tel spectacle ; je vous remercie beaucoup !

J'avalai péniblement ma salive. A la seule pensée de me retrouver tout en haut, mon estomac était pris de soubresauts.

— *Panique pas !* fit soudain une voix dans ma tête. *Mais quand tu y seras, accroche-toi et secoue aussi fort que tu pourras !*

Je tournai la tête en tous sens pour tenter d'apercevoir la personne qui avait parlé, avant de comprendre ce qui était arrivé : télépathie ! Et à ma connaissance, les seuls êtres capables de communiquer ainsi étaient les lapins. Un léger remous dans le sable, près de la tente d'Orson, me confirma dans mon idée.

— Qu'y a-t-il ? s'informa le chef des pillards. Vous avez entendu quelque chose ?

— Non ! dis-je. Je l'ai cru un instant mais c'était sans doute une illusion...

Mes pensées se bousculaient. Nous n'étions pas bien loin de l'endroit où j'avais rencontré Sibylle pour la première fois. Se pouvait-il que le lapin à qui j'avais sauvé la vie se soit attaché à mes pas en attendant l'occasion de me rendre la pareille ? Je réprimai un éclat de rire nerveux. Si je commençais à compter sur les lapins pour gagner mes combats, je ne survivrais pas très longtemps. Pourtant, j'avoue que leur présence me rassurait un peu. Je savais quelque chose que les pillards ignoraient : même minime, cela me donnait un avantage sur eux.

— Juste une illusion..., répétais-je.

Orson me frappa sur l'épaule, presque amicalement.

— Venez donc manger ! On n'attend plus que vous. Oh ! un petit conseil : ne buvez pas trop ! Voir double n'a jamais enrichi personne...

Au cours du repas, je pus constater une fois de plus à quel point la vie des pillards était semblable, au repos, à celle des sédentaires. Les tables avaient été dressées pour toute la tribu mais seuls les hommes mangeaient, tandis que leurs femmes faisaient la cuisine et les servaient. Elles-mêmes devaient se contenter des restes, qu'elles grignotaient entre deux ordres de leurs seigneurs et maîtres.

Seule représentante de son sexe assise à la table, Sibylle provoquait un effet impressionnant, sorte d'amusement simulé, né de la gêne de voir bafouée une coutume puissamment ancrée dans les mœurs. Quelques plaisanteries de mauvais goût lui furent lancées mais comme elle s'empressait de les attraper au vol et de les retourner à l'envoyeur, la source ne tarda pas à se tarir. Seul Jwann m'inquiétait réellement : il ne semblait pas pouvoir accepter que nous soyons traités comme des hôtes d'honneur, alors que lui, petit chef, avait été bafoué devant tout le monde. De plus, le regard mi-haineux, mi-concupiscent, qu'il portait sur Sibylle, assise en face de lui, ne m'inspirait rien de bon. Tôt ou tard, cet individu allait nous poser des problèmes. Je n'espérais qu'une chose : que ce soit le plus tard possible !

Orson, par contre, semblait nous trouver fort sympathiques, au point que durant le repas – force viandes rouges, arrosées d'un vin capiteux que je ne goûtai que du bout des lèvres –, il entreprit ni plus ni moins que de nous raconter sa vie.

Lorsqu'il était né, son père était déjà le chef d'une bande de pillards, mais de moindre importance. A sa mort, prenant la succession suivant le stupide principe héréditaire qu'ils pratiquaient, Orson avait réussi à faire croître ses effectifs, attirant de nouvelles recrues à mesure que sa réputation grandissait : il était connu pour l'intelligence des coups de main qu'il dirigeait et la poigne de fer avec laquelle il menait ses hommes. La plupart de ceux-ci le suivaient pourtant parce qu'ils en avaient décidé ainsi, pas par habitude ou par force. On l'aimait, on le respectait, pour sa sagesse et sa justice. Ces deux mots, le dernier surtout, associés à la fonction de chef pillard, m'arrachèrent un sourire que le gros homme ne manqua pas de remarquer.

— Vous avez tort, reprit-il. J'ai fait beaucoup de choses dans ma vie et ne prétends pas être un saint mais je n'ai jamais manqué à la parole donnée. Tous ceux à qui j'avais promis la vie l'ont obtenue. Tous ceux à qui j'avais promis la mort également. Ce soir, si vous survivez au combat, d'une façon ou d'une autre, je vous donne ma parole de ne pas attenter à vos jours tant que vous ne ferez rien contre moi. Et vous n'avez aucune raison d'en douter : il y a trente ans que je commande ces hommes, voyez-vous, ou d'autres avant eux. Je fais cela parce que je n'ai rien trouvé de plus intéressant à faire, parce que cela m'a semblé être le moyen le plus sûr de ne pas m'ennuyer. Et pourtant je m'ennuie !

— Oh ! vraiment ! fit Sibylle, d'un ton ironique. Ça ne vous amuse donc pas de massacrer les meutes de motards ?

Ses yeux brillaient. Elle qui n'avait pas à combattre ne s'était pas privée de boire coupe sur coupe du vin qu'on nous servait en abondance. Elle devait commencer à être un peu ivre. Par chance, Orson ne se formalisa pas.

— Ça ne m'amuse plus ! dit-il, se caressant pensivement la barbe. J'avoue qu'autrefois j'y ai pris du plaisir mais c'est devenu tellement routinier ! Avant votre apparition à tous deux, je me préparais à finir mes jours couvert d'or et de femmes, avec pour seule préoccupation la perspective d'étouffer sous leur poids. Mais depuis ce matin j'ai découvert la possibilité de remettre en question toute ma puissance, et même peut-être de perdre la vie. C'est passionnant...

— Vous êtes un peu cinglé, non ? demanda Sibylle, faisant un petit geste éloquent de l'index contre sa tempe.

— Bien sûr, répondit-il, souriant. Mais qui ne l'est pas ? Ce que je voulais expliquer à votre ami Ange est simplement pourquoi il peut croire à ma parole. S'il meurt ce soir, je suis apparemment vainqueur, mais je perds le rêve chimérique qu'il m'a apporté. S'il survit, je ne perds qu'un homme et gagne une aventure. Je n'ai vraiment aucun intérêt à tricher !

— Moi je souhaite qu'il crève ! intervint brusquement Jwann. Comme ça, sa pouffiasse sera à moi !

— Sibylle, non ! criai-je, trop tard.

A peine l'insulte avait-elle retenti que la jeune femme s'était détendue comme une corde d'arbalète, avait sauté sur la table et balancé son pied au visage de Jwann. Sans doute avait-elle visé le menton, mais elle n'atteignit que la pommette gauche. La peau éclata sous l'impact, dessinant une fleur rouge sous l'œil jaunâtre du pillard.

— Laissez-les ! cria Orson, voyant quelques hommes se lever. Que personne n'intervienne sans mon ordre !

Sans lui laisser le temps de se remettre, Sibylle plongea sur Jwann, le déséquilibra, et ils roulèrent tous deux au sol. Le pillard avait eu le temps de replier une jambe, ce qui amena son pied au creux de l'estomac de la jeune femme ; il poussa violemment, la rejetant en arrière, le souffle coupé, acculée à la table. Un sourire mauvais aux lèvres, accentué par le sang qui coulait sur sa joue, Jwann se précipita vers elle.

Elle se baissa soudainement au moment où un poing massif allait lui dévisser la tête. Jwann perdit une fraction de seconde pour retrouver son assise, ce qui lui valut un coup au plexus solaire. Poussant un cri étouffé, il se plia en deux. Le genou de Sibylle le cueillit au menton, lui relevant juste assez la tête pour que la jeune femme puisse finir le travail aux poings. Gauche, droite. Gauche, droite. Incapable de voir d'où venaient les coups, le pillard ne pouvait que reculer en titubant.

Un dernier crochet du gauche le renvoya au sol où il resta prostré, probablement inconscient.

Sibylle se retourna vers la multitude des pillards assemblés. Jambes écartées, mains sur les hanches, elle renvoya ses cheveux en arrière avant de les apostropher.

— Y en a un autre qui a envie de me manquer de respect ?

Un silence étonnant régnait. Si je n'avais pas eu tellement peur qu'un ivrogne abatte Sibylle sans même y penser, j'aurais volontiers applaudi. Orson eut alors la bonne idée d'intervenir.

— Je pense que personne ici ne vous insultera plus, dit-il. D'ailleurs, cela vaut mieux : j'ai encore besoin de mes hommes !

L'éclat de rire général qui suivit détendit l'atmosphère ; je recommençai à respirer.

— Ça soulage ? raillai-je, lorsque Sibylle vint se rasseoir près de moi.

Elle me lança un éloquent regard de triomphe, mais ne répondit pas.

Quelques femmes vidèrent des seaux d'eau sur Jwann qui se releva péniblement. Désormais, il nous faudrait nous méfier de lui à chaque instant et surtout ne jamais lui donner l'occasion de se trouver dans

notre dos.

— Votre compagne nous a montré ce qu'elle pouvait faire, me dit brusquement Orson, changeant le cours de mes problèmes immédiats. Je pense que c'est votre tour.

Mon adversaire se nommait Huque et c'était un athlète, ni trop fluet, ni trop massif. Des muscles souples et puissants jouaient sous sa peau. Lorsque, plus tard, j'eus accès à la grande bibliothèque de *Lankor*, je découvris avec intérêt les arts antiques : avec ses cheveux bruns huilés et sa silhouette d'Adonis, Huque était une vivante statue grecque. Sans être totalement impuissant moi-même, je n'aurais pas tenu bien longtemps si nous avions dû lutter à mains nues. Heureusement, le combat prévu par Orson possédait une tout autre subtilité.

Debout sur la plate-forme de gauche, à vingt mètres du sol, des pointes, j'observais mon adversaire en face de moi. Il semblait sûr de lui. Ce n'était sans doute pas la première fois qu'il combattait ainsi.

Le jeu allait consister à saisir la première corde et à progresser ainsi en passant de l'une à l'autre, jusqu'à ce que nous finissions par nous rencontrer. Là, il nous faudrait nous battre. Orson nous avait laissé le choix des armes ; j'avais donc mon épée et Huque un cimeterre à large lame. De ce point de vue, la partie était à peu près égale.

Je jetai un coup d'œil en bas. Sibylle se tenait auprès d'Orson et elle me souriait. Jwann n'était pas en vue ; sans doute soignait-il ses blessures et son amour propre au fond de sa tente...

Soudain, alors que j'adressai à la jeune femme un petit signe se voulant rassurant, Orson porta à ses lèvres une trompe de corne et sonna le début du combat.

Sans hésiter, Huque se jeta dans le vide, saisit au vol la première corde et, profitant de son élan, attrapa la seconde avec les jambes. S'il continuait à cette vitesse, je pouvais tout aussi bien attendre qu'il arrive...

Pourtant, avec le sentiment très net de commettre une erreur, je l'imitai. Du moins, j'essayai. La corde tendue entre les deux mâts n'avait rien d'un support rigide et celles que nous devons attraper ne cessaient de se déplacer en tous sens. Je ratai ma prise de la main droite et eus l'impression désagréable de tomber en chute libre, avant de me rattraper de la gauche, vingt centimètres plus bas. Le frottement du chanvre me déchira douloureusement la peau, mais du moins avais-je fait le premier pas. J'entrepris de me balancer le plus fort possible pour tenter d'atteindre la corde suivante, cinq mètres plus loin.

De l'autre côté, Huque avait déjà franchi trois étapes et n'allait pas tarder à passer la quatrième. Je réussis enfin à enserrer la deuxième corde avec mes jambes. L'attirant vers moi, j'y refermai une main

après l'autre et recommençai à jouer les balanciers pour horloge cruelle.

Le passage suivant fut plus rapide ; je m'habituais à la technique. Mais lorsque je voulus m'attaquer à la quatrième corde, j'eus la désagréable surprise de constater que Huque venait de s'en saisir. Sa progression avait été deux fois plus rapide que la mienne.

Renonçant à avancer encore, j'entourai mon poignet gauche avec la corde, pour améliorer ma prise, et tirai mon épée. Mon adversaire, immobile à cinq mètres de moi, s'empressa de m'imiter. Tels que nous nous trouvions, le combat était impossible : il nous fallait nous rapprocher, par balancements successifs.

Presque en même temps, nous commençâmes à imprimer un mouvement à nos cordes respectives.

Huque frappa le premier, un peu trop vite : sa lame passa à quelques centimètres de mon visage, sans avoir eu une chance de me toucher. Mon bras gauche commençait à me donner l'impression de devoir s'arracher à la hauteur de l'épaule dans les secondes qui suivaient mais je tins bon : les lames dont le sol était hérissé constituaient le meilleur des stimulants.

Lorsque nous nous rapprochâmes à nouveau l'un de l'autre, les deux aciers chantèrent leur rencontre, sans causer d'autre mal que des soubresauts furieux de la corde. A la façon dont je serrais les dents, je devais grimacer horriblement. Huque, lui, restait impassible.

Au passage suivant, sa lame siffla largement au-dessus de ma tête, tandis que je lui infligeais une légère blessure à l'épaule. Je m'aperçus juste à temps qu'il n'avait pas cherché à me toucher, mais qu'au contraire il avait presque sectionné la corde qui me soutenait. Celle-ci me fit la grâce de ne se rompre qu'au maximum de ma course de recul. Je tombai sur quelques mètres, lâchai mon épée puis me rattrapai de justesse à la corde précédente, m'écorchant mains, bras et visage dans l'aventure.

Huque faisait la moue. Il avait sans doute compté en finir avec ce coup mais j'étais bien vivant, et inaccessible car à dix mètres de lui, sans la corde intermédiaire qu'il venait de trancher.

Je respirai profondément pendant de longues secondes. Mes chances n'étaient tout de même pas en train d'augmenter. Sans armes, que pouvais-je faire ?

Un bruit furtif me fit baisser les yeux un instant : au pied du mât d'où était parti Huque, le sable était agité de remous intenses, mais nul ne semblait s'en rendre compte : tous les yeux étaient fixés sur nous.

— Bouge pas ! criai-je à mon adversaire. J'arrive !

Retrouvant une technique apprise autrefois, je grimpai le long de la corde, donnant comme par hasard un gigantesque à-coup, chaque fois que je progressais de quelques centimètres.

Je me souvenais des paroles du lapin : « Accroche-toi et secoue ! » Pour secouer, j'allais secouer !

Je parvins ainsi jusqu'à la corde maîtresse, y nouai bras et jambes et entrepris, par reptations successives, de réduire la distance me séparant de Huque.

Lui ne pouvait pas grimper le long de sa corde sans lâcher son arme et semblait peu soucieux d'en arriver là. Je fus bientôt au-dessus de lui, hors de portée du cimeterre.

Sans attendre je commençai à le secouer. Je n'avais pas de réel espoir de lui faire lâcher prise, mais cela suffisait à l'empêcher de bouger librement, de changer de corde.

Un premier craquement m'apprit que le dénouement était proche. Huque tourna la tête vers son mât, comprenant pour la première fois qu'il se produisait une chose anormale. Je profitai de son inattention ; entourant sa corde de mes mains, sans serrer, je me laissai tomber sur lui.

En général, lorsqu'on reçoit quatre-vingts kilos sur le sommet du crâne, on sursaute. Il sursauta. Je n'eus que le temps d'affermir ma prise sur la corde avant d'assister à la chute hurlante de mon adversaire. Les lames effilées sur lesquelles il s'empala mirent fin à ses cris. Orson devait être heureux.

Je n'eus pas le loisir de regagner ma position élevée. Le dernier choc que j'avais provoqué se révéla plus que suffisant : dans un craquement sinistre, le mât de Huque commença à s'abattre.

Je décrivis une large trajectoire circulaire, passai bien trop près à mon goût des pointes sanglantes, puis dus me livrer à des contorsions désespérées pour éviter de percuter de plein fouet mon propre mât qui, lui, tenait bon.

Quelques épuisants balancements plus tard, je m'immobilisai enfin. L'échelle que j'avais gravie avant le combat était à ma portée. Je m'en saisis vivement et commençai à descendre, n'osant croire que ce soit fini.

Je n'arrivai en bas que pour me trouver face à un pillard, porteur d'un long couteau effilé.

— Le combat n'était pas loyal ! cria-t-il. Tu dois mourir !

Sans conviction, je me préparai à subir un nouvel assaut. Cette fois, je me trouvais dans un tel état de fatigue que je n'avais aucune chance de m'en tirer. Ma vue était même en train de se brouiller : Encore quelques secondes et j'allais m'écrouler.

Curieusement, ce ne fut pas moi qui tombai mais le pillard, la gorge traversée par une petite flèche. Avant de perdre connaissance je vis qu'Orson venait de faire usage de l'une des arbalètes qu'il portait aux poignets.

— J'ai dit qu'on ne le toucherait pas, et on ne le touchera pas !

l'entendis-je dire encore, fermement.

Puis je sombrai avec délices dans le néant absolu.

CHAPITRE VI

Lorsque je m'éveillai, c'était le matin ; j'étais allongé dans la tente d'Orson, au milieu des fourrures ; j'avais un linge humide sur le front, des bandages un peu partout et le visage de Sibylle dans mon champ de vision. J'arborai ce qui devait être un sourire de contentement béat.

— Salut ! dis-je. J'ai dormi longtemps ?

— Toute la nuit, dit Sibylle. Tu ne t'es même pas réveillé quand j'ai désinfecté tes blessures à l'alcool. Et pourtant tu es pelé de partout !

— C'est toi qui m'as soigné ?

Elle détourna les yeux. Sans doute n'aimait-elle pas admettre ce qu'elle prenait pour un signe de faiblesse.

— Tu t'es battu pour moi, non ? dit-elle sèchement. Si ces pillards de mes bottes étaient un peu moins misogynes, j'y serais allée à ta place.

— Je sais ! dis-je. Mais ce qui est fait est fait. Tu ne me dois rien. Je t'ai foutue dans la merde une fois ; je pouvais bien t'en tirer la suivante. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

Elle haussa légèrement les épaules. Ses yeux verts replongèrent au fond des miens et je me sentis pris de vertige. Aucune fille ne m'avait encore fait pareil effet. Était-ce parce qu'elle était froide, inaccessible, qu'elle m'attirait à ce point ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Ces enfoirés ont bousillé ma bécane et je ne suis pas près d'en retrouver une autre. C'est le genre d'engin qui doit pulluler à *Lankor*, non ?

Je sursautai.

— Pulluler, je ne sais pas, dis-je. Mais qu'il y en ait ne fait aucun doute. Tu...

— Alors je crois que je vais rester un peu avec toi et les sédentaires, me coupa-t-elle. Jusqu'à ce qu'on ait pris la ville, au moins...

Je tentai de cacher ma joie sous un masque d'ironie.

— Tu crois que tu me supporteras si longtemps que ça ?

— Sans problème ! Sauf si tu continues à poser des questions stupides...

A cet instant, sans prévenir, Orson entra sous la tente. Après tout il était chez lui...

— Comment allez-vous ? demanda-t-il, jovial, voyant que j'étais éveillé. Vos blessures sont superficielles, mais elles doivent être

douloureuses...

A dire la vérité, j'avais l'impression que tout mon corps avait été raclé à la pierre ponce pendant des heures. Pourtant, je me forçai à sourire. Devant lui, je ne voulais surtout pas prendre le moindre risque : j'étais en sécurité tant que je possédais son estime.

— Ça ira ! fis-je. J'ai connu pire. Je crois que je pourrai repartir dès que nous aurons parlé un peu de notre plan d'attaque.

Il eut un petit sourire amusé et croisa ses mains sur son ventre rebondi, qui débordait de sa ceinture.

— Vous ne perdez pas le nord, remarqua-t-il. Tant mieux, j'aime ça. Notre marché tient toujours puisque vous avez gagné. Il me plaît de croire que vous auriez été vainqueur même si les lapins des sables n'avaient pas rongé le deuxième mât.

— Les lapins des sables ? s'étonna Sibylle.

— Un véritable troupeau ! acquiesça Orson. Je n'en avais encore jamais vu autant. Vous avez eu de la chance qu'ils ne se soient pas attaqués aussi à l'autre mât, sinon vous auriez subi le même sort que ce pauvre Huque !

— C'est vrai, fis-je, anxieux de changer de sujet. Je voulais vous remercier : vous m'avez sauvé la vie, hier soir.

— Je vous l'ai dit : je tiens toujours mes promesses, à n'importe quel prix. Appelez-moi lorsque vous serez prêt à parler sérieusement !

Sans attendre de réponse, il sortit de la tente.

— Les lapins des sables..., murmura Sibylle.

— Tu vois que je ne suis pas fou, dis-je.

— Non ! Ça doit être moi... Bon ! Accroche-toi !

Secouant doucement la tête, les traits marqués par une expression perplexe, elle entreprit de défaire mes bandages et de les remplacer par des nouveaux, après une nouvelle séance de désinfection. Il me fallut puiser dans les ultimes réserves de mon amour-propre pour ne pas hurler.

A part moi, notre petit conseil de guerre réunit quatre personnes : Sibylle, Orson, Waltom, le premier lieutenant de celui-ci, et le second lieutenant, qui ne se trouvait être autre que Jwann. Son visage tuméfié rappelait à la cantonade la volée que lui avait flanquée Sibylle. Il ne paraissait guère plus amical qu'auparavant mais du moins se taisait-il. Waltom, lui, était un petit homme entre deux âges, que ses qualités de stratège avaient hissé au poste qu'il occupait. Avec son crâne dégarni et son sourire franc, il était plutôt sympathique.

Orson commença par poser un point à l'intention de tout le monde : pour la première fois de l'histoire, pillards, motards et sédentaires allaient collaborer à une même entreprise. A l'évidence cela ne changerait pas les tensions naturelles existant entre les trois castes mais, dit-il, il était important de les réfréner tant que *Lankor* ne serait

pas à nous. Pas question de raser le village des sédentaires et pas question non plus, ajouta-t-il en fixant Jwann, de planter un couteau dans le dos de ses alliés.

Le second lieutenant découvrit ses dents en un sourire forcé.

— Ça ne me viendrait pas à l'idée ! assura-t-il, regardant Sibylle.

Jusqu'à ce que la ville soit prise !

— C'est bien ainsi que je l'entends ! répondit la jeune femme avec le même sourire.

Je fus brusquement pris d'une quinte de toux qui tua dans l'œuf l'orage qui couvait. Lorsque tout le monde me regarda, je cessai de tousser et pris la parole :

— Au risque de détruire votre bel enthousiasme à tous, je regrette de vous annoncer qu'il est absolument hors de question de prendre *Lankor* !

— Quoi ? s'exclamèrent en chœur Jwann, Waltom et même Sibylle.

— Expliquez-vous, dit calmement Orson.

— Combien avez-vous d'hommes en état de porter les armes ? interrogeai-je.

— Dans les cent vingt..., dit Waltom après une courte réflexion. Certainement pas moins mais sans doute pas beaucoup plus.

— Bien ! continuai-je. Avec les sédentaires du village, nous pouvons arrondir à cent cinquante. C'est très largement insuffisant pour s'emparer de la citadelle en courant joyeusement à l'assaut. J'ignore de combien d'hommes peut disposer Krina mais soyez sûrs qu'ils ne nous seront pas inférieurs en nombre. De toute façon...

— Nos hommes sont les meilleurs combattants du monde ! dit fièrement Jwann.

— De toute façon, dis-je sans lui accorder la moindre attention, le plus gros obstacle est la citadelle elle-même, pas ses occupants. Même les meilleurs combattants du monde se feraient massacrer avant d'avoir pu en escalader les murailles. Me fais-je bien comprendre ?

— Parfaitement bien, dit Orson. Aurez-vous maintenant la bonté de nous expliquer comment vous comptez vous emparer de *Lankor* ?

J'y arrive, acquiesçai-je. Je tenais tout d'abord à chasser réchauffement des esprits : il ne s'agira pas d'une bonne vieille bataille rangée ! Le seul moyen que vous ayez d'entrer dans la ville c'est de vous faire— ouvrir la porte — l'une des portes, peut-être, j'ignore leur nombre. Pour cela, quelqu'un doit s'y introduire, au nez et à la barbe de Krina. Je suis bien placé pour savoir que ce n'est pas facile. Je compte sur vous pour *simuler* une attaque, une de ces attaques brutales dont vous semblez avoir le secret, pour distraire l'attention de ce scorpion femelle. Pendant ce temps, seul ou en compagnie d'une ou deux personnes, j'entrerais dans la ville par-dérrière !

— Et les murailles ? intervint Sibylle. Tu comptes les grimper avec tes ongles ?

— Je suis sûr que nos nouveaux amis voudront bien nous prêter une corde et un grappin !

Elle eut un petit rire sans joie.

— C'est de la folie douce, dit-elle. On va se faire massacrer...

— Comment ça : *on* ? m'exclamai-je.

— Attendez un instant ! dit Orson. L'idée n'est pas si mauvaise que ça. Lorsque je verrai la citadelle, j'en chercherai une autre mais je doute de trouver : Ange a sans doute fait le tour de la question. Ça peut marcher. A condition que nous fassions vraiment assez de bruit, de dégâts. A condition que nous ayons vraiment l'air assez dangereux pour inquiéter Krina !

— J'ai justement une petite idée qui pourrait bien augmenter considérablement notre force de frappe, dis-je en souriant. Mais il va nous falloir un peu de temps pour la mettre au point. La plus simple est que vous installiez votre campement à proximité du village des sédentaires. Ils doivent s'habituer à votre présence et vous à la leur. Mais rappelez-vous : je ne veux ni tabassage, ni viols. Compris ?

— Dis donc, tu te prends pour le chef, on dirait ? ricana Jwann.

— Et il a raison ! trancha Orson. Pour toute la préparation de l'action, Ange aura autorité sur vous deux et sur vos hommes. Il n'aura de comptes à rendre qu'à moi, jusqu'à ce que nous nous séparions !

— C'est lui qui connaît le mieux le problème, approuva Waltom. Ça me va...

Jwann n'ajouta rien. Visiblement cela ne lui allait pas du tout mais il n'osait pas se dresser contre Orson – pas ouvertement en tout cas. Peut-être se sentait-il un peu trop proche du pal.

— Le village est à quelques kilomètres d'ici, vers le sud-est, repris-je. Sibylle et moi allons y rentrer. Combien de temps vous faut-il pour défaire le campement ?

— Deux heures, en se pressant, dit Waltom.

— Inutile de vous presser. D'ailleurs, à tout prendre, j'aimerais autant que vous n'arriviez que demain. Je voudrais avoir le temps de préparer les sédentaires.

Orson eut un geste signifiant sans doute que ces considérations l'ennuyaient profondément.

— Va pour demain ! dit-il.

— Très bien ! Sur le chemin, vous trouverez une station, en état de marche. C'est là que nous nous retrouverons. Disons à midi !

C'était la seconde fois que Sibylle et moi nous retrouvions sur la même moto. Je sentais sa présence derrière moi, aussi proche que le vent ou le sable, mais cette fois j'avais moins de mal à empêcher mes mains de s'égarer : j'avais un guidon à tenir.

La grosse tentation, par contre, était de laisser tomber tout ce joli monde – pillards et sédentaires –, et de partir ensemble vers de nouvelles aventures. Sans Romi et Sinddès, peut-être me serais-je laissé tenter.

— Au fait ! criai-je, au travers du bruit du moteur. Je voudrais éclaircir un point : que signifiait ton « *On va se faire massacrer* » de tout à l'heure ?

— Ça signifie que je viens avec toi à *Lankor*, crétin !

— Pourquoi ?

— Parce que je préfère ta compagnie à celle d'une centaine de pillards !

— Toutes proportions gardées, je prends ça pour un compliment, dis-je.

— Tais-toi et roule !

Hickory n'avait pas finassé. Puisque je lui avais dit de ne pas relâcher la garde, il avait placé un guetteur sur le toit de chaque maison, ou presque. Il y avait sans doute autant de guetteurs que d'hommes valides. Ce village finirait peut-être par être rasé, mais certainement pas sans savoir par qui...

Notre arrivée fut saluée par des acclamations enthousiastes, bien loin du mépris auquel nous avions eu droit deux jours auparavant.

Sibylle poussa un petit sifflement admiratif.

— La cote des motards a sérieusement remonté ici, hein ? fit-elle.

— Si ça peut te rassurer, ils se méfient sans doute toujours autant de toi, dis-je. C'est moi qu'ils acclament !

Elle me décerna deux ou trois injures bien senties auxquelles je n'eus ni l'envie, ni le loisir de répondre : nous arrivions devant la chaumière de Wind. Le vieil homme et son fils nous attendaient sur le pas de la porte.

— Depuis hier soir on te croyait mort ! s'exclama Hickory, me serrant chaleureusement la main.

— Il a fallu parlementer un peu plus longtemps que prévu, admis-je.

— Et les pillards ?

— Ils arrivent ! dis-je calmement. Ils seront là demain, si tout va bien...

— Trahison ! cria quelqu'un qui n'avait rien compris. Les pillards arrivent !

A l'exception de Wind, Hickory et quelques autres, fort rares, les sédentaires cédèrent alors à une panique totale. Certains s'enfermèrent immédiatement dans leur chaumière, sans doute pour ramasser leurs affaires. Les autres couraient en tous sens, parlaient à tort et à travers et commençaient même à se quereller.

Pour tout arranger, Sibylle avait éclaté de rire et ne semblait plus

pouvoir s'arrêter. Des larmes involontaires perlaient au coin de ses yeux.

Je poussai un profond soupir.

— Calmez-les vous-même et expliquez-leur, dis-je à Wind. Si je m'en mêle, je sens que je vais devenir désagréable...

— Je vais essayer...

— Et toi, arrête de rire bêtement ! criai-je en tirant Sibylle par un bras et en la poussant à l'intérieur de la chaumière. On n'est pas en colonie de vacances !

— Qu'est-ce que c'est, articula-t-elle, les colonies de vacances ?

J'hésitai. Encore un mot que j'avais employé d'instinct, sans en connaître la signification – nouveau souvenir de ma vie d'avant. Il faudrait que je pose la question à Sinddès.

— Oh ! laisse tomber ! fis-je, découragé, tandis que le fou rire de la jeune femme redoublait.

CHAPITRE VII

Le lendemain, j'allai attendre les pillards à la station. Ils arrivèrent à l'heure dite. Je dus alors déployer des torrents de persuasion pour convaincre Orson qu'il valait mieux que la totalité de ses hommes séjournent ici et que seuls lui et Waltom m'accompagnent au village. Alliés potentiels ou non, si toute la tribu débarquait, mes sédentaires allaient sombrer dans l'hystérie. Je finis par emporter l'accord du gros homme en lui narrant la panique dont j'avais été témoin alors que je n'avais fait qu'annoncer leur arrivée.

Il laissa donc les hommes au commandement de Jwann – ce qui ne m'enchantait guère, mais le moyen de faire autrement ? – et me suivit, en compagnie de Waltom et de deux gardes du corps.

Quand nous arrivâmes au village, nous surprîmes Sibylle en train de tancer vertement une demi-douzaine de sédentaires à qui elle apprenait le tir à l'arc. Apparemment, ils s'obstinaient à tenir la flèche entre le pouce et l'index et ne voyaient pas ce que cela avait de répréhensible. Nous avons décidé de les entraîner à se battre mais la tâche n'était pas gagnée d'avance. Je souhaitai très fort qu'ils ne soient pas obligés d'affronter des combattants chevronnés.

Une fois surmontée leur méfiance initiale, Orson et Wind en vinrent très vite à parler le même langage. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils se fassent un jour une confiance absolue – et sans doute auraient-ils tort d'en arriver là –, mais du moins pourraient-ils travailler ensemble.

Nous restâmes fixés sur le plan original que j'avais proposé. Le seul problème était la composition du groupe qui tenterait l'entrée discrète dans la ville. Orson, pas plus que Waltom, ne possédait les qualités physiques d'un homme de terrain, et je ne voulus pas entendre parler de Jwann.

— Même si je me maîtrise assez pour ne pas le démolir, je doute de pouvoir empêcher Sibylle de le faire, expliquai-je. Et je ne veux pas qu'il y ait parmi ceux qui m'accompagneront une seule personne à laquelle j'hésite à tourner le dos. J'emmènerai Sibylle et Hickory : si trois ne réussissent pas, quatre ou cinq échoueront de la même façon.

Orson secoua la tête.

— Je tiens à ce que l'un de mes hommes vous accompagne, dit-il. Question de principe. Mais si vous voulez, je vous autorise à le choisir !

— D'accord ! capitulai-je. Je ferai une petite inspection de vos troupes un de ces quatre...

Il y avait un sujet sur lequel je ne tenais pas à m'étendre pour le moment : si nous réussissions à détrôner Krina, la place de maître (ou maîtresse) du monde serait vacante. Qui allait s'en saisir ?

Parce que cela m'arrangeait – et sans vraiment penser aux conséquences –, j'avais offert la ville aux pillards mais, même s'ils se montraient loyaux et respectaient leur part du marché, avais-je vraiment le droit de la leur laisser ? La puissance de Krina venait d'une technologie poussée, souvenir d'un autre âge, dont Orson serait incapable de se servir ou, au mieux, ferait un usage comparable à celui qu'en avait fait *Gelnar*, et sa fille après lui. Une chose était sûre : rien ne changerait sous le soleil et le sort des sédentaires ne s'améliorerait pas. Le monde resterait un désert.

Mais comment pourrais-je bien expliquer au chef pillard que je lui avais menti ? Comment, surtout, pourrais-je le lui faire accepter sans être abattu séance tenante ?

N'entrevoyant pas l'ombre d'une solution, je résolus d'attendre et de voir venir. Pour peu que la malchance s'en mêle, la question ne se poserait même pas. En cas de succès, il me faudrait improviser au vu des circonstances : qui pouvait dire ce qui allait arriver et lesquels parmi nous seraient encore vivants lorsque tout serait fini ?

— Allez, file-moi un coup !

— Pardon ?

Hickory me fixait avec incrédulité, comme si je m'étais exprimé dans une langue inconnue. Tandis que Sibylle s'efforçait de faire rentrer quelques rudiments de tir ou d'escrime dans la tête des autres sédentaires, j'avais décidé de tester les aptitudes du jeune homme pour le corps à corps. Tous les deux torse nu, nous nous étions postés à la sortie du village, pour une bagarre amicale.

— File-moi un coup ! répétais-je. Allons, vas-y !

— Mais je veux pas te faire mal !

— Pense plutôt à toi, dis-je, levant les yeux au ciel. Je me chargerai de moi. Tape !

— Bon...

Son poing partit mollement en direction de ma mâchoire. S'il m'avait touché, il l'aurait fait en bout de course et n'aurait pu me causer grand-peine, mais je l'évitai sans mal, fléchissant les genoux ; je frappai à mon tour, au ventre. Hickory n'avait sans doute pas jugé bon de contracter ses abdominaux. Il souffla d'un coup l'air contenu dans ses poumons, se plia en deux et croisa les bras à l'endroit où je l'avais frappé. Je simulai un coup de pied au visage.

— Si je t'avais touché, tu étais k.-o., dis-je, tandis qu'il toussait lamentablement. Première leçon ! Ne tape jamais avec tes poings un adversaire qui est trop loin de toi. Si tu veux que le coup soit efficace, donne-lui autant que possible une trajectoire un peu courbe et,

surtout, frappe de toutes tes forces, comme si tu ne devais pas avoir le temps de recommencer. Compris ?

Il acquiesça péniblement, une main toujours pressée sur son ventre.

— Tu cognes fort, se plaignit-il.

— Je t'ai à peine touché ! Si j'avais cogné vraiment fort, tu serais encore par terre. Tu as des muscles, ça veut dire que tu as le droit de t'en servir pour amortir les coups ! Allez, on recommence ! Tape !

Ce petit jeu dura une bonne heure, durant laquelle je ne reçus aucun coup susceptible de me causer plus qu'une légère démangeaison. J'eus beau répéter à Hickory qu'il valait toujours mieux commencer à taper avec les pieds, surtout si on ne savait pas se servir de ses poings, qu'il ne fallait jamais chercher à attraper le bras qui frappe mais toujours à le détourner, il semblait imperméable à mes conseils.

J'eus également beau retenir mes coups au maximum, ceux que je donnai pour lui faire comprendre où se situait le défaut de sa garde lui laissèrent d'innombrables promesses de bleus pour le lendemain, sans compter un doigt tordu et un saignement de nez.

— Écoute, dis-je finalement. Je crois que tu n'es vraiment pas fait pour te battre.

— C'est vrai, admit-il en souriant.

— Tant pis... On se passera de toi à *Lankor* !

Son visage changea brusquement de couleur.

— Ah non ! s'exclama-t-il. Ça change rien. Je viendrai avec vous !

— Pas question d'emmener quelqu'un qui est incapable de se défendre ! tranchai-je.

— Mais on y va pour délivrer Romi et Sinddès, pas pour se battre ! protesta-t-il.

— Est-ce que tu serais idiot, en plus ? Tu crois quand même pas qu'il suffira de les trouver et de les ramener ? Qu'on le veuille ou non, il y aura de la bagarre !

— Sur le moment, peut-être que je serai assez motivé pour...

— Inutile d'insister, Hickory ! dis-je sèchement. Tu ne viendras pas, un point c'est tout !

— Espèce de salaud !

Je ne vis pas venir le coup. Son poing lancé à pleine force, dans une trajectoire légèrement courbe, me cueillit sur le côté de la mâchoire et, fort loin du bout de sa course, m'accompagna un instant dans ma chute. Le sol me flanqua un gifle monumentale et un voile noir passa devant mes yeux.

Hickory avait frappé au même endroit que Sibylle deux jours avant. Si je continuais à me faire démolir le portrait par mes amis, les ennemis n'auraient plus qu'à me ramasser à la petite cuiller.

Lorsque ma vue redevint normale, je m'aperçus que le jeune

sédentaire était encore en face de moi, les poings serrés, rouge de colère, prêt à me sauter dessus si je faisais seulement mine de me relever. Je levai la main en signe de paix.

— Stop ! dis-je. Tu as raison : lorsque tu es motivé, tu es capable de taper. Mais je te préviens : à *Lankor*, tu auras intérêt à l'être sérieusement, si tu ne veux pas que je te motive à grands coups de pied dans le cul !

— Alors je viens ? fit-il, transfiguré.

— Tu viens, approuvai-je. Je souhaite que tu ne le regrettes pas...

— Si je meurs pour celle que j'aime, je n'aurai aucun regret, dit-il, m'aidant à me relever. Et Dieu sauvera mon âme.

Je lui jetai un coup d'œil surpris. A part le passage religieux, j'aurais sans doute été capable de penser une telle ânerie, dans un moment de faiblesse, mais je ne me serais jamais risqué à l'exposer devant témoins. La candeur de ce garçon atteignait des sommets. Dans un sens, c'était peut-être pour cela que je l'aimais bien...

Comme je n'avais plus spécialement envie de prendre des coups en entraînant les autres à les donner, je décidai de tester l'idée qui me trottait dans la tête depuis quelques jours.

Ayant constaté, seul dans un coin de désert, qu'elle marchait parfaitement, je réunis les principaux intéressés pour la leur exposer.

— Vous allez pouvoir attaquer *Lankor* sans vous en approcher, dis-je. Puisque nous avons encore de l'essence, autant nous en servir.

Je réquisitionnai les restes brisés d'une charrette et les plaçai à cinq ou six mètres de nous. Je me saisis ensuite d'une fiole de grès, la vidai du vin qu'elle contenait et remplaçai celui-ci par de l'essence. Je bouchai soigneusement puis nouai autour du goulot un morceau de tissu, préalablement trempé dans l'huile.

— Et voilà ! fis-je, brandissant mon œuvre. Vous savez ce que c'est, ça ?

— Un imbécile content de lui qui tient un fiole remplie d'essence, avec un chiffon imbibé d'huile autour ! répondit Sibylle. Mais...

— Moi, je crois que je comprends, marmonna Orson. Puis-je vous offrir du feu ?

— Avec plaisir, merci !

Le chef des pillards fit jaillir la flamme de son briquet et l'approcha du chiffon huilé qui se mit aussitôt à brûler. Sans attendre, je jetai de toutes mes forces la fiole vers les restes de la charrette. Elle se brisa au moment de l'impact, répandant sur toute la cible une essence qui ne tarda pas à s'enflammer. J'avais allumé en quelques fractions de seconde un brasier qui ne s'éteindrait pas de sitôt.

— Positivement génial ! apprécia Orson. Je vais faire rassembler tous les récipients que nous possédons.

— Un détail m'ennuie, dit Sibylle. Tu as parlé d'attaquer la ville

sans s'approcher. Il faudra bien approcher pour lancer tes machins...

— Pas forcément, dis-je. Regardez !

Je me saisis du morceau de chevron et de la planche que j'avais apportée pour l'occasion et plaçai la seconde sur le premier, perpendiculairement, de façon à former une sorte de tremplin. Je posai ensuite une pierre au bas de la planche.

Me mettant légèrement de côté, de façon à ne pas risquer de recevoir le caillou en plein visage, je fis sèchement basculer la planche, d'un coup de pied. Mon projectile s'envola et retomba à plusieurs dizaines de mètres de là.

— Remplacez la pierre par une fiole et la planche par une cuiller géante, retenue par une corde qu'on détendrait brusquement, vous obtenez un système de lancement à distance tout à fait acceptable ! dis-je fièrement.

— C'est possible, dit Orson. Mais comment sommes-nous censés le fabriquer, votre système ?

— Pour ça, pas de problème ! intervint Wind. Entre autres choses, les sédentaires savent travailler le bois. Eux...

Le vieil homme jubilait. C'était la première fois qu'il avait l'occasion de faire remarquer aux pillards que, dans certains domaines, ils étaient inférieurs aux gens du village.

— Mais il va en falloir, du bois, objecta encore Orson. Et beaucoup !

— Ma foi, dis-je, il m'a semblé remarquer que vous possédez deux mâts dont vous ne faites pas grand usage...

— Mes mâts de combat ? s'exclama le gros homme. Vous voulez démolir mes mâts de combat ?

Il semblait suffoqué que l'on puisse proposer une telle action sacrilège. Je soutins son regard sans rien dire. Sibylle se mit à siffloter un petit air joyeux.

— Très bien ! lâcha finalement Orson. Prenez-les. Mais au moins faites du bon travail avec ! J'ai été forcé d'épargner tout un village pour que le menuisier consente à...

Il coupa brusquement court à l'anecdote et s'éclaircit la voix. Le léger coup de coude que venait de lui donner Waltom y était peut-être pour quelque chose.

— Enfin..., conclut-il, nous aurons le temps de nous raconter nos aventures lorsque nous serons dans la ville...

Les quelques jours qui suivirent furent consacrés à la fabrication des engins que je croyais avoir inventés. Sinddès devait plus tard doucher mon bel enthousiasme en m'annonçant que plus de mille ans auparavant, on appelait cela des catapultes.

Tandis que les sédentaires s'activaient, les pillards fourbissaient leurs armes et remplissaient d'essence tous les récipients non

métalliques qu'ils possédaient. Au bout du compte, nous eûmes à notre disposition une bonne centaine de projectiles incendiaires. Cela ne serait pas suffisant pour causer des dommages irréparables, mais je serais fort déçu si cela ne réussissait pas à désorganiser un peu la défense de *Lankor*

La veille de notre départ pour la ville d'acier, je décidai à contrecœur de choisir le pillard qui nous accompagnerait, Sibylle, Hickory et moi.

Waltom me fut alors d'une aide précieuse : je lui demandai d'opérer pour moi un premier tri et de ne me présenter que ceux de ses hommes qui réunissaient le plus courage, intelligence et habileté au combat. Autant dire que bien peu passèrent l'épreuve : cinq, exactement ; j'en éliminai deux d'office : ils avaient fait partie du premier groupe que j'avais rencontré, commandé par Jwann.

Les trois qui restaient semblaient bien se demander pourquoi je m'intéressais ainsi à eux. A priori, on ne leur avait rien dit. J'exposai donc l'opération à laquelle l'heureux élu devrait participer et demandai un volontaire. J'en eu deux, le troisième déclarant qu'il aimait bien prendre des risques mais seulement quand il avait au moins une chance de s'en sortir. De toute façon, je ne l'aurais pas choisi : j'ai toujours eu horreur des pessimistes.

Les deux gaillards restants ne m'inspiraient ni plus ni moins l'un que l'autre. Tous deux étaient puissamment bâtis et si Waltom disait qu'ils savaient se battre je n'avais aucune raison d'en douter.

J'étais bien ennuyé lorsque soudain l'inspiration me vint.

— Bon ! clamai-je. Messieurs, je ne sais trop lequel de vous je vais choisir. Votre chef, Jwann, m'a dit le plus grand bien de vous deux !

L'un se rengorgea sous le compliment mais le second eut peine à ne pas éclater de rire.

— Ça m'étonnerait, dit-il enfin. Jwann n'a jamais pu me souffrir et je lui rends bien !

C'était un grand rouquin jovial, au visage parsemé de taches de rousseur.

— Tu critiques tes chefs ? dis-je durement. Ton nom ?

Je le vis blêmir, conscient d'en avoir trop dit. Orson avait dû en faire empaler pour moins que ça.

— Je m'appelle Fetch ! dit-il pourtant, d'une voix ferme.

— Eh bien ! Fetch, tu m'as l'air de présenter toutes les qualités requises pour m'accompagner ! fis-je en lui tapant sur l'épaule. Recommence à respirer, ça peut servir !

CHAPITRE VIII

Je ne m'étais fondé pour choisir mon homme que sur ce critère subjectif qu'était mon mépris pour Jwann, mais très vite il s'avéra que je ne m'étais pas trompé : Fetch gagna rapidement la sympathie de Sibylle et de Hickory qui n'avaient pourtant tous deux que haine pour les pillards. Mais le rouquin possédait un charisme à toute épreuve. De plus il se révéla bien meilleur professeur que moi et, grâce à lui, Hickory fit de stupéfiants progrès dans cet art immortel qui consiste à taper sur la gueule du type d'en face.

Compte tenu de ses origines diverses, notre petite équipe se révélait plus unie que je n'aurais osé le rêver. Restait à espérer qu'elle soit efficace.

Le matin même du départ, je m'éveillai un peu avant l'aube et j'eus ma première véritable conversation avec un lapin des sables.

Sorti du sommeil par un de ces réflexes de survie qui se développent quand on a l'habitude de dormir au grand air, je me dressai brutalement sur mon séant. Le lapin était en face de moi, long d'une quarantaine de centimètres, du museau à la touffe de poils qui lui servait de queue. Il m'observait d'un air curieux, une oreille dressée, l'autre inclinée sur le côté, le nez perpétuellement en mouvement. Sa fourrure devait être assez claire car elle se détachait bien dans l'obscurité.

— *Salut !* entendis-je dans ma tête.

« *Gelnar !* pensai-je. Si je ne suis pas en train de rêver ou de devenir fou, il y a en face de moi un lapin qui veut me causer ! Qu'est-ce que je fais ? *Gelnar ! Gelnar !* Qu'est-ce que je peux faire ? »

— *Tu pourrais commencer par dire bonjour !* reprit le lapin, faisant un bond léger qui le rapprocha de moi.

Il semblait capter toutes mes pensées. Il me fallait absolument réussir à les focaliser sur la conversation, ne pas les laisser dériver en tous sens.

— *Question d'habitude...* « dit » le lapin. *Ça vient vite, tu verras ! Gelnar !*

— *Bonjour !* pensai-je, le plus fort que je le pus.

— *Voilà, ça vient !* apprécia-t-il. *Comme disait mon grand-père : à force de creuser, on finit toujours par trouver une carotte ! Bon ! Passons*

aux choses sérieuses : je sais que tu t'appelles Ange. Moi, c'est Bugs.

Je ressentis quelque chose comme un rire étouffé.

— *A l'occasion je t'expliquerai pourquoi c'est drôle !* reprit le lapin.

Mais pour l'instant on n'a pas le temps.

— C'est toi que Sibylle a failli tuer, l'autre jour ?

— *Oui ! Et c'est moi aussi qui dirigeais le commando rongeur au camp des pillards. Mais on va pas en parler pendant dix ans. Tu vas à Lankor, non ?*

— Si, admis-je.

Bizarrement, je commençais à trouver cet entretien tout naturel. Bugs s'exprimait si clairement qu'il constituait un interlocuteur tout à fait valable.

— *Je sais ce que tu vas y faire, continua-t-il. Tu nous excuseras de lire un peu dans vos pensées sans vous demander la permission, mais c'est à peu près le seul moyen qu'on ait de vous côtoyer sans finir à la broche. Ce que je voulais te dire c'est qu'on se retrouvera sans doute là-bas.*

— Pourquoi ? Je veux dire : on est quittes, maintenant. Pourquoi continues-tu à m'aider ?

— *C'est toi qui nous aides, mon grand ! Et tu peux pas savoir à quel point. Quand les choses seront plus calmes, je t'expliquerai comment on en est arrivés là mais aujourd'hui je suis un peu pressé... Allez, salut !*

Sans me laisser le temps de répliquer, il tourna les talons – autant que cette expression puisse s'employer pour un lapin – et fut hors de vue en quelques bonds.

« Salut ! » pensai-je tout de même.

Puis je me recouchai. Quelque chose me disait que si je me levais tout de suite j'allais être pris par le tournis.

Sibylle m'éveilla deux heures plus tard, me secouant sans ménagements.

— *Magne-toi !* dit-elle. Tout le monde est prêt à partir. On se demandait où tu étais.

J'oubliai pour un temps le lapin et ses cachotteries. Sibylle sur mes talons, je fonçai vers la moto. C'était moi qui devais servir de guide, bien sûr. J'avais déclaré haut et clair que j'étais le seul à connaître le chemin, et c'était vrai, mais je souhaitais très fort ne pas trop patauger pour retrouver le passage à gué sur le Styx.

Quelques minutes plus tard, la totalité des pillards rencontra pour la première fois la totalité des sédentaires. Chacun des deux groupes devait avoir reçu des ordres stricts car la jonction se fit sans heurt, à l'exception d'une ou deux plaisanteries d'un goût douteux, de la part des pillards.

Il se forma alors un bien étrange cortège : guidés par une unique moto, se mirent en branle une bonne cinquantaine de voitures, suivies

de plusieurs chariots bâchés, tirés par des chevaux, sans oublier les deux catapultes, auxquelles on avait bricolé des roues. De nombreux cavaliers, pillards ou sédentaires, complétaient le tableau. J'y ajoutai mentalement un troupeau de lapin des sables, gambadant avec ardeur, et me dis que notre armée censée sauver le monde avait quand même une drôle de gueule. D'autant que, puisqu'il était hors de question de les abandonner à la merci des troupes de Krina, les femmes et les enfants nous accompagnaient.

Une certaine lassitude me saisissait, parfois...

— O.K. ! dis-je. Plein sud !

Toutes proportions gardées, j'eus très vite l'impression de revivre une scène du passé. Au bout de deux jours, le désert que nous connaissions céda la place à une étendue pierreuse, au moins aussi aride. Lorsque je l'avais traversée pour la première fois, j'avais bien failli y crever de faim et de soif ; j'y avais vu mourir Virginia, l'une des deux filles que comptait mon ancienne meute.

Cette fois nous ne risquions pas de manquer de provisions, mais la traversée du désert de pierrailles ne fut pas pour autant une partie de plaisir. Je crois que nulle part ailleurs je n'ai rencontré de terrain aussi irrégulier. Nous passions sans transition de plages caillouteuses et mouvantes, où seules les voitures circulaient potablement, à de larges blocs rocheux, séparés par des crevasses dont on n'apercevait pas le fond. Ces derniers touchaient au comble de l'horreur. Nous devions placer des planches au-dessus des failles pour permettre le passage de tous les véhicules et, en deux mots comme en cent, nous n'avancions pas. J'avoue que lorsqu'il prenait au terrain la bonne idée d'amorcer en plus une côte ou une descente, je sentais un sournois découragement s'insinuer en moi.

Ce fut dans une de ces crevasses que nous perdîmes un chariot : la planche qui servait de passerelle devait avoir été mal positionnée, à moins que le conducteur ne fît une erreur d'appréciation – toujours est-il qu'une roue s'engagea dans le vide et que le train arrière se brisa net, au niveau de l'essieu.

Nous n'avions ni le temps ni les moyens de nous arrêter pour réparer : il fallut abandonner le chariot.

Comme si cela ne suffisait pas, il se trouva alors un groupe de pillards pour faire des remarques acerbes sur l'intelligence et l'habileté des sédentaires, lesquels – sans doute excités par le soleil qui ne cessait de taper –, répliquèrent en termes assez peu courtois. J'arrivai juste à temps pour empêcher la bagarre de se déclencher. Un gros effort de volonté me fut nécessaire pour me contenter de hurler sans boxer un ou deux nez, tant d'un côté que de l'autre. Ma qualité de leader provisoire me permit heureusement d'endiguer sans trop de mal le flot qui couvrait et nous pûmes repartir.

Cela dura sept jours. Sept jours à piétiner, à s'engueuler, à filer des coups de pied aux chevaux pour les faire avancer ; sept jours à recevoir des ruades et à insulter *Gelnar*, parce que ça, au moins, ça ne vexait personne et que de temps en temps ça faisait du bien ; sept jours à se dire qu'on n'atteindrait jamais cette saleté de fleuve, sans parler de cette saleté de ville ; sept jours à se dire qu'on ne tiendrait jamais le coup...

Et puis un beau matin, en débouchant de l'autre côté d'une minicolline, je m'aperçus qu'on était arrivés.

Là, il y avait de l'herbe ; là, il y avait des arbres, il y avait de la vie. Là, il y avait le Styx, fleuve immense aux eaux calmes, bleu sombre, qui coulait en silence d'un point de l'horizon à l'autre. Où prenait-il sa source ? Dans quel océan lointain se jetait-il ? Je l'appris plus tard, bien sûr, j'appris aussi le nom qu'il portait autrefois, quand il se trouvait encore des poètes pour chanter ses bateliers, mais malgré moi, je ne parvins jamais à y croire tout à fait. Je préférerais lui garder son mystère et sa force, ce nom que lui avait donné *Gelnar*, identifiant du même coup *Lankor* à l'Hadès de Pluton, de Cerbère. Je préférerais les légendes de motards ivres, au coin du feu, à la triste réalité d'un dictateur minable. Et de quel droit m'aurait-on empêché de rêver en paix ?

A quelques mètres de la rive commençait le brouillard, un écran impénétrable qui, je le savais, ne cachait rien, sinon les monstres contenus dans l'esprit des voyageurs assez imprudents pour traverser le fleuve.

Quelque part, au sein de cette étendue liquide, se trouvait un gué, une bande de sable dur, large de quelques mètres, que l'eau submergeait à peine. C'était cela que je cherchais. La première fois j'étais passé à la nage, mais la première fois j'étais un aventurier cherchant la ville-paradis, pas le chef d'une bande de pillards et de sédentaires venant pour conquérir la ville-enfer...

Il me fallut la journée mais je trouvai. Le fleuve s'élargissait fortement à cet endroit ; la construction du gué avait dû le détourner de son lit habituel.

— C'est là ! criai-je aux autres. Que tout le monde mette son masque avant de traverser ! Et n'oubliez pas de le mouiller !

Joignant le geste à la parole, je sortis le morceau de toile épaisse que j'avais préparé pour l'occasion, versai sur lui la moitié du contenu de ma gourde et le nouai autour de mon visage, couvrant le nez et la bouche. J'espérais ainsi limiter suffisamment les effets hallucinogènes du brouillard pour nous permettre de traverser tranquillement.

— Et maintenant ? demanda Sibylle, tordant son propre masque pour l'égoutter, avant de le mettre.

— Maintenant tu grimpes derrière moi et on y va !

Une vague appréhension nouait tout de même mon estomac lorsque je m'avançai dans la rivière. Les roues de la moto firent jaillir des gerbes d'eau quand j'accélérai. En file indienne, les autres véhicules et les chevaux nous suivirent. J'avais insisté pour qu'on couvre aussi les naseaux des animaux avec un linge mouillé. J'ignorais si les hallucinations pouvaient avoir prise sur eux, mais mieux valait ne pas prendre de risque.

Nous ne tardâmes pas à entrer dans le brouillard. Je n'y voyais pas à deux mètres et je conduisais les yeux rivés au sol, histoire de ne pas m'écarter du gué. Un plongeon en moto dans l'eau glacée n'avait rien pour me séduire.

Si je me souvenais bien de la largeur du fleuve, nous en étions à peu près à la moitié lorsque la grosse catastrophe se produisit : derrière moi, Sibylle poussa un grand cri et commença à gesticuler comme une possédée.

— Qu'est-ce qui te prend ? gueulai-je, refusant de comprendre.

— Le monstre ! II...

Elle poussa un deuxième cri. J'avais de plus en plus de mal à empêcher la moto de se coucher, sans parler de lui faire garder une trajectoire rectiligne. J'entendis Sibylle tenter de prendre une longue inspiration et ne pas y parvenir. C'était le mode d'attaque favori des créatures du Styx : l'étouffement. Je ne pouvais plus tergiverser : si je ne faisais pas quelque chose tout de suite, la jeune femme serait morte bien avant que nous n'ayons atteint l'autre rive, tuée par ses propres cauchemars.

Je freinai sèchement, dégageai la béquille d'un coup de pied et y posai la bécane.

— Continuez ! criai-je aux pillards qui me suivaient. Vous occupez pas de nous ! On se retrouvera de l'autre côté. Continuez !

Sans chercher à comprendre, ils m'obéirent. Heureusement.

Sibylle avait glissé au bas de la moto. A demi immergée dans l'eau recouvrant le gué, elle suffoquait. Ses mains tentaient frénétiquement de desserrer le lien invisible qui comprimait sa gorge.

Pourquoi son masque était-il le seul à ne pas fonctionner comme prévu, je l'ignorais et je n'avais pas le temps de m'en préoccuper !

Je n'hésitai qu'un quart de seconde avant d'arracher le mien et de respirer profondément, sentant la fraîcheur du brouillard pénétrer dans mes poumons. Je me souvenais du récit que m'avaient fait Cobra, Pantha et Samuraï de *leur* traversée du Styx³. Ils avaient tous vu les mêmes monstres. Avec un peu de chance...

Je faillis pousser un soupir de soulagement en voyant se matérialiser sous mes yeux la chose horrible qui torturait Sibylle. C'était une grotesque parodie de vie, sorte de masse gélatineuse sans forme déterminée, dont s'échappaient de nombreux tentacules qui

immobilisaient la jeune femme.

Je tirai mon épée et, parfaitement conscient de ne frapper que le brouillard, je tranchai à la base celui qui s'était enroulé autour de son cou. Le visage de Sibylle perdit un peu de sa rougeur, tandis que la créature laissait échapper une longue plainte déchirante. La voix était humaine, sans aucun doute, et je la reconnaissais : c'était celle de Krina. Un instant l'image de la fille de *Gelnar* passa devant mes yeux, remplaçant la masse informe et j'hésitai à frapper de nouveau.

Ce fut le cri de Sibylle qui me ramena à la réalité : la créature avait repris toute sa vigueur, malgré le tentacule sectionné, et cherchait de nouveau à l'étouffer. Une bouffée de colère me saisit. Je cessai de raisonner et levai mon épée. Je frappai, frappai, frappai encore, faisant couler un liquide verdâtre et visqueux des plaies que j'ouvrais dans la chair putride. Bientôt Sibylle fut en mesure de se dégager ; elle tira les deux couteaux qu'elle portait à la ceinture.

— Non ! criai-je. Va à la moto ! Je vais le finir !

Elle ne discuta pas. Je donnai encore deux ou trois violents coups de taille dans la masse gélatineuse qui commençait à se recroqueviller sur elle-même, puis rejoignis la jeune femme et démarrai sans attendre. Toute notre petite caravane était passée. Cette fois je ne songeai même pas à une chute éventuelle : j'accélérai, passai les vitesses les unes après les autres et fonçai dans le brouillard avec une seule idée en tête : en sortir ! Quitter ce fleuve pourri et retrouver la terre ferme !

Un seul point positif dans l'aventure : Sibylle était tellement épuisée qu'elle ne songeait plus à garder ses distances et avait passé ses bras autour de ma taille pour affermir son équilibre. Mais je n'étais pas en état d'apprécier pleinement la chose.

Lorsque nous débouchâmes hors du brouillard, je compris toute la signification du mot « délivrance ». Sur l'autre rive, on nous regardait avec des yeux exorbités, comme si on avait presque perdu l'espoir de nous voir revenir.

Hickory fut le premier à se précipiter vers nous.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

— Le masque de Sibylle n'a pas fonctionné, dis-je. Elle a été attaquée... J'aimerais bien savoir pourquoi elle a été la seule.

— Je... je crois que je le sais..., articula péniblement la jeune femme.

Sa gorge portait encore la trace rougeâtre des tentacules du monstre. Que celui-ci ait été imaginaire n'en l'en avait pas rendu moins dangereux. Elle semblait à bout de forces, brisée.

— Explique-toi, dis-je doucement.

Je lui pris la main et elle ne la retira pas. Elle était *vraiment* fatiguée.

— J'aurais dû faire comme vous, dit-elle. Utiliser ma gourde. Mais je me suis dit que c'était vraiment stupide, avec toute cette eau à notre disposition. Alors j'ai mouillé mon masque en le trempant dans le Styx. Je... je suis désolée, Ange...

A cet instant, épuisé ou non, n'importe qui d'autre aurait sans doute pris une gifle. Au lieu de cela je souris stupidement et écartai la mèche blonde qui retombait devant ses yeux.

— C'est pas grave, assurai-je. Au moins ça nous aura appris quelque chose...

Gelnar ! Qu'était donc devenue ma belle objectivité ?

CHAPITRE IX

Au temps où, ignorant tout de mon passé, j'écumais le désert avec la meute, ce que je savais de *Lankor* était aussi mince qu'erroné : selon Cobra, à qui *Gelnar* s'était adressé en rêve, c'était un véritable paradis, l'endroit où l'on pouvait trouver tout ce dont on avait besoin pour être heureux. Dans l'esprit de mon ancien chef de meute, cela signifiait essentiellement du vin et des femmes.

En y arrivant, je me rendis compte que la réalité était un peu moins rose : *Lankor* était une forteresse où il était certes difficile de pénétrer mais dont il était encore plus ardu de s'enfuir. Prison dorée, la ville semblait fournir à ses habitants captifs tout ce qu'ils pouvaient désirer, en échange de leur liberté. Certains s'en accommodaient fort bien ; d'autres – comme Romi –, ne le supportaient plus. Mais *Gelnar* – et sans doute Krina, désormais –, tenaient *Lankor* dans un tel étau implacable que toute velléité de révolte était étouffée dans l'œuf.

Pourtant j'avais remarqué une ou deux fausses notes dans cette trop parfaite partition, lors des quelques heures où j'y avais erré, libre de mes mouvements : même si les moyens de production assurant la subsistance de la ville me restaient inconnus – je supposais que la technologie des siècles passés aidait beaucoup en ce sens –, certains des habitants n'en semblaient pas aussi insouciantes que les autres et *travaillaient* : serveurs dans les bars, danseurs, musiciens... J'avais aussi noté la présence de quartiers pauvres, ce qui était une aberration flagrante dans une ville où tout était donné pour rien.

Ces gens avaient-ils choisi volontairement leur condition ou bien *Gelnar*, dont je connaissais le goût pour la mise en scène, avait-il organisé la chose, sacrifiant quelques hommes et femmes pour parfaire son décor, la crédibilité de sa ville ?

Je penchais pour la seconde solution : lorsque j'avais rencontré Romi, elle était danseuse dans une taverne ; interrogée au sujet de cette étrange vocation, elle n'avait pu me fournir une réponse satisfaisante, ne gardant aucun souvenir des circonstances ou des raisons l'ayant amenée à choisir une telle *profession*. Pourtant, elle ne pouvait concevoir de vivre autrement – du moins tant qu'elle serait dans la ville.

De là à penser qu'elle avait subi un lavage de cerveau, comparable

à celui auquel j'avais été soumis autrefois et qui avait changé ma mémoire pour une autre, il n'y avait qu'un pas.

Cette fois, j'espérais bien trouver la réponse à toutes ces questions et, si possible, apporter quelques menus changements dans l'organisation de la ville. Mais nous n'en étions pas encore là...

Nous arrivâmes en vue de *Lankor* au milieu de la journée. Nous avions passé une nuit paisible, sur la berge du Styx, récupérant nos forces.

Depuis sa mésaventure au milieu du fleuve, Sibylle semblait vouloir se faire oublier et ne parlait plus guère. Elle n'avait même pas répliqué lorsque Jwann avait fait une remarque insultante à son sujet, mais je l'avais sentie frémir. Pourtant je n'avais pas insisté : le moment d'agir était proche ; mieux valait ne pas envenimer les choses.

La ville d'acier était identique au souvenir que j'en avais : quatre murailles crénelées, hautes d'une dizaine de mètres. Celle qui abritait en son milieu la double porte que je connaissais bien, ne faisait pas moins de deux ou trois kilomètres de large. A chaque angle de la ville s'élevait une tour ronde et en son centre se dressait le donjon triangulaire renfermant le quartier général de Krina. Çà et là, le haut d'un dôme d'acier poli apparaissait au-dessus des murailles.

A plusieurs kilomètres à la ronde, le terrain était parfaitement plat ; la végétation se limitait à quelques hautes herbes. La ville se voyait de loin mais il était hors de question d'en approcher sans se faire repérer.

— Impressionnant..., grommela Orson, près de moi. Vous avez raison : une attaque massive est vouée à l'échec. Comment suggérez-vous que nous procédions ?

— Il faut attendre la nuit pour approcher, dis-je. Nous serons moins vite aperçus. Ensuite balancer des projectiles incendiaires pendant un moment, avant de foncer en masse vers la ville, comme si nous étions aussi stupides que nous en aurons l'air. Là, vos hommes distrairont les défenseurs de la ville, tandis que Sibylle, Fetch, Hickory et moi la contournerons et tenterons de nous y introduire. Il ne vous restera plus qu'à attendre que nous vous ouvrons la porte...

— Et si vous ne l'ouvrez pas ?

Je fis la grimace.

— Buvez un coup à notre mémoire et faites ce que bon vous semblera !

Orson tira une pipe en terre de son burnous, la bourra et l'alluma. L'odeur caractéristique de l'herbe sèche qu'il fumait commença à se répandre. Il appelait cela du tabac. Parfois, lorsque tout était calme, il avouait y mêler un peu de pulpe de *déphaseur*, ce champignon hallucinogène si commun dans le désert. Je n'y avais goûté qu'une fois, sous l'influence de Trip, un de mes anciens camarades, et m'étais juré de ne plus recommencer : jamais encore je n'avais eu aussi peur !

Les vapeurs du *déphaseur* agissaient sur l'esprit avec moins d'acuité que le brouillard du Styx mais, surtout, s'emparaient du corps pour le placer dans un état de paralysie presque totale si on n'avait pas une grande expérience de la drogue. Les sensations qu'elle procurait étaient certes fort agréables, mais je détestais me trouver ainsi à la merci du premier ennemi venu.

— Il va quand même vous falloir une sacrée chance, dit Orson entre deux bouffées.

D'après les essais que nous avons effectués avant de quitter le village des sédentaires, nos catapultes avaient une portée d'environ deux cents mètres. A la nuit tombée nous les roulâmes vers la ville, dépassant un peu cette distance maximum pour ne pas courir de risques. Les pillards poussèrent également leurs voitures, moteurs coupés, tous feux éteints. J'avais fait nouer des chiffons aux sabots de tous les chevaux pour étouffer le bruit de leurs pas. Lorsque nous fûmes prêts, rien ne pouvait laisser penser qu'on nous avait vus depuis la ville. Peut-être, contre toute attente, allions-nous bénéficier de l'effet de surprise.

Je m'approchai de la première catapulte. C'était un engin rudimentaire et il serait sans doute possible d'en perfectionner plus tard le mécanisme, mais j'en étais tout de même assez fier. Je m'étais en fait contenté d'améliorer le principe de l'arbalète, mais la barre qui tenait lieu de flèche, creusée en forme de cuiller à son extrémité, était partie intégrante de l'engin. La corde s'insérait dans une entaille faite à la base de la « cuiller », de sorte que, celle-ci libérée, elle soit investie d'un mouvement circulaire et non rectiligne. Ce mouvement, stoppé net par une barre transversale, libérait le projectile.

Deux hommes furent nécessaires pour amener la « cuiller » en position basse et la maintenir à l'aide d'un fort levier, tendant la corde au maximum.

J'y déposais deux projectiles, après avoir imbibé les chiffons leur servant de mèches, et fis jaillir la flamme d'un briquet. L'huile prit feu immédiatement. Cette fois, silencieux ou non, nous allions très vite être repérés. Je me hâtai de tirer le levier vers moi, libérant le mécanisme. Les fioles de grès s'envolèrent, après le violent impact des deux barres, et décrivirent un arc de cercle lumineux avant de s'écraser de l'autre côté des murailles. Elles contenaient trop peu d'essence pour que nous puissions voir s'élever les flammes, mais je tentai de me persuader que leur effet avait été désastreux sur le moral de la défense adverse et commandai de recharger la catapulte. A quelques pas de là, le deuxième engin venait lui aussi de lâcher ses projectiles, avec le même bonheur.

Des cris nous parvinrent de la forteresse. Une volée de flèches enflammées, sans doute destinées à nous illuminer, s'abattit à quelques

mètres de nous. Les archers n'allaient pas tarder à ajuster leur tir. Nous n'avions plus une minute à perdre.

— Continuez de leur en balancer ! criai-je aux sédentaires qui manœuvraient les catapultes. Surtout n'arrêtez pas de les harceler !

Puis je courus jusqu'à la voiture que conduisait Fetch. Sibylle et Hickory avaient déjà pris place sur le siège arrière.

Cinquante moteurs démarrèrent au même instant et une centaine de phares trouèrent la nuit. Débarrassés de leurs entraves, un peu excités par ce soudain vacarme, les chevaux hennissaient en chœur et leurs cavaliers avaient peine à les retenir.

Tout ce que notre troupe comptait d'hommes en état de se battre n'attendait que mon commandement pour foncer vers *Lankor*. Je me sentis soudain gonflé d'une importance nouvelle. Ce n'était pas si désagréable que cela, le pouvoir...

Réprimant ces sentiments peu louables, je me mis debout dans la voiture et désignai les murailles d'acier.

— Chargez ! hurlai-je, dans un grand élan lyrique.

Fetch ne perdit pas de temps pour m'obéir. Sa brusque accélération me rassit d'autorité au fond de mon siège.

Véhicules et cavaliers se ruèrent de concert vers *Lankor*, tandis que les fioles enflammées continuaient de voler au-dessus de nos têtes.

Nous avions décidé de concentrer notre attaque au niveau de la porte frontale, comme si nous n'avions pas su ce qu'elle cachait – aussi fions- nous de façon relativement groupée ; les archers et les arbalétriers de la ville n'avaient guère qu'à tirer dans le tas.

Plusieurs flèches ricochèrent sur le moteur de notre propre tacot. L'une dessina même une large étoile au beau milieu du pare-brise. A l'exception de Fetch, nous étions tous recroquevillés au maximum sur nos sièges.

Pourquoi ces damnées voitures ne dépassaient- elles pas le cinquante à l'heure ? Si nous avions eu un escadron de bécanes à la place, nous aurions pu arriver au pied de la forteresse avant que les tireurs n'aient eu le temps de recharger deux fois leurs armes !

A quelques pas de nous, sans doute touché par une flèche, un cheval trébucha puis boula, projetant son cavalier au sol, à pleine vitesse. Le pillard atterrit sur la tête et ne se releva pas. Un peu partout des cris de douleur s'élevaient au travers des ronflements des moteurs. Si la malchance s'en mêlait, nous risquions d'être décimés avant d'avoir seulement pu faire semblant de défoncer la porte.

Une flèche enflammée se planta dans mon siège, à deux doigts de mon épaule. Je l'arrachai, la jetai à l'extérieur, puis frappai à coups redoublés sur le début d'incendie qui s'était déclenché. Lorsque je réussis à l'éteindre, non sans avoir récolté une bonne brûlure à la main gauche, nous arrivions enfin au bas des murailles.

Je sautai à terre et cherchai des yeux Waltom, censé commander l'attaque frontale. Orson, lui, était resté en arrière, avec les femmes. Sa corpulence lui interdisait ce genre de sport.

Le premier lieutenant était lui aussi descendu de son véhicule et invectivait ses hommes. Les pillards se séparèrent en deux groupes. L'un, armé de grappins, commença à s'attaquer aux murailles, cherchant à lancer les pics entre les créneaux. Ils n'avaient pas grande chance de les y voir rester assez longtemps pour pouvoir grimper mais tant que les défenseurs s'amuseraient à les décrocher, ils ne nous tireraient pas dessus. Le deuxième groupe saisit la gigantesque poutre, reste de l'un des mâts de combat d'Orson, qu'il avait tirée jusqu'ici et, s'en servant comme d'un bélier, se mit à donner de grands coups dans la double porte de chêne. Celle-ci ne semblait guère s'en ressentir.

Les flèches continuaient de pleuvoir sur nous, fauchant les pillards qui ne pouvaient riposter qu'imparfaitement, sur des adversaires cachés derrière les créneaux. A ce train-là, l'attaque serait vite terminée...

— Donnez-moi cinq minutes, pas plus ! dis-je à Waltom. Ensuite, fuyez !

Je ne lui laissai pas le loisir de répondre et tournai les talons pour rejoindre mes compagnons.

— Allons-y ! dis-je. Et dépêchons-nous !

Rasant la muraille, je courus à toutes jambes vers la tour de gauche. Les pas des trois autres résonnaient fortement derrière moi. J'espérais qu'on ne nous entendait pas de l'intérieur de la ville et surtout que les gardes s'étaient tous rassemblés à l'endroit de l'attaque. Pour peu qu'un seul soit resté en arrière, nous risquions bien de recevoir une flèche dans le dos.

Je ne m'arrêtai pas à la tour, continuant ma course autour de la ville. La muraille latérale était moins longue que la frontale, un kilomètre, pas plus. Je ne ralentis mon allure qu'arrivé à la seconde tour. Encore quelques pas et nous fûmes derrière la ville. Apparemment personne ne nous avait vus.

— O.K., on récupère un peu, murmurai-je.

Après un tel parcours, nous étions tous quatre trempés de sueur et essoufflés. Hickory, surtout, semblait prêt à s'effondrer. Adossé à la muraille, il haletait, les yeux à demi-fermés. Pourtant, c'était le moins chargé d'entre nous : comme armes, il n'avait emporté que deux dagues, refusant l'épée qu'on lui avait proposée en disant que, de toute façon, il ne savait pas s'en servir et qu'elle ne ferait que l'encombrer. Sibylle, elle, avait son arc, ses couteaux et les fléchettes dissimulées dans ses bottes, Fetch se battait au fléau d'armes et j'avais mon épée. Avec ça, même si nous ne réussissions pas à prendre la ville, nous avions tout de même des chances de faire du dégât...

— Éloignons-nous un peu de la tour, soufflai-je, lorsque nous eûmes repris notre respiration.

Rasant toujours la muraille, nous marchâmes jusqu'à nous trouver environ au tiers de sa longueur.

C'était Fetch qui portait le grappin. Il le fit tourner deux ou trois fois, au bout de la corde, avant de le lancer habilement par-dessus les créneaux. De l'autre côté, il y eut un choc sonore de métal résonnant sur un autre métal. Nous attendîmes quelques instants, retenant notre souffle.

A l'autre extrémité de la ville on se battait toujours mais ce que nous entendions constituait probablement les derniers échos du combat.

Personne ne vint s'enquérir de qui avait lancé le grappin. Celui-ci avait dû passer inaperçu. Fetch tira doucement sur la corde, jusqu'à ce qu'il sente une résistance. Il donna alors trois ou quatre secousses brusques pour tester la fermeté de la prise. Le grappin était solidement arrimé entre deux créneaux.

— Je vais passer le premier, dis-je. Si tout va bien, je vous ferai signe. Sibylle me rejoindra, puis Hickory, et Fetch fermera la marche. Au cas où je ne reparais pas, laissez tomber et démerdez-vous pour retourner au campement !

— Mais..., commença Hickory.

— Pas de « mais » ! coupai-je. C'est comme ça et c'est vraiment pas le moment de discuter !

Je leur fis un petit sourire, adressai un clin d'œil complice à Sibylle puis, saisissant la corde, je commençai à grimper.

CHAPITRE X

Je n'avais encore jamais escaladé une muraille d'acier totalement lisse. Si j'avais cru cela aussi simple qu'un mur de pierre, j'aurais été cruellement déçu : mes pieds glissaient sans cesse et je me retrouvai plus d'une fois suspendu à ma corde, comme un quartier de viande dans un saloir, avant de voir la fin du parcours.

Je me hissai enfin entre les deux créneaux et me recroquevillai. J'étais en bonne position pour observer la ville. De l'autre côté le combat avait cessé, mais l'effervescence régnait encore. De la fumée et quelques menus incendies s'élevaient çà et là : nos projectiles enflammés avaient fait leur office.

Les grands dômes d'acier que l'on apercevait de l'extérieur, étaient tous situés vers le centre de la ville, autour du donjon. C'étaient sans doute des bâtiments officiels ou les demeures des principaux alliés de Krina.

Plus près de moi, s'étendait un large quartier rempli de maisons basses, parfois un peu délabrées, séparées par d'étroites ruelles. Ce devait être le quartier pauvre, que j'avais déjà vu sans bien pouvoir le situer.

Un chemin de ronde contournait la ville, flanqué de plusieurs escaliers. De nombreux gardes s'y trouvaient, pour la plupart criant et gesticulant, mais aucun à moins d'une centaine de mètres de moi.

Je vérifiai d'une légère traction que le grappin était toujours bien fixé puis, sans quitter les gardes des yeux, fis signe aux autres qu'ils pouvaient monter. La corde se tendit aussitôt.

Sans bruit je sautai sur le chemin de ronde, pour libérer la place, et m'aplatis contre la muraille. Le chevelure blonde de Sibylle apparut bientôt entre les créneaux. Tant qu'on y était, on aurait pu hisser un fanion et sonner de la trompe pour annoncer notre arrivée ! J'attrapai la jeune femme par le poignet et l'attirai derrière moi.

La corde se tendit un instant, puis redevint lâche ; je perçus le bruit d'une chute, suivie d'un juron étouffé.

— C'est le tour d'Hickory, souffla Sibylle, répondant à ma question muette. On n'a pas fini de rigoler...

Parce qu'en plus il ne savait pas monter à la corde ! Pourquoi diable avais-je accepté de l'emmener ?

Il fallut deux bonnes minutes au jeune sédentaire pour nous rejoindre, l'air hagard et les mains en sang. Par comparaison, Fetch fut

en haut de la muraille en un rien de temps. Il roula consciencieusement la corde et la remplaça sur son épaule.

— Et maintenant ? chuchota-t-il.

Je désignai l'escalier le plus proche de nous – vingt mètres à peine – qui descendait jusqu'au sol. Courbés en deux, nous nous en approchâmes rapidement. Contrairement aux murailles, l'escalier – tout comme le chemin de ronde, d'ailleurs – était en pierre. On avait dû juger l'acier trop glissant.

J'allais commencer à descendre lorsque Sibylle me retint. Elle désigna son arc où elle avait encoché une flèche.

— Je passe devant, dit-elle. En cas de pépin, je pourrai tirer !

Sans me laisser le temps de répliquer, elle franchit les premières marches et je n'eus plus qu'à la suivre. Sa remarque était pleine de bon sens mais je n'aimais pas avoir l'impression que c'était elle qui me protégeait. Sans doute un réflexe ancestral de mâle dominant, assez inutile dans les circonstances présentes : J'aurais plus facilement réussi à dominer un serpent de mer que ma charmante compagne...

Les deux gardes étaient planqués sous l'escalier. Sans doute n'avaient-ils pas eu envie d'aller se battre avec leurs camarades et s'étaient-ils réfugiés ici : c'était un endroit assez peu probable pour une faction.

Le temps qu'il leur fallut pour réaliser que nous ne faisons pas partie de leur garnison compensa approximativement celui que nous mîmes à nous apercevoir de leur présence, en arrivant au bas des marches.

Ils ouvrirent la bouche au même instant : donner l'alarme les faisait passer du statut de tire-au-flanc à celui de héros locaux. Aucun son ne sortit de la gorge du premier : la flèche de Sibylle la lui traversa avant que j'aie seulement pu esquisser un geste. C'était la première fois que je la voyais se servir de son arc en combat : bravo pour les réflexes !

Je fus sur le deuxième garde, l'épée au clair, au moment où il commençait à crier, tout en saisissant la hache qui pendait à sa ceinture. Je suppose qu'il avait eu l'intention d'appeler au secours mais « Au... » fut tout ce qu'il eut le temps d'articuler. Mon coup d'estoc lui perça la poitrine et il s'effondra aux côtés de son collègue. Le tout n'avait pas duré plus de quelques secondes.

Je guettai anxieusement un bruit de pas quelconque mais rien ne vint. Si l'appel du garde avait été entendu, il n'avait pas été compris.

Tout semblait calme, mais désormais nous étions au ras des pâquerettes et on pourrait fort bien nous apercevoir depuis le chemin de ronde dès que nous sortirions de l'ombre de l'escalier – d'autant que les quelques premières dizaines de mètres constituant le pourtour de la ville n'étaient pas vraiment encombrées par les bâtiments. Seuls quelques petits édifices carrés s'y trouvaient disposés, à intervalles

réguliers : sans doute des postes de garde. Le moindre mouvement sur un terrain aussi découvert avait toutes les chances d'être repéré. Si l'alerte était lancée, nous pouvions dire adieu à nos rêves d'arrivée discrète et, à plus ou moins court terme, à nos vies.

La solution était de se fondre dans la ville, mais les premiers bâtiments se dressant devant nous se trouvaient être le début du quartier pauvre. D'après ce que j'en avais vu du haut, c'était un véritable labyrinthe. Nous risquions de nous y perdre, ou de nous y faire massacrer, tout en sachant pertinemment que Romi et Sinddès ne s'y trouvaient pas.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Hickory.

— On commence par baisser la voix, murmurai-je. Et puis, tant qu'on est à couvert, on en profite pour réfléchir. Si t'as envie de foncer et de te faire tuer, vas-y, mais arrange-toi pour pas nous faire choper, O.K. ?

Il baissa les yeux. J'étais peut-être un peu dur avec lui mais je ne pouvais pas me permettre de le ménager ; sa présence était à elle seule un danger stupide, une des plus belles conneries que j'aie faites dans ma vie. Il était hélas un peu tard pour m'en apercevoir.

— J'ai une idée ! fis-je brusquement. Ça touche pas au génie, mais ça peut marcher. Fetch ! Fais comme moi !

Je m'agenouillai près du garde que j'avais tué et le délestai de son uniforme, simple pièce d'étoffe percée d'un trou pour la tête, tombant jusqu'à la taille devant et derrière. Sur la poitrine était brodé ce qui devait constituer les armes de la ville : un cercle rouge percé d'une flèche.

Avec ça sur le dos, Fetch et moi, faisons des gardes tout à fait acceptables. Mon uniforme était un peu troué, là où s'était enfoncée mon épée, mais dans l'obscurité ça ne se verrait pas trop.

— Hickory ! Tu planques tes dagues sous ton blouson ! Sibylle ! Idem avec les couteaux ! L'arc et les flèches, tu me les donnes, je te les rendrai en cas de besoin. A partir de maintenant, vous êtes nos prisonniers !

Sibylle et Hickory marchaient devant. Fetch et moi les suivions, armes tirées. Désormais nous ne cherchions plus à nous cacher, ni à ne pas faire de bruit. Je me fendais même parfois d'un sonore « Avancez, vermines ! » et me délectais à voir Sibylle serrer les poings de colère. Elle n'aimait guère le rôle que je lui avais attribué, mais je doutais que la garde de *Lankor* ait des auxiliaires féminines. C'était la raison pour laquelle j'avais choisi Fetch.

Notre petite ruse semblait fonctionner à merveille. Ayant décidé de contourner le quartier pauvre par le plus court chemin, l'ouest de la ville, nous avions déjà franchi deux postes de garde. Quelques hommes nous avaient aperçus et s'étaient contentés de nous faire un

salut amical, auquel nous avons répondu de notre mieux.

Nous arrivâmes à la tour. Je notai avec intérêt que le seul moyen de pénétrer dans celle-ci semblait être une large porte métallique, ne portant ni serrure, ni poignée. Juste devant cette entrée, comme si elle avait mené à de fabuleux trésors, se trouvaient non pas un mais trois postes de garde.

Nous atteignions la limite du quartier pauvre mais, pour le contourner, nous n'avions d'autre solution que de passer devant la tour. Une bonne dizaine de gardes y étaient en faction. Tentant d'ignorer l'angoisse qui me mordait l'estomac, je donnai un léger coup sur l'épaule de Sibylle, du plat de l'épée.

— Allons ! dis-je. Vous endormez pas ! Après la tour, prenez à gauche !

Cette fois, la jeune femme se dispensa d'un mouvement d'humeur. Elle augmenta même légèrement son allure, soudain pressée d'obéir à mes ordres. Je saluai d'un signe de tête les gardes qui nous regardaient passer et ce fut sans doute ma première erreur. Je remarquai trop tard que l'un d'entre eux portait des espèces de ficelles dorées sur son uniforme. C'était sûrement une façon comme une autre de distinguer les chefs et comme moi, je n'avais pas de ficelles, je me retrouvais sous ses ordres.

— Halte ! cria-t-il, alors que nous allions dépasser la tour. Où allez-vous comme ça ?

Fetch se para de son plus beau sourire. Il désigna Sibylle, Hickory, puis le grappin qu'il portait toujours, la corde enroulée sur l'épaule.

— On a surpris ces deux-là pendant qu'ils escaladaient la muraille, dit-il. On a ordre de les emmener en prison.

— Ordre de qui ?

— Du chef, là-bas... dis-je, faisant un vague geste du bras.

C'était assez peu explicite, mais ce sont parfois les réponses les plus simples qui marchent le mieux. Pourtant je fis chou blanc : l'autre semblait pourvu d'une insatiable curiosité.

— Vous êtes de quel poste de garde ? demanda-t-il.

— Le sept ! répondis-je au hasard, sans même savoir si ces foutus postes de garde possédaient ou non des numéros.

— Excusez-nous, mais on nous a dit de nous dépêcher, enchaîna Fetch. Allez, vous deux : en avant !

Nous fîmes quelques pas sans que le garde aux ficelles ne réagisse. Peut-être allions-nous nous en tirer, finalement...

— Hé ! nous rappela-t-il. Si vous êtes vraiment du poste sept, qu'est-ce que vos foutez dans cette partie de la ville ?

Pas besoin de me faire un dessin. J'avais tiré le mauvais numéro, littéralement. Comme j'hésitais à répondre, le garde continua :

— Je crois que je vais être obligé de vous fouiller... Lâchez vos

armes et...

Ses derniers mots s'étranglèrent dans sa gorge. Le couteau que Sibylle venait de lancer avait pénétré profondément dans sa poitrine. Il s'écroula au sol, sous les yeux de ses hommes qui restèrent un instant figés par la surprise.

— Courez ! criai-je.

Suivant mon propre conseil, je pris mes jambes à mon cou et, sans plus hésiter, me jetai entre les deux premières maisons que je vis. Je me retrouvai dans une ruelle étroite qui s'enfonçait dans le quartier pauvre. Nous qui ne voulions pas y entrer, nous étions servis. Maintenant nous n'avions plus guère le choix. Une double cavalcade retentissait derrière moi : les autres m'avaient suivi et les gardes s'étaient sans doute également précipités à leur poursuite.

— Mon arc ! cria Sibylle. Rends-moi mon arc !

Sans cesser de courir, je passai l'arme au-dessus de ma tête et la tendis à bout de bras, derrière moi, sentis qu'on me l'arrachait des mains. Le carquois suivit le même chemin.

Je tournai plusieurs fois de suite, dans l'espoir un peu fallacieux de semer les gardes : à droite, à gauche, puis de nouveau à droite, pénétrant dans des allées de moins en moins larges et de plus en plus sombres. Si je n'avais pas eu des préoccupations plus immédiates, j'aurais pu craindre d'être attaqué par une bande de coupe-jarrets.

Et finalement ce qui devait arriver arriva : je pris un dernier virage, au hasard, et le temps de m'apercevoir qu'il s'agissait d'une impasse, il était trop tard pour que nous puissions faire demi-tour. Les gardes surgirent au bout de la ruelle. Ils étaient quinze ; vingt peut-être...

— Les copains, je vous aimais bien..., dis-je, tentant sans y parvenir d'avoir l'air ironique.

Sibylle banda son arc, visant la poitrine du premier garde.

— N'approchez pas ! dit-elle. Ou je vous abats !

Ça, c'était quand même le plus gros coup de bluff de la nuit : combien pouvait-elle en tuer avant que nous n'arrivions au corps à corps ? Un ? Deux ? Sûrement pas plus. Mais *Gelnar* ! cette fille-là c'était quand même quelqu'un et aurais-je dû mourir en me battant à ses côtés que je serais mort heureux !

J'étais en train de brasser ces pensées totalement hors de propos lorsqu'un murmure parcourut la troupe de gardes. Ils esquissèrent un mouvement de recul. Ce n'était tout de même pas quatre personnes acculées, perdues, qui pouvaient leur faire peur ?

J'échangeai un coup d'œil avec Fetch. Il acquiesça. C'était notre seule chance et il fallait la saisir, même si elle était minime.

— Tire ! soufflai-je à Sibylle. On va foncer...

La flèche se ficha dans le cœur d'un garde. Au même instant, poussant un cri furieux et brandissant nos armes, le rouquin et moi-

même nous ruâmes vers la sortie de la ruelle, tandis qu'Hickory décidait apparemment de protéger nos arrières.

Ce fut une véritable débandade. Les gardes ne cherchèrent même pas à se battre : ils tournèrent les talons et s'enfuirent à toutes jambes, comme autant de lapins des sables. Je n'en croyais pas mes yeux.

— Tu y comprends quelque chose, toi ? demandai-je à Fetch, cessant de courir.

Il secoua la tête.

— Rien du tout ! Ils nous coursent jusqu'ici et quand ils nous tiennent, ils s'en vont. Je ne pensais pas qu'on avait l'air aussi effrayants.

Un tousotement discret, provenant d'au-dessus de nos têtes, lui coupa la parole. Nous levâmes les yeux avec un ensemble parfait. Assis sur le toit plat d'une maison, un homme nous regardait d'un air amusé.

— Loin de moi l'idée de vous sous-estimer, messieurs, dit-il en souriant. Mais je crains que vous ne soyez pas pour grand-chose dans la fuite des gardes. Regardez donc autour de vous !

Il nous fallut nous rendre à l'évidence. Dans la ruelle, l'embrasure de chaque porte abritait un homme armé, chaque fenêtre donnait asile à deux autres et je renonçai à compter ceux qui se trouvaient sur les toits. Tous, ou presque, braquaient une arme de jet dans notre direction.

— Fetch ? fis-je à mi-voix.

— Ouais...

— Tu te rappelles que je voulais pas venir ici, hein ?

— Ouais, et alors ?

— Et alors rien ! J'avais raison, c'est tout...

Puis je lâchai mon épée et levai les bras en signe de reddition, imité aussitôt par mes trois compagnons.

Cette fois, la chance semblait bien nous avoir abandonnés !

CHAPITRE XI

Je m'attendais à ce que nous soyons abattus puis détroussés. Voyant qu'on commençait par nous fouiller, je m'attendis ensuite à ce que nous soyons détroussés puis abattus. Mais comme on ne nous prit rien, sinon nos armes, et qu'on ne manifestait pas l'intention de nous tuer, je cessai de fantasmer, ne m'attendis plus à rien et résolu de laisser les événements suivre leur cours. Je n'avais d'ailleurs pas vraiment la possibilité de faire autre chose...

— Veuillez nous suivre, je vous prie, dit l'homme qui avait déjà parlé.

Tout comme ses camarades, il était vêtu d'habits usés, mais il les portait avec une grâce inhabituelle chez un homme, une grâce qui transcendait un peu sa misère. Pourtant il n'était nullement efféminé. Sa chemise blanche, largement ouverte sur un torse vigoureux, était ornée de dentelles. Grand et noir de poil, il avait la peau mate, le regard perçant – acéré même – et sa lèvre supérieure portait une fine moustache. Je ne savais qui il pouvait bien être mais, en tout cas, c'était l'être humain le plus poli qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Seuls dix hommes nous accompagnèrent, les autres se réfugiant dans les maisons de la ruelle ; apparemment ils habitaient là. On nous conduisit pendant un bon quart d'heure, au travers de passages plus étroits et plus sales les uns que les autres. Je ne m'étais pas trompé en pensant qu'une partie des édifices du quartier pauvre était en ruine : le plâtre se détachait des murs lézardés, des trous béants étaient creusés dans les toits, beaucoup de fenêtres n'avaient plus de vitres, lesquelles étaient parfois remplacées par des planches.

Dans les rues, un caniveau creusé au hasard charriait un liquide sombre, entraînant avec lui les débris les plus divers : vieux papiers, épiluchures, choses informes dont on ne pouvait déterminer la nature...

Quant à l'odeur émanant de cet infect ruisseau, elle ne laissait pas planer le moindre doute sur les conditions d'hygiène dans lesquelles vivaient les habitants du coin. Je vis Hickory plaquer une main sur sa bouche, tandis que son estomac était animé de soubresauts furieux. Le visage du jeune sédentaire avait perdu toutes ses couleurs.

Le lendemain, au jour, je devais voir des enfants vêtus de haillons, allant du très sale au douteux, jouer au sein de ce cloaque, s'y traîner à quatre pattes, s'y battre, y donner des coups de pied aux chiens... Je

devais voir des femmes y jeter leurs ordures et le contenu des pots de grès que la famille avait remplis pendant la nuit, ajoutant juste un seau d'eau pour entraîner le flot loin de leur propre porte – et plus près de celle du voisin. Je devais y voir des couples s'enlacer, debout dans l'ombre des portes, avec pour témoins les araignées dont personne ne semblait vouloir arracher les toiles. Je devais y voir des mouches, des moustiques et des cafards. Je devais y voir des vers...

Comment avait-on pu laisser ce quartier en arriver à un tel degré de misère et d'insalubrité ? Ou plus exactement, comment *Gelnar* avait-il pu avoir envie de le créer, Krina de le conserver, le laissant se repaître de sa propre vermine, pendant qu'à quelques mètres de là elle festoyait et s'endormait dans la soie ?

J'avais beau jouer les durs, les aventuriers qui en ont vu d'autres, *Gelnar* ! moi aussi j'avais envie de vomir !

Que nos guides l'aient ou non fait exprès, lorsque nous arrivâmes à la taverne, nous étions bel et bien perdus. J'aurais personnellement été incapable de déterminer à quel endroit de la ville nous nous trouvions ; au fil des escaliers, des ruelles encaissées et des immeubles à plusieurs étages, les points de repère qu'étaient les tours et le donjon étaient devenus totalement invisibles.

La taverne était une grande salle enfumée. Des hommes étaient assis à des tables, buvant, jouant aux cartes ou regardant distraitement la danseuse qui se trémoussait sur une estrade, au son nasillard d'une flûte. C'était dans un établissement de ce type, quoique un peu plus luxueux, que j'avais rencontré Romi.

Pas un client ne fit attention à nous. L'homme aux belles manières passa derrière le bar, tira un rideau et dévoila une petite porte, derrière laquelle un escalier délabré nous tendait les marches.

Au sous-sol, quelqu'un alluma une lampe à huile. Avec la porte fermée, on entendait à peine la musique. Je supposai que, là-haut, quelqu'un s'était chargé de tirer le rideau derrière nous.

Nous étions dans une pièce exiguë, au sol de terre battue et aux murs ruisselants d'humidité. Bien longtemps auparavant, ils avaient dû être blancs. La pièce ne contenait qu'une table rectangulaire, avec un fauteuil à chaque bout et des bancs sur les côtés. L'endroit ne me semblait pourtant pas très bien choisi pour organiser des banquets.

— Je m'appelle Douglas, dit notre obligeant guide, prenant possession d'un fauteuil. Asseyez- vous, je vous en prie !

Tandis que les quatre hommes qui nous avaient accompagnés en bas restaient debout près de l'escalier, nous nous installâmes sur les bancs, ne sachant trop que croire. Instinctivement je saisis la main de Sibylle et la serrai. Je sentis un instant une pression en retour puis elle se dégagea vivement. Je lui jetai un coup d'œil à la dérobée, la vis tourner la tête en surprenant mon regard et se mettre à observer

Douglas. Il était difficile d'en juger, dans la faible lumière de la lampe à huile, mais je voulus croire qu'un peu de rouge lui était monté aux joues. Allais-je réussir à la défaire de son cocon glacial ?

— Bien ! dit Douglas. Je n'irai pas par quatre chemins : dites-moi qui vous êtes ! Ensuite je vous dirai qui je suis et nous verrons si nous pouvons nous entendre ou si je dois vous faire exécuter. Madame ! A vous l'honneur...

Sibylle ouvrit la bouche, mais je lui coupai vivement la parole après lui avoir envoyé un coup de coude. Désormais le doute n'était plus permis : son visage s'était empourpré, mais de colère.

— Nous sommes arrivés dans votre quartier par hasard ! dis-je très vite. Nous ne vous voulons aucun mal. Mes camarades et moi-même désirons seulement libérer deux personnes qui nous sont chères et que la maîtresse de cette ville garde prisonnières...

J'avais joué le tout pour le tout : si Douglas était l'espion favori de Krina dans le quartier pauvre, nous étions foutus, mais je ne m'étais pas senti capable d'inventer un mensonge crédible et tout valait mieux que de laisser Sibylle égrener un chapelet d'injures.

Douglas ne sursauta même pas et continua de sourire.

— Tout cela ne m'apprend pas comment vous vous appelez, dit-il. Vous connaissez mon nom et j'ignore les vôtres. Gardons une certaine correction, que diable !

— Je m'appelle Ange, fis-je, poussant un soupir agacé. Voici Sibylle, Fetch et Hickory !

Cette fois, à ma grande surprise, il sursauta.

— Ange ? fit-il étonné. *Le Ange* ?

Sibylle étouffa un éclat de rire.

— Y en a pas d'autre ! dit-elle. Encore heureux !

— *Le Ange* qui a passé les épreuves pour entrer dans la ville ? reprit Douglas, ignorant l'interruption. *Le Ange* qui a démolì l'ordinateur ? *Le Ange* qui a tué *Gelnar* ?

— J'ignorais que j'avais atteint un tel degré de célébrité, dis-je. C'est bien moi ! A un petit détail près : je n'ai pas tué *Gelnar*, c'est Krina qui s'en est chargée. Ensuite elle m'a fait sortir de la ville et il est probable qu'elle m'a collé l'assassinat sur le dos...

Douglas acquiesça.

— Je vous crois, dit-il. Bien peu de gens savent comment est réellement mort *Gelnar*.

— Et vous ? interrogeai-je, soudain soupçonneux. Comment le savez-vous ?

Son sourire s'accroûtait ; il eut un petit geste faussement modeste.

— Oh, moi ! Il y a très peu de choses dans cette ville que j'ignore. Dans chaque endroit *intéressant* vit au moins une personne qui me fait

un rapport régulier, y compris dans le donjon de Krina.

— Et vous espérez me faire avaler ça ? *Lankor* est la ville la plus surveillée du monde. Krina utilise des objets qui lui permettent de voir à distance, disposés partout. Si vous aviez vraiment autant d'espions que vous le dites, ils auraient été abattus depuis longtemps et ce quartier rasé !

— Faux, dit calmement Douglas. Ces « objets pour voir à distance », comme vous dites, s'appellent des caméras. Il suffit de savoir où ils se trouvent et de les aveugler pour les rendre inutilisables. Et je sais où ils se trouvent...

Son sourire disparut ; il posa sur moi un regard dur.

— J'ai trente-cinq ans, dit-il. Je suis né ici, à *Lankor*, dans ce quartier. J'ai grandi dans cette fange ! Peut-être ne savez vous pas comment on organise la vie des gens ici : je vais vous l'apprendre. Tous les jours, aux quatre coins du quartier, sont placés nos aliments, ou ce qu'ils appellent comme ça : les restes des autres habitants, ce dont ils ne veulent pas, ce qu'ils ne considèrent pas dignes d'eux ; les fruits mâchés, les fruits pourris, la viande avariée et les os. Nous raclons les os pour manger, Ange, et quand ils contiennent de la moelle nous appelons ça un festin. Ceux qui tentent de sortir du quartier sont abattus à vue. De temps en temps une patrouille vient et emmène certains d'entre nous ; surtout les jeunes ; surtout les femmes ; surtout celles qui sont jolies. Et si on nous trouve avec des armes, on fait rouler quelques têtes dans la rue : ça recolore le caniveau et ça frappe les imaginations ! Quand la patrouille vient ici, nous cachons tout !

— Mais... les gardes de tout à l'heure ?

— Croyez-vous vraiment qu'ils soient allés bien loin ? Nous ne pouvons pas nous permettre de les laisser ressortir et raconter que nous sommes organisés. On les enterrera dans nos caves et on prendra leurs armes ; nous n'en avons jamais récupéré autrement, vous savez...

« Il y a trente-cinq ans que je vis là-dedans, Ange, dans ce petit coin d'enfer créé artificiellement au sein du paradis parce que *Gelnar* trouvait qu'une ville sans quartier pauvre c'était triste ! Ce sont ses paroles exactes...

« Pendant les dix premières années de ma vie, j'ai regardé par terre, je me suis traîné par terre, j'ai dormi par terre. Et puis un jour, par hasard, j'ai levé les yeux et j'ai trouvé une caméra. Ça m'a intrigué ; j'ai voulu la ramener chez moi pour la montrer à mes parents mais comme je ne réussissais pas à la décrocher de l'endroit où elle avait été fixée, cachée, je l'ai brisée en mille morceaux. Deux heures plus tard une patrouille est arrivée et j'ai été fouetté jusqu'au sang. C'est comme ça que j'ai compris à quoi servaient ces « objets ». Ils auraient

dû me tuer, ce jour-là, parce que depuis je n'ai pas cessé de me battre contre eux. Je me suis mis à repérer les caméras, les unes après les autres, et j'ai entraîné mes camarades de jeux à en faire autant. Je n'en ai plus jamais brisé mais j'ai appris à éviter leur regard, à arriver près d'elles et à les masquer sans qu'elles puissent m'apercevoir. C'est comme cela que nous réussissons à sortir du quartier en toute tranquillité : il suffit d'aveugler la bonne caméra au bon moment ! »

Je commençais à le croire. Il avait dans la voix un accent de sincérité qui ne trompait pas. Ou alors il était le plus grand menteur de la création. La question que je posai alors était donc nettement plus motivée par la curiosité que par la défiance :

— Mais ces espions dont vous parliez ? Je suppose qu'il est impossible d'infiltrer des habitants du quartier pauvre dans le reste de la ville.

— Tout à fait ! Chaque habitant est fiché, observé, classé ! Mais il est possible de soudoyer des gens aux bons endroits...

— Soudoyer ? m'exclamai-je. A *Lankor* ?

— Il n'y a pas que l'or..., dit Douglas. Et si la ville subvient gratuitement à tous les besoins matériels – j'ignore d'ailleurs encore de quelle façon... –, si elle peut assouvir tous les vices, il y a une chose qu'elle ne peut donner : la discrétion ! Certains personnages assez importants ont des passions que, malgré la débauche ambiante, ils n'aimeraient pas voir ébruitées. Moi je suis discret. Efficace et discret...

Je ne cherchai pas à avoir plus de détails. Ceux-ci n'étaient sans doute guère reluisants.

— C'est absolument odieux ! intervint soudain Hickory. Vous ne valez pas mieux que...

Il poussa trois hurlements de douleur consécutifs. En lui donnant un coup dans les tibias, j'avais frôlé sous la table les pieds de Fetch et Sibylle. Voilà qui lui apprendrait à se taire. Sur le fond il avait indéniablement raison mais ce n'était tout de même pas le moment de se laisser aller à de grands sentiments.

Douglas se contenta de lui sourire. Je me demandai ce qu'il faudrait pour mettre cet homme en colère ou, plutôt, pour le voir manifester sa colère.

— Je mène un combat sur une grande échelle, Hickory ! dit-il. J'y ai laissé un peu de ma candeur, c'est vrai. Je souhaite que vous ne perdiez jamais la vôtre.

Il se retourna brusquement vers moi.

— Mais je parle beaucoup trop ! Nous nous sommes éloignés du sujet : vous disiez venir délivrer des amis ? Je suppose qu'il s'agit d'une jeune femme et du vieil homme qui a cru pendant vingt ans qu'il s'était infiltré dans *Lankor* au nez et à la barbe de *Gelnar* !

J'acquiesçai. Pauvre Sinddès ! Il avait fait de son mieux pour me faciliter la tâche mais certaines choses l'avaient complètement dépassé.

— Vous savez où ils sont enfermés ? demandai-je.

— Dans le donjon. Je crois même que Krina les a fait jeter au cachot. Vous avez un plan quelconque ?

Je secouai la tête. J'avais déjà fait mon maximum en combinant notre entrée dans la ville. Sur place, je comptais improviser.

— Nous irons quand nous serons reposés, dis-je.

— Non ! trancha Douglas. Ce serait du suicide. De jour, vous ne réussirez même pas à sortir du quartier. Et de nuit vous n'iriez guère plus loin, sans aide. J'ai une bien meilleure idée !

— Vous voulez dire que vous allez nous aider ?

— Nous sommes du même côté, non ? fit-il en souriant.

Douglas m'apprit deux choses que j'ignorais ; la première répondait à une question que je ne me serais de toute façon pas privé de poser : la porte secrète permettant de sortir directement de la ville se trouvait dans la muraille ouest, pas très loin de la tour où nous avions eu des mots avec les gardes. Nous étions presque passés devant en fait. La deuxième m'intéressait de façon encore plus immédiate : il existait d'autres souterrains que ceux que j'avais visités, des souterrains qui portaient d'une seconde porte secrète, dans la muraille est, celle-ci, et allaient directement au donjon de Krina. C'était par là qu'entraient et sortaient tous les gens voulant bénéficier d'une discrétion totale. C'était par là que Sinddès et Romi avaient été emmenés, sans que personne ne s'en aperçoive sinon les gens suffisamment bien placés, dont ceux qui renseignaient Douglas. Et c'était par là, enfin, que nous allions passer, nous, puisque tout bien pesé c'était encore le chemin le plus sûr.

Lorsque je m'informai du moyen que nous utiliserions pour sortir de la ville, Douglas m'assura que cela était parfaitement inutile puisqu'il connaissait le moyen de pénétrer dans les souterrains par l'intérieur.

— Par contre, vous avez songé à la façon dont vous sortirez quand vous aurez délivré vos amis ? demanda-t-il.

— C'est-à-dire...

Je marquai un temps d'arrêt, interrogeai Fetch du regard. Le rouquin haussa les épaules : mieux valait jouer franc-jeu ; nous n'avions rien à perdre !

— Nous n'avons pas vraiment l'intention de sortir, dis-je. En fait, ce que nous désirons, c'est prendre la ville !

Douglas resta silencieux un instant, semblant se demander si je ne me moquais pas de lui.

— Je... je vous demande pardon ? dit-il enfin.

En quelques mots, je lui expliquai le pacte que j'avais conclu avec les pillards d'Orson. A mesure que je parlais, son visage s'éclairait.

— Vous m'ouvrez des horizons nouveaux, dit-il lorsque j'eus terminé. Une occasion comme celle-ci ne se représentera plus jamais. Je crois que nous allons nous répartir le travail.

— Comment cela ?

— Vous irez délivrer vos amis, tous les quatre, et pendant ce temps-là nous nous chargerons d'ouvrir la porte aux pillards. Depuis le temps que nous remettons à plus tard la perspective de nous révolter, parce que nous ne nous sentons pas assez forts, voilà qui va nous motiver. Si nous ne réussissons pas à balayer la garnison cette fois-ci, nous ne réussirons jamais !

Je fis la moue. Je n'étais pas si sûr que lui que ce soit une bonne idée, à long terme. Une fois dans la place, les pillards ne porteraient certainement pas grand intérêt aux pauvres de la ville, même si ceux-ci les aidaient à remporter la victoire. Je n'avais pas envie de tromper Douglas à ce sujet. Mais il semblait avoir suivi le cheminement de mes pensées.

— L'important est de chasser Krina, dit-il fermement. Quand cela sera fait, qu'importe si nous devons nous battre entre nous. Au moins nous saurons pourquoi et les choses ne pourront jamais être pires qu'actuellement...

— *Aléa jacta est...*, dis-je, m'attirant fort justement un regard étonné de toutes les personnes présentes.

Qu'avais-je bien pu vouloir dire par là ?

CHAPITRE XII

Cette nuit-là on nous donna un lit. Enfin..., quelque chose qui ressemblait à un lit : de la paille, une couverture et quelques cafards. Je ne pus me résoudre à y coucher et dormis par terre, imité en cela par Sibylle et Fetch. Seul Hickory, habitué à ce type de paillasse, s'y allongea avec délice et s'endormit comme un enfant.

Alors que je tentais moi aussi de trouver le sommeil, une main se posa sur mon épaule. C'était Fetch. Il mit un doigt sur ses lèvres en désignant les corps allongés de nos deux compagnons et me fit signe de le suivre dans la pièce voisine. Nous avions été installés dans le sous-sol de la maison de Douglas. L'humidité y était assez gênante mais l'endroit présentait l'avantage de ne pas receler ce que notre nouvel ami appelait des « caméras ». Là, nous pourrions tranquillement attendre la nuit suivante.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je, lorsque je fus seul avec le rouquin.

— Je voulais te poser une question. Je crois que je sais à peu près comment tout ça va finir, si nous gagnons : pauvres et sédentaires contre pillards, non ?

— C'est probable..., admis-je.

— Alors je voudrais savoir de quel côté tu seras...

Je fis la grimace ; je m'attendais un peu à ce genre de question.

— Je ne sais pas encore, dis-je. Je verrai sur le moment, suivant le cours des événements.

C'était un mensonge éhonté mais pouvais-je dire à Fetch que j'avais l'intention de combattre ses collègues ? Il me donna une claque amicale sur l'épaule.

— Je suis content de t'avoir connu, dit-il. J'espère qu'on ne, se retrouvera pas face à face, pendant le combat...

Puis, sans me laisser le loisir de mentir à nouveau, il me souhaita bonne nuit et retourna se coucher. J'eus beau tenter de faire le vide dans mon esprit, je dormis très mal.

Durant la journée, nous finîmes de mettre notre plan au point. Douglas semblait sur les charbons ardents : jamais encore il ne s'était senti aussi près de réaliser le rêve de sa vie. Je tentai de l'inciter à être prudent mais rien ne put lui enlever sa confiance : dès que nous serions entrés dans les souterrains, la lutte commencerait dans la ville et la porte serait ouverte. Pas un instant il ne doutait de la réussite.

J'aurais aimé partager cette certitude.

Dès la nuit tombée, il nous guida hors du quartier pauvre. A plusieurs reprises, sans qu'il se soit rien produit, il nous enjoignit de raser un mur ou bien de nous courber en deux pour passer devant une maison. Plusieurs de ses hommes firent semblant de se battre pour une fille, à l'entrée d'une ruelle, tandis que nous traversions vivement celle-ci. Tout cela était sans doute destiné à éviter le regard des caméras, que j'aurais personnellement été bien en peine de dénicher. Sans guide nous aurions été repérés en quelques minutes et la moitié de la garnison nous aurait attendus à la sortie du quartier.

Celui-ci constituait véritablement un monde à part dans la ville. Sa frontière était nette, sans bavures. Pas de juste milieu entre la pauvreté et la richesse. Quand on quittait la dernière maison aux murs branlants, on arrivait près du premier palais : pierres solides, toitures étincelantes, portes ouvragées et rideaux aux fenêtres, dont pas une ne donnait sur la fange ; savoir qu'elle était là suffisait à rassurer et il était inutile de s'en imposer la vue.

Douglas nous entraîna au travers des rues qui menaient à l'est de la ville, restant le plus possible à proximité des coins d'ombre où nous nous blottissions lorsque nous croisions une patrouille. En quelques minutes nous arrivâmes devant une haute bâtisse à la façade ornée de sculptures et de motifs dorés. Sans hésiter, Douglas donna deux coups secs avec le marteau.

— Qui est là ? demanda une voix masculine au bout de quelques instants.

— Douglas ! Ouvrez, vite !

Il y eut un temps de silence puis les verrous furent tirés et la porte s'ouvrit. Deux secondes plus tard, nous étions tous à l'intérieur. L'homme qui nous avait ouvert était petit et très gros. Ses yeux, deux pupilles dilatées sur un fond jaunâtre, étaient profondément enfoncés dans des orbites envahies par la graisse ; ses mains étaient couvertes de bagues, lourdes et voyantes ; deux petite diamants avaient été incrustés dans la peau de son crâne chauve. Une croûte brune s'étendait sur sa joue gauche, allant de l'oreille au coin de la bouche, et descendait ensuite jusque sur son épaule découverte par la toge de soie brodée qu'il portait, avec l'espoir de paraître majestueux.

— Vous êtes complètement fou, souffla-t-il, comme s'il avait craint des oreilles indiscretes. Venir ici aussi nombreux et sans me faire prévenir !

Quand il parlait, une colonne de salive joignait ses lèvres humides ; les bourrelets se déplaçaient en cadence sous la peau distendue de ses bajoues et de son double menton.

— Cas d'extrême urgence, Valeyre ! Il faut que vous ouvriez la porte du souterrain à mes amis !

Le gros homme eut un sursaut.

— C'est absolument hors de question. S'ils sont pris, Krina me fera mourir à petit feu...

— Bien sûr, acquiesça Douglas. Vous connaissez bien la technique. Comment vous êtes-vous débarrassé du dernier corps ?

Valeyre devint écarlate. Douglas n'avait fait que me suggérer le moyen par lequel il faisait pression sur lui mais, si je l'avais bien compris, cet individu bouffi possédait une âme aussi repoussante que son corps.

— Vous me menacez ? demanda-t-il d'une voix grinçante.

— Oui ! dit tranquillement Douglas. Si vous me refusez ce petit service, je trouverai des témoins qui jureront sur leur vie vous avoir vu faire ce que je sais que vous avez fait.

— Ils seront écartelés !

— Certainement ! Mais pas avant d'avoir pu parler...

A l'évidence, Valeyre avait peur. Des gouttes de sueur commençaient à perler sur son front et à dégouliner le long de ses joues. Il frottait nerveusement ses mains l'une contre l'autre.

— Je... je crois que vous bluffez ! dit-il. En faisant cela vous prendriez trop de risques. Et même si vous le faisiez, je préfère ça à une exécution en place publique. Partez, maintenant ! Partez avant qu'on ne s'aperçoive que vous êtes ici !

— Je suppose qu'il est inutile de chercher à vous faire changer d'avis ? demanda Douglas, portant une main à la poche arrière de son pantalon.

— Absolument inutile ! affirma le gros homme.

— Dommage...

Un quart de seconde après avoir jailli du manche, la lame se planta dans la poitrine de Valeyre, au niveau du cœur. Ses yeux s'écarquillèrent un instant puis il s'effondra sans un cri. Douglas le soutint dans sa chute, essuya son couteau sur la toge et le rangea.

— Vite ! dit-il, nous faisant signe de le suivre. Ne perdons pas de temps !

Il nous conduisit au travers de la maison, jusqu'à une petite pièce carrée, entièrement vide à l'exception d'une trappe qui s'ouvrait sur un escalier de pierre.

— Quand vous serez en bas, fiez-vous au plan que je vous ai dessiné, murmura-t-il. Si notre regretté Valeyre ne m'a pas trompé, il n'y a pas de caméra dans les souterrains, mais ne croyez pas que ce soit une erreur de *Gelnar*. Il s'y trouve sans doute autre chose pour les garder...

Il esquissa un sourire.

— Bonne chance, termina-t-il. Vous allez en avoir besoin.

— Vous aussi, dis-je, merci et à bientôt... j'espère...

Puis je commençai à descendre l'escalier. Des tubes de lumière artificielle étaient fixés aux murs, nous dispensant de trimbaler des torches. Ces souterrains-là étaient bien destinés uniquement aux hommes de Krina.

Sibylle me rejoignit et resta à ma hauteur. Les pas de Fetch et Hickory résonnaient derrière nous. Là- haut, Douglas ferma la trappe. Cette fois nous entrions vraiment dans le vif du sujet...

L'escalier débouchait au milieu d'un couloir. D'après le plan de Douglas, qui rejoignait mon sens de l'orientation, il nous fallait prendre à droite pour atteindre le donjon. Tout semblait calme...

Le sol n'était pas dallé et, sur la terre battue, nous marchions dans un silence relatif. Nous avançâmes ainsi pendant plusieurs minutes, attentifs au moindre bruit, sans rien remarquer de suspect. Je commençais à me demander si ce tunnel avait une fin quand j'aperçus la fourche. Le couloir se séparait en deux branches, chacune faisant un angle de quarante-cinq degrés avec la direction initiale. Le plan indiquait comme la bonne celle de gauche, partant vers le sud-ouest, l'autre se terminant rapidement en cul-de-sac.

Nous venions de nous y engager lorsque je me figeai.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Hickory.

— Taisez-vous ! dis-je. Écoutez !

Devant nous, sans doute à plusieurs centaines de mètres de là, s'élevaient des voix, beaucoup de voix – avec cette force et cet allant que donne la certitude de ne pas être entendu –, mêlées au pas lourd et régulier d'une troupe de soldats. Ils étaient nombreux.

— Ils viennent par ici, souffla Sibylle. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On rebrousse chemin et on prend l'autre couloir, dis-je, joignant le geste à la parole. On reviendra ici quand ils seront passés. Avec un peu de chance, ils vont sortir de la ville...

Nous fîmes une cinquantaine de mètres dans le couloir de droite, jusqu'à ce qu'il reparte plein est et nous permette de nous dissimuler. M'accroupissant près du mur, je gardai un œil sur l'embranchement pour surveiller le passage de la patrouille. Lorsque je les vis, je me réjouis d'avoir choisi la prudence. Je comptai très exactement vingt-cinq hommes armés. Même avec la meilleure volonté du monde, nous n'aurions pas pu en venir à bout.

— C'est bon, dis-je, lorsque je les jugeai suffisamment éloignés. On peut y retourner !

A cet instant, un bras s'enroula autour de mon cou et une main invisible me plaqua un linge humide sur le nez. Une odeur douceâtre s'en échappait. Je bloquai aussitôt ma respiration mais je n'avais pu éviter d'inhaler un peu de ce qui devait être une drogue : mes membres se transformèrent en coton et ma vision s'assombrit. *Non !* pensai-je. *Si je me laisse aller, je suis mort !* Luttant contre la force

d'inertie qui me saisissait je me forçai à bouger, secouai violemment la tête pour tenter d'éloigner le linge et balançai mon coude en arrière. Celui qui me tenait poussa un cri, un grognement plutôt, lorsque je le touchai. Je doublai mon coup, frappant sans doute au même endroit ; la pression qui me retenait se relâcha assez pour me permettre de pivoter et de lancer mon poing, d'instinct. Bien m'en prit : si j'avais attendu une seule seconde, peut-être n'aurais-je pas frappé : il n'y avait personne en face de moi ; pas trace de mes compagnons, ni de mon adversaire. Pourtant mon poing toucha quelque chose de dur, qui ressemblait à de la chair, et déclencha un nouveau grognement, aux accents douloureux et menaçants.

J'avais déjà vécu beaucoup de situations invraisemblables mais je ne m'étais encore jamais battu contre quelqu'un d'invisible. Ma surprise m'empêcha de réagir aussi rapidement qu'il l'aurait fallu : si j'abattis bien mes deux poings serrés sur la tête qui me frappa à l'estomac, je n'en reçus pas moins le coup. Souffle coupé, je partis en arrière, trébuchai et tombai sur les fesses. Désormais le grognement était permanent et cela avait quelque chose de rassurant : ainsi je pouvais raisonnablement estimer l'endroit où se trouvait mon adversaire.

Je tirai mon épée et frappai, par deux fois, au jugé. Mon premier coup de taille ne trancha que l'air mais le second trouva sa cible, y pénétra profondément. Du sang se matérialisa à l'endroit de l'impact et se mit à couler vers le sol, un mètre cinquante plus bas. Cette fois le grognement s'était changé en hurlement de douleur. J'abattis à nouveau mon épée et continuai de frapper jusqu'à ce que j'entende la chute du corps, devant moi. Quelques instants plus tard, celui-ci redevenait visible.

C'était un singe. Mon épée lui avait presque tranché la tête mais je reconnus bien cette silhouette massive, ces traits grossiers, recouverts d'un pelage sale et touffu. Il était de la même race que ceux que j'avais combattus la première fois, dans l'autre souterrain. Mais plutôt que lui faire adopter le physique de quelqu'un que je connaissais, Krina l'avait rendu invisible. Ce n'était pas mauvais signe : si le piège n'était pas personnalisé, cela signifiait peut-être qu'on ne s'attendait pas à me voir...

Je renvoyai néanmoins ces spéculations à plus tard. Sibylle, Fetch et Hickory avaient dû succomber à la drogue sans pouvoir se battre. Je souhaitai qu'il ne s'agisse que d'un anesthésique, pas d'un poison.

Je me mis à courir droit devant moi, balayant toute la largeur du couloir avec mon épée. Si un deuxième singe invisible se présentait, je ne risquais pas de le rater. Mais rien ne se trouva en travers de mon chemin et je courus ainsi sans m'arrêter pendant ce qui me sembla être une éternité. Je commençais à désespérer lorsque j'arrivai à l'entrée

d'une pièce, d'où me parvenaient des grognements.

M'approchant doucement, je passai la tête par l'embrasement de la porte. Deux singes étaient là, bien visibles, près des corps inanimés de mes trois compagnons. Non loin d'eux, une tablette où reposaient des linges et une bouteille contenant un liquide incolore venait appuyer ma théorie. Au centre de la pièce s'ouvrait une large fosse, dans laquelle l'un des singes se préparait à lancer Hickory. J'ignorais ce qu'il pouvait y avoir au fond et ne tenais pas à le savoir.

Poussant un grand cri, je me ruai sur les singes. Comme je l'avais espéré, celui qui tenait le jeune sédentaire le lâcha, mais hélas il ne le posa pas à terre. Hickory disparut dans la fosse. L'instant d'après j'abattais son bourreau, coupant presque en deux le torse velu, mais cela ne changeait rien à l'affaire. Le deuxième singe fit avec ses bras des moulinets visant ma tête, que j'évitai d'une flexion des genoux, avant de frapper d'estoc. La lame s'enfonça au niveau du nombril. Le singe s'écroula, se recroquevilla sur lui-même et ne bougea plus.

Je m'approchai du bord de la fosse. Elle n'était guère profonde, quatre ou cinq mètres tout au plus, et Hickory avait sans doute survécu à sa chute, mais là n'était pas son principal problème. Celui-ci était matérialisé en la personne d'un imposant lézard, de trois mètres de long, approchant dangereusement de lui. Je n'avais jamais rencontré ce type de bestiole mais l'air gourmand avec lequel elle contemplait mon compagnon m'assura, si besoin était, qu'elle ne mangeait pas que des cactus.

— Et merde..., fis-je entre mes dents.

Maudissant une fois de plus la faiblesse qui m'avait fait emmener Hickory – bien que cette fois il ne soit pas plus responsable qu'un autre –, je pris mon élan et sautai, avec la ferme intention d'atterrir à califourchon sur le lézard, en lui plantant si possible mon épée dans le corps. Je n'eus d'ailleurs aucun mal à réussir, mais m'aperçus alors que c'était une position nettement moins confortable que je l'avais imaginé. Le lézard poussa un cri sifflant en recevant mes trente centimètres d'acier à deux doigts de la colonne vertébrale, mais n'en parut pas autrement affecté : il se dressa sur ses pattes arrière et, multipliant les soubresauts, chercha à me désarçonner. Finalement je commençais à apprécier les chevaux. Mon épée, à laquelle je m'accrochais furieusement, sortit de la blessure avec un bruit de succion assez infect et je me retrouvai catapulté au sol. Je me reçus correctement mais, avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qui m'arrivait, je réceptionnai la queue du lézard en pleine poitrine et fus de nouveau propulsé en l'air. J'allai m'effondrer contre la paroi de la fosse ; une douleur énorme s'empara de moi, au niveau des reins, et je crois bien que je hurlai.

J'avais lâché mon épée dans ma première chute et je me retrouvais

désarmé en face du lézard qui s'approchait doucement, comme pour mieux savourer son triomphe. Ses babines étaient retroussées sur une dentition impressionnante, suite de pics acérés ne mesurant pas moins de trois centimètres.

Tentant d'ignorer la douleur, je me relevai péniblement.

— Alors, mon gros ? grimaçai-je. On peut plus plaisanter ?

A quelques mètres de moi, le lézard s'était immobilisé et m'observait. Le dos à la paroi, j'amorçai lentement un mouvement tournant. S'il décidait de me foncer dessus, j'étais cuit : il était plus rapide que moi et, à mains nues, je ne pourrais guère faire plus que le chatouiller. Centimètre par centimètre, sans quitter le monstre des yeux, je commençai à me rapprocher de mon épée.

Fis-je un mouvement trop brusque ? Avais-je vraiment l'air appétissant ? Toujours est-il que le lézard poussa soudain un cri furieux et fit vers moi un bond qui ne l'était pas moins. Curieusement, ce fut sa première erreur : réunissant mes forces, je plongeai sur le côté. Emporté par son élan, le lézard alla s'aplatir contre la paroi ce qui, j'étais bien placé pour le savoir, faisait un mal de chien. Il dut s'assommer un peu, car j'eus le temps de me relever et de courir ramasser mon épée avant qu'il ne repasse à l'attaque. Hickory, lui, était toujours inconscient ; heureux garçon !

Cette fois, l'animal s'approcha avec plus de circonspection. Sa queue battait une mesure imaginaire et créait un véritable nuage de poussière dans la fosse. Tenant l'épée à deux mains, je me préparais à subir l'assaut, qui maintenant n'allait plus tarder, lorsqu'une flèche s'enfonça dans le cou du lézard.

Rendu furieux par la douleur, il se dressa à nouveau sur ses pattes arrière, me présentant son ventre, tandis qu'un second projectile lui perçait la peau.

Sans chercher à comprendre, je fonçai, l'épée en avant. La peau du ventre était plus fine que celle du dos : la lame s'enfonça jusqu'à la garde à l'endroit que je supposai être l'emplacement du cœur. Difficile à déterminer, sur ce genre de saloperie. Je n'attendis pas de connaître les effets de mon coup pour courir à l'autre bout de la fosse, sans arracher l'épée. Deux autres flèches vinrent frapper le lézard, à la tête.

Debout au bord du trou, Sibylle souriait.

— T'aurais pu me réveiller au lieu de commencer à t'amuser tout seul..., dit-elle, encochant une nouvelle flèche.

Mais elle n'eut pas à la lancer. Le lézard tomba sur le flanc et les sursauts qui l'agitaient ne faisaient qu'annoncer clairement sa mort.

— Merci ! dis-je. Et Fetch, ça va ?

— Dodo ! Bouge pas, je t'envoie sa corde !

Le pillard avait tenu à emmener le grappin qu'il trimbalait depuis le début. Je n'avais pas pensé qu'il puisse être aussi utile. Je nouai

solidement l'extrémité de la corde autour d'Hickory, puis remontai : ma douleur était presque envolée. Une fois en haut, j'aidai Sibylle à hisser le jeune sédentaire. Nous l'allongeâmes auprès de Fetch.

— Tu veux je te dise ? fit Sibylle. C'est quand même les motards les meilleurs !

CHAPITRE XIII

Hickory et Fetch ne tardèrent pas à se réveiller, aidés en cela par quelques gifles bien appliquées. On n'allait tout de même pas coucher là !

— Qu'est-ce qui s'est passé ? interrogea le pillard d'une voix pâteuse.

J'allais le lui expliquer lorsque Hickory se fendit d'un hurlement de douleur. Il avait voulu se relever et s'était aperçu que son bras gauche refusait le moindre mouvement. Puisque l'épaule n'était pas démise, il fallut bien se rendre à l'évidence.

— Cassé ! dis-je. Ça nous manquait...

Immobiliser le membre ne fut pas une mince affaire. Hickory souffrait comme un damné et trancha presque sa ceinture avec ses dents pour se retenir de crier, tandis que nous lui attachions le bras le long du torse. Lorsque ce fut terminé, il arbora un petit sourire soulagé et tomba dans les pommes.

Comme nous n'avions pas d'alcool, son réveil fut de nouveau orchestré avec des gifles. S'il sortait vivant de l'aventure, il n'était pas près de l'oublier.

— Ça ira ? demandai-je.

Il acquiesça. Visiblement ça n'irait pas mais il semblait avoir l'intention de le faire aller quand même.

— Alors on repart ! dis-je. Et maintenant le dernier de la file garde toujours un œil derrière nous, d'accord ? On a déjà perdu trop de temps !

Laissant là où ils étaient tombés les cadavres des singes et du lézard, nous rebroussâmes chemin en direction de l'embranchement.

Apparemment l'alerte n'avait pas été donnée. Comme l'avait dit Douglas, le souterrain ne devait pas être muni de caméras. Quant au bruit que nous avions fait, s'il n'avait pas été entendu, nous ne pouvions qu'en remercier le plus gros coup de pot de l'Histoire. Hickory aurait sans doute appelé ça un miracle, s'il avait été en état de desserrer les dents.

Mais fatalement, même les coups de chance les plus inouïs – et sans doute les miracles – ont une fin.

Un léger virage du couloir venait de nous révéler l'entrée d'une pièce, à une dizaine de mètres de là, quand plusieurs gardes en surgirent. Sans doute avaient-ils eu primitivement l'intention de sortir

de la ville, comme leurs petits camarades, quelque temps auparavant. Dès qu'ils nous aperçurent, pourtant, ils semblèrent réaliser à quel point ils aimaient leur souterrain et battirent rapidement en retraite. L'un d'entre eux reçut une flèche entre les épaules au moment où il allait repasser dans la pièce ; il tomba face contre terre et bloqua la porte que les autres voulaient nous claquer au nez. Sans le vouloir, Sibylle venait encore de nous éviter de gros problèmes.

Avant que les gardes n'aient eu le temps de déblayer le corps de leur collègue, j'avais repoussé d'un coup d'épaule la porte à demi ouverte et nous nous étions rués.

Les gardes n'étaient que cinq et, l'effet de surprise jouant, ils n'eurent pas le temps de nous inquiéter. Mon premier coup d'épée trancha la gorge de l'un d'entre eux que j'enjambai pour attaquer le suivant, armé d'une solide hache. Derrière moi il n'y eut pas de cris superflus ; Fetch et Sibylle n'avaient guère besoin de conseils...

Le garde frappa le premier ; sa hache siffla au-dessus de ma tête comme un dangereux moustique. Il para facilement le coup que je lui portai et repassa à l'attaque. Cette fois, je dus bondir sur le côté pour l'éviter. La hache trancha l'air à l'endroit exact que j'occupais l'instant d'avant et vint frapper le sol où elle se planta. La fraction de seconde qu'il fallut à son propriétaire pour l'en arracher me fut amplement suffisante ; je frappai de haut en bas et sa tête roula au sol.

Les autres gardes étaient morts également, égorgés ou le crâne fendu par le fléau de Fetch. Hickory se détourna de la scène et vomit longuement, sa main valide pressée sur son estomac. Il avait supporté sans mal la vue des singes éventrés mais des hommes c'était autre chose. Je m'approchai de lui.

— Hé ! dis-je, lui posant une main sur l'épaule. T'as raison, c'est assez dégueulasse, mais à notre place ils en auraient fait autant. Et on peut pas se permettre de faire du sentiment si on veut délivrer Sinddès et Romi. C'est ce que tu veux, non ?

Il acquiesça, s'essuya la bouche d'un revers de main.

— Continuons ! dit-il. Allons-y, continuons !

La pièce où nous étions devait constituer une simple salle de garde. Elle n'était meublée que d'une table – sur laquelle étaient posés un jeu de cartes et un pichet de vin – et de quelques tabourets. Plusieurs armes étaient appuyées au mur, dans un angle. Le couloir se poursuivait tout droit pendant quelques mètres avant de tourner vers le nord-ouest, vers le centre de la ville, vers le donjon, enfin !

D'un commun accord tacite nous pressâmes le pas. A l'heure qu'il était, Douglas avait sans doute déclenché la révolte. Peut-être même les portes étaient-elles déjà ouvertes et la bataille faisait-elle rage dans la ville. Si tel était le cas, Krina pouvait céder à la tentation de faire exécuter ses prisonniers. Nous devrions les trouver, et vite !

Mais entre le donjon et nous, il restait une pièce, il restait un obstacle : il restait un garde. Et ce n'était pas un simple guerrier affublé d'un uniforme comme ceux que nous venions de rencontrer. Non ! Depuis quelques jours, j'avais un peu l'impression d'assister à une exposition d'hommes corpulents en tout genre. Il y avait d'abord eu Orson qui, dans son embonpoint, gardait une certaine grâce, une certaine majesté, puis Valeyre, vivant archétype de l'obésité flasque, et quand je dis *vivant*... Et maintenant voilà que se dressait devant nous un autre membre de la confrérie de la lourde panse : la montagne de muscles.

L'homme qui se tenait devant la dernière porte, celle qui d'après le plan menait directement au donjon, mesurait plus de deux mètres et ne devait pas peser loin de deux cents kilos. Pourtant, malgré son ventre proéminent, on ne pouvait discerner en lui le moindre bourrelet de graisse. Ses muscles étaient comme autant de filins d'acier jouant librement sous sa peau. Qu'il me mette une gifle et j'étais mort !

C'était sans doute pour augmenter encore cette apparence de puissance qu'il était torse nu. A l'exception d'une unique natte qui retombait sur sa poitrine, son crâne était rasé. Il avait les yeux légèrement bridés et il souriait. Si on oubliait le couteau passé à sa ceinture, il ne semblait pas armé.

Nous l'aperçûmes au dernier moment, alors qu'il n'était plus possible de le prendre par surprise. Lui, visiblement, nous attendait. Les bras croisés, il bloquait toute la largeur de la porte et ne semblait pas décidé à en bouger.

— Bonjour ! dit-il, sans cesser de sourire. Je suppose que vous désirez passer ?

— Y a de ça ! répondis-je, me demandant où il voulait en venir.

— Je suis ici pour empêcher que vous passiez, reprit-il. Mais vous l'aviez sans doute deviné. Vous avez donc trois solutions : repartir, d'abord, mais si vous êtes venus jusque-là, je serais étonné que vous le fassiez. Ensuite, m'attaquer tous ensemble. Dans ce cas, vous réussirez peut-être à me tuer. Je dis bien : *peut-être*. Mais en tout cas vous ne m'empêcherez pas de donner l'alerte et vous vous retrouverez avec cinquante gardes sur le dos. Ça vous plairait ?

— La troisième solution ? interrogeai-je sans répondre.

— L'un d'entre vous me combat, loyalement et à armes égales. S'il gagne, je suis mort et vous passez. S'il perd, il vous reste toujours les deux premières solutions. Je ne vous empêcherai pas de partir.

— Pourquoi cette générosité ?

Son sourire s'élargit sur des dents épaisses et très blanches.

— J'aime le jeu, dit-il. Et j'aime les combats singuliers.

— Au couteau ? demandai-je encore.

— Au couteau ! Maintenant je me vois dans l'obligation de vous

demander une réponse.

Je haussai les épaules. Je n'avais pas spécialement le choix.

— C'est d'accord ! dis-je. Je vais me battre contre vous. Sibylle ! Prête-moi ton couteau, tu veux ?

— Non !

Je me retournai vers la jeune femme, étonné.

— Comment ça : *non* ?

— Non, je ne veux pas ! dit-elle. C'est pourtant simple. Il n'y a qu'une seule personne parmi nous qui sache manier potablement un couteau, c'est moi ! Donc c'est moi qui me battrai !

— Il n'en est pas question ! dis-je. Je vais...

— Tu vas fermer ta grande gueule et m'écouter, pour une fois ! scanda-t-elle. Il est temps que t'arrêtes de te prendre pour le héros de la bande. *Monsieur* veut commander ; *monsieur* veut tuer les lézards tout seul ; *monsieur* veut prendre tous les risques et *monsieur* serait déjà mort si on n'avait pas été là. Alors merde, Ange ! Tu comprends ? Merde !

Je levai les mains en signe de reddition. J'avais autant envie de l'embrasser que de lui coller une beigne et pas plus de raison pour l'un que pour l'autre.

— O.K. ! dis-je. Comme tu voudras...

Elle tendit son arc et son carquois à Fetch, tira de son fourreau le couteau qui lui restait et alla se placer à l'autre bout de la pièce. Un éclair étrange passa dans ses yeux verts quand elle fit un signe de tête au colosse.

— Alors ? dit-elle. J'attends !

Quand le lézard s'était jeté sur moi, au fond de la fosse, je n'avais pas eu aussi peur que lorsque leur combat commença. Une angoisse que je n'avais encore jamais connue m'empoigna l'estomac et commença à le tordre méthodiquement, sans pitié. Mes mains se mirent à trembler.

— Panique pas, me souffla Fetch. Elle sait se défendre, non ?

Sans doute... Mais ce n'était pas cela qui me rassurait !

Les deux adversaires s'observèrent quelques instants, courbés en deux, puis Sibylle engagea les hostilités. Se détendant brusquement, elle feinta au visage et, tandis que le colosse paraît d'instinct un coup inexistant, elle tourna sur elle-même et lui envoya son pied au plexus. N'importe qui se serait plié en quatre. Il se contenta d'accuser le choc avec un « han ! » sonore mais ne bougea pas, sinon pour contre-attaquer. Longue et effilée, sa lame dessina un arc de cercle dans l'air, à une vitesse folle, et Sibylle poussa un petit cri de surprise.

Une ligne sanglante marquait sa joue, là où elle avait été touchée. L'entaille semblait superficielle mais j'avais bien failli faire une crise cardiaque en voyant le sang jaillir. Je fis un pas vers elle mais la

poigne ferme de Fetch me retint.

— On a dit : loyalement, me rappela-t-il.

Sibylle s'énervait. La colère est souvent mauvaise conseillère et dans le cas présent, elle le fut. Voulant sans doute en finir rapidement, la jeune femme se jeta en avant, virevoltant en évitant habilement le couteau qui passa au-dessus d'elle et frappa. Mais le coup était trop précipité ; elle ne fit que tracer un sillon écarlate sur la poitrine de son adversaire. Celui-ci n'était pas non plus en position pour porter un coup mortel : il se contenta de laisser tomber sa main ouverte, frappant violemment Sibylle derrière l'oreille.

Sous la violence du choc, elle alla rouler à quelques pas de là, étourdie. Le colosse eut un petit rire sadique et leva son couteau, le tenant par la pointe. Sibylle releva la tête alors qu'il se préparait à lancer l'arme. Elle n'avait plus le temps de rien tenter et le savait ; elle se contenta de le défier du regard, attendant la mort avec résignation.

— Non ! hurlai-je. *Non !*

Fetch m'empêchait toujours de bouger mais le colosse dut croire que j'allais me jeter sur lui car, l'espace d'un instant, il tourna la tête vers moi. Le bras de Sibylle se détendit aussitôt. Le couteau s'enfonça profondément dans le front de l'homme, entre les deux yeux. Une expression d'intense stupéfaction sur le visage, il lâcha son arme et tomba à genoux. Il tenta d'articuler quelque chose qui ne put franchir sa bouche puis s'effondra en avant, d'un seul bloc.

Fetch m'ayant enfin lâché, je courus jusqu'à Sibylle et l'aidai à se relever.

— Je crois que ce salopard m'a défigurée, dit-elle.

J'essuyai le sang du bout d'un doigt. La coupure n'était ni très large, ni très profonde ; il resterait sans doute une petite cicatrice, mais rien de grave.

— Tu parles ! dis-je. T'es encore plus belle, comme ça !

Puis, n'y tenant plus, je la pris dans mes bras et l'embrassai, me résignant à recevoir une gifle. Mais elle me serra contre elle et me rendit mon baiser. Lorsque nos lèvres se séparèrent, elle souriait.

— Je m'excuse de vous déranger, intervint Fetch. Mais le moment n'est peut-être pas très bien choisi...

— C'est vrai, admis-je, avant d'embrasser à nouveau Sibylle.

— Quand vous vous engueuliez, ça durait moins longtemps, soupira le pillard.

Derrière la porte il y avait un escalier qui montait en colimaçon. Nous allions peut-être enfin sortir de ces maudits souterrains.

Nous montâmes les marches sur la pointe des pieds. Nos véritables problèmes n'avaient peut-être même pas encore commencé. Maintenant nous étions dans le donjon...

Pourtant la chance semblait être avec nous : en haut de l'escalier,

au début d'un couloir, se trouvait un homme armé, mais il ne gardait pas tant l'entrée du donjon que celle des souterrains, aussi nous tournait-il le dos. Apparemment il n'envisageait même pas qu'une attaque puisse venir d'en bas. Je m'approchai de lui à pas de loup, lui entourai la gorge de mon bras et collai la pointe de mon épée entre ses côtes.

— Parle ou bouge et tu es mort ! dis-je. Mais tu as le droit de remuer la tête, d'accord ?

Il acquiesça, lentement. C'était un type plutôt fluët, qu'on avait dû placer là parce que c'était un endroit où il ne risquait pas de se battre. Le pauvre devait être salement déçu.

— Sinddès et Romi ! continuai-je. Tu sais où ils sont ?

Nouvel acquiescement. Sa lèvre inférieure tremblait un peu.

— Très bien ! Tu vas nous y conduire !

Ses yeux s'écarrillèrent mais il ne répondit pas. J'augmentai la pression que j'exerçai sur lui.

— Si tu refuses, tu as le choix, dis-je. Je t'étrangle ou je te passe mon épée au travers du corps. Alors ? Tu vas nous conduire ?

Il fit vivement signe qu'il était d'accord. Finalement il était possible d'obtenir n'importe quoi avec un minimum de diplomatie.

— Je vais te lâcher ! repris-je. Si tu cries, je t'abats. Si tu nous emmènes sagement jusqu'aux prisonniers, tu auras la vie sauve. C'est par où ?

Il désigna une porte dans le couloir. Lorsque je le lâchai, il reprit un instant sa respiration puis, sentant mon épée lui rentrer dans le creux des reins, il se mit en marche.

Derrière la porte, il y avait un autre escalier, qui descendait. Je m'y attendais plus ou moins puisque Douglas avait parlé de cachots mais je commençais à en avoir sérieusement marre des balades en sous-sol.

— Une minute ! soufflai-je, comme le garde descendait les premières marches. Il y a combien de tes copains, là-dedans ?

— Aucun ! Juste un geôlier...

Étant donné le mépris qui perçait dans sa voix, ledit geôlier ne devait pas se situer bien haut dans l'estime de la garnison. Sa fonction n'était sans doute pas jugée aussi noble que le combat...

— O.K. ! Remonte et appelle-le !

— Hein ?

Je répétei mon ordre et tirai le garde en arrière pour mieux le lui faire comprendre. De retour dans le couloir, je continuai :

— Trouve un prétexte et fais-le monter jusqu'ici. Vite !

Une lueur de compréhension passa dans ses yeux. C'était pas trop tôt...

— Ho ! Kasim ! appela-t-il.

— Ouais, quoi ? répondit aussitôt une voix rendue pâteuse par

l'alcool.

— J'ai du vin ! Un plein pichet. Tu en veux ?

— Sûr !

— Alors monte ! Je peux pas laisser ma garde...

Il y eut un temps de silence puis un pas lourd se fit entendre dans l'escalier. L'homme rougeaud qui s'engagea sur le pas de la porte n'eut pas le temps de se demander ce qui lui arrivait : il reçut le pommeau de mon épée sur la tempe et s'écroula comme une pierre. Je lui subtilisai son trousseau de clefs.

— Bien joué ! dis-je au garde. Maintenant, on peut y aller.

Il ne nous avait pas trompés. En bas, il n'y avait personne d'autre et la solide porte barricadée qui s'ouvrait dans un mur ressemblait bien à l'idée que je me faisais de l'entrée d'un cachot.

Sans perdre de temps, je la déverrouillai et l'ouvris. A l'intérieur, il faisait noir, totalement noir et humide. Romi était allongée sur un tas de paille salie et avait l'air de dormir. Sa robe était déchirée en plusieurs endroits et ses cheveux blonds semblaient collés, poisseux. Depuis combien de temps était-elle ici ?

Assis près d'elle, Sinddès cligna des yeux plusieurs fois, pour s'habituer à la lumière.

— Ange ? fit-il enfin. C'est impossible ! Vous avez réussi à venir jusqu'ici ?

— On dirait, dis-je. Venez, partons ! Je vous expliquerai tout quand nous serons sortis !

Un sourire vint éclairer son visage chafouin. Il secoua délicatement la jeune femme endormie, qui se retourna et ouvrit les yeux.

— Romi ! cria Hickory derrière moi. Romi ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Je faillis lui dire de parler moins fort mais je n'en eus pas le cœur. Me bousculant, il courut jusqu'à la jeune femme et l'embrassa.

— Hickory, souffla-t-elle, Hickory, mon amour...

Un problème de réglé ! pensai-je. J'avais eu un peu peur que Romi ne soit encore amoureuse de moi mais apparemment, il n'en était rien.

— Partons ! répétais-je. Vous vous embrasserez plus tard !

Fetch eut un petit toussotement discret. Je crus tout d'abord qu'il voulait me signifier par là que ma dernière réplique était plutôt gonflée, mais ce n'était pas le cas. Il voulait simplement attirer mon attention sur un fait nouveau : l'escalier que nous venions de descendre était désormais empli de gardes qui braquaient sur nous arcs et arbalètes, et toute retraite nous était coupée. En bref, nous étions cuits !

— J'aurais dû m'en douter, dis-je. Ça allait trop bien...

CHAPITRE XIV

Nous avions le choix : mourir en héros ou être capturés lamentablement. Nous n'eûmes même pas besoin de nous consulter pour décider à l'unanimité que nous préférions être lamentables. Toutes nos armes claquèrent sur le sol dallé du cachot. Les gardes en prirent prestement possession.

— Lequel d'entre vous s'appelle Ange ? demanda l'un d'entre eux, qui avait des ficelles sur son uniforme.

Cette fichue célébrité commençait à me courir.

— C'est moi ! dis-je.

— Veuillez nous suivre ! La maîtresse de la ville désire vous parler !

Ah ! Donc Krina m'avait vu. Donc j'avais été un imbécile de croire que notre arrivée n'avait pas été observée. Donc Valeyre avait menti : il y avait des caméras dans les souterrains, ou juste après...

— Moi, je ne veux pas la voir, dis-je. Si elle y tient, qu'elle se déplace !

— Vous nous suivez, ou je vous fais abattre sur place ! déclara le garde.

— Bon, je vous suis, capitulai-je. Si vous me prenez par les sentiments...

Au travers d'un dédale de couloirs, on me conduisit à la salle du trône. Krina l'avait un peu transformée depuis ma dernière visite, changeant la richesse austère dans laquelle se complaisait *Gelnar* en richesse tout court. La moindre tenture était en soie, le moindre bibelot en jade, le moindre meuble en ébène, incrusté de diamants. Mais le trône lui-même n'avait pas changé : improbable et prétentieux siège d'or massif, posé sur une estrade de marbre, il brillait des mille feux que dirigeaient sur lui des sources de lumière multicolores. Il était vide.

Les gardes me poussèrent dans la salle du trône, sortirent, m'enfermèrent à double tour et je restai seul. Krina n'allait sans doute pas tarder à faire son entrée.

Pris d'un soupçon, je m'approchai d'une fenêtre : nous étions au troisième étage et je dominais la ville, les dômes d'acier, les rues, une partie du quartier pauvre même. La nuit était toujours là, mais de nombreuses torches, disposées à chaque coin de rue, illuminaient une activité n'ayant rien pour me séduire : des patrouilles de gardes parcouraient la ville, tout comme la nuit précédente, et rien, vraiment

rien, ne pouvait laisser supposer qu'une quelconque révolte avait éclaté, ni que l'on s'attendait à une attaque des pillards.

Douglas m'avait-il trompé, trahi ? Ou bien son mouvement avait-il été étouffé dans l'œuf ?

Même si cela ne changeait pas grand-chose à ma situation, je préférerais la seconde solution.

— Toujours aussi rêveur, on dirait, fit soudain une voix. C'est le clair de lune qui t'inspire ?

Je ne l'avais pas entendue entrer. Elle non plus n'avait pas changé, elle n'avait pas changé depuis environ quatre cents ans et semblait toujours en avoir vingt-cinq. Maîtresse de *Lankor*, fille de « Dieu » pour le reste du monde, Krina était immortelle. Et *Gelnar* ! qu'elle était belle ! Presque aussi grande que moi, brune de cheveux et blanche de peau, elle avait un visage fin où brillaient deux yeux du bleu le plus profond. Elle portait une longue tunique immaculée, à large encolure, qui découvrait alternativement l'une ou l'autre épaule, mais masquait aux regards le reste d'un corps que je savais parfait.

— Bonjour, Ange..., dit-elle en souriant.

— Bonjour ! dis-je sèchement.

— Tu ne m'embrasses pas ? minauda-t-elle, s'avançant vers moi de cette démarche ondulante qui m'avait tant fait rêver.

— Non !

Je détournai les yeux. J'avais beau savoir qu'à l'intérieur elle était aussi pourrie qu'un fruit trop mûr, je ne pouvais éviter de me remémorer ce que nous avions vécu ensemble. Elle se moquait de moi, à l'époque, mais les bons moments n'en restaient pas moins de bons moments.

— Inutile de me faire ton numéro de charme, Krina, dis-je. Si tu as quelque chose à me dire, dis-le, sinon permets-moi d'aller rejoindre mes amis au cachot !

Son sourire s'amplifia mais n'avait plus rien d'enjôleur. La cruauté qui leur était naturelle venait de réapparaître au fond de mes yeux.

— Ils ne sont plus au cachot. Penses-tu vraiment que je traiterais ainsi les compagnons de mon... meilleur ami ? Non, ils sont prisonniers, c'est vrai, mais dans une chambre douillette où tout le confort qu'ils peuvent désirer leur est offert et...

— Où est le piège ? coupai-je sans la regarder.

— Il n'y a pas de piège, Ange. On dirait que tu as oublié à quel point je suis généreuse, de nature. La fenêtre de leur chambre n'a même pas de barreaux. Ainsi ils verront beaucoup mieux la place publique, où on est en train d'installer la machine qu'ils utiliseront demain, à l'aube.

— Tu vas nous faire exécuter, c'est ça ?

— Je vais *les* faire exécuter, reprit-elle d'un ton doux. Toi,

c'est différent. Je t'ai déjà sauvé, tu te souviens ? Je ne me pardonnerais jamais ta mort. Jure-moi allégeance, Ange, et tu auras la vie sauve. Qui sait ? Si tu restes avec moi, à *Lankor*, peut-être même te ferai-je profiter de mon secret...

— L'immortalité ?

— Je vois que nous nous comprenons parfaitement...

Elle s'approcha de moi jusqu'à me toucher et passa ses bras autour de mon cou. Son parfum avait quelque chose d'envoûtant.

— Allons, dit-elle. Embrasse-moi, Ange. Tu es trop intelligent pour ne pas comprendre où se situe ton intérêt. Embrasse-moi et je saurai que tu as bien choisi.

Je faillis céder. C'est vrai : pendant un quart de seconde, je faillis céder. Non pas tant à cause de la promesse chimérique qu'elle m'avait faite qu'à la chaleur de ses mains sur ma nuque, qu'à son souffle sur mon visage, qu'à son corps contre le mien.

Et puis je pensai à Sibylle... Je n'avais pas encore vraiment eu le temps de m'interroger à mon sujet mais ce que j'avais ressenti lorsque je l'avais vue à deux doigts de la mort m'assurait qu'elle comptait énormément pour moi. Je ne pouvais pas la trahir, pas pour un tel scorpion déguisé en sainte nitouche ! Et s'il fallait mourir, du moins mourrions-nous ensemble.

Je saisis la maîtresse de *Lankor* par les poignets et l'éloignai de moi.

— Krina ?

— Mmmm ? ronronna-t-elle.

— Je t'ai déjà giflée une fois, dans le désert. Ne m'oblige pas à recommencer !

Toute sa feinte tendresse disparut d'un coup. Son regard redevint froid, mauvais...

— Très bien ! dit-elle. Je t'aurai donné ta chance. Tu seras écartelé avec les autres !

— Écartelé ? fis-je en souriant. Ça me change un peu. Depuis un moment, on n'arrêtait pas de me promettre l'empalement...

Lorsque j'arrivai dans notre nouvelle prison, le moral des troupes n'était pas au beau fixe, sinon pour Romi et Hickory, à qui j'aurais bien pu annoncer ce qui les attendait le lendemain sans qu'ils cessent pour autant de se serrer l'un contre l'autre en se regardant bêtement. Ils étaient émouvants, nos deux tourtereaux...

J'attirai Sibylle, Fetch et Sinddès dans le coin opposé de la pièce – spacieuse et fort douillettement meublée, comme l'avait dit Krina –, et leur narrai sans entrer dans les détails mon entrevue.

De l'extérieur, nous parvenaient des bruits divers, coups de marteau principalement. C'étaient sans doute les ouvriers qui montaient la machine dont j'avais entendu parler. Je n'avais vraiment aucune envie

de m'approcher de la fenêtre. Je la verrais bien assez tôt...

— T'as une idée de la façon dont on peut s'en sortir ? demanda calmement Sibylle.

— Pas la moindre ! dis-je. Krina est furieuse : elle n'aura aucune pitié. Et notre ami Douglas semble avoir raté Son coup...

— Au moins, ça nous évitera de nous battre les uns contre les autres, remarqua Fetch.

Je souris. J'avais plus d'amitié pour lui que je n'aurais cru possible d'en ressentir pour un pillard. Je l'avais bien choisi. Dommage...

Sinddès ne disait rien. Sans doute parce que les seules choses qu'il aurait pu trouver à dire auraient été « Merci » ou : « Vous n'auriez pas dû venir » et qu'il les savait aussi inutiles l'une que l'autre. Comme moi, la seule qui me venait à l'esprit était : « Je suis vraiment désolé », je pris également le parti de me taire et allai m'asseoir sur un divan. J'enfouis ma tête entre mes mains et fermai les yeux.

Il y avait sûrement une solution, pourtant. Ça ne pouvait pas se terminer comme ça ! Si toutes les personnes présentes dans cette pièce mouraient, le souvenir des siècles passés mourrait aussi, et avec lui l'espoir du monde. Plus rien ni personne ne s'opposerait jamais à la suprématie de Krina, qui pourrait tranquillement jouer à la déesse pour le reste de l'éternité.

— T'as peur de mourir ? murmura Sibylle à mon oreille.

Elle s'était assise près de moi sans bruit, avait posé la main sur mon épaule. Je relevai la tête, l'observai. Elle avait perdu ce côté glacial que je lui avais connu depuis notre première rencontre. Sans doute était-ce une simple défense naturelle, comme les épines du porc-épic, quelque chose qui disparaissait avec la confiance, ou bien plus que de la confiance...

— Pas vraiment, dis-je. Ce qui me fait peur, c'est le bordel que je laisse derrière moi. Désolé de t'avoir entraînée là-dedans...

Tiens ! Il avait quand même fallu que je le dise. De toute façon, c'était vrai.

— C'est pas grave, fit Sibylle, esquissant un sourire. Je peux pas dire que je regrette.

Je lissai doucement ses cheveux, du plat de la main, puis approchai mon visage du sien et l'embrassai. Elle se laissa aller contre moi. Krina pouvait toujours chercher à me séduire !

— Tu sais quoi ? souffla-t-elle. Je crois que t'es vraiment dingue, mais je crois aussi que c'est ça qui me plaît en toi. J'avais encore jamais rencontré quelqu'un qui se préoccupe d'autre chose que de bouffer tous les jours à sa faim...

— Et moi j'avais encore jamais rencontré une fille qui file des coups de poing aussi fort...

— T'as toujours mal ? demanda-t-elle avec un petit rire amusé.

Je secouai la tête. Non, je n'avais plus mal. Et puis j'en avais tellement pris depuis, des coups, que je ne faisais plus bien la différence.

— Dommage qu'on doive mourir demain ! dis-je. On aurait sans doute pu avoir une vie intéressante, tous les deux...

Elle se contenta de sourire. La situation était sans doute aussi inhabituelle pour elle que pour moi. Jusqu'alors, lorsqu'il m'était arrivé de tenir une fille dans mes bras, je ne m'étais jamais embarrassé de paroles. Elle, au contraire, j'avais envie de lui parler, de lui parler pendant des siècles.

Mais nous n'avions plus que quelques heures et je ne savais pas quoi dire...

— Je t'aime, dit-elle, posant la tête sur mon épaule.

J'avais toujours cru qu'on devait avoir l'air niais en disant cela. C'est faux.

— Je t'aime, répétais-je.

Puis je l'embrassai et, brusquement, je n'en eus plus rien à foutre de mourir, ni même de laisser le monde entre les mains de Krina. Avec tout son pouvoir, elle ne serait jamais aussi heureuse que moi, je l'étais à cette minute.

Nous ne prononçâmes pas un autre mot de toute la nuit. Tout était dit.

Sibylle finit par s'endormir, pelotonnée contre moi. Sinddès s'était écroulé dans un fauteuil ; il ne dormait pas mais semblait absent, comme en dehors du monde. Les autres sommeillaient paisiblement, même Fetch.

Dehors, la construction de la machine de torture se poursuivait. Si Krina avait espéré nous faire passer une nuit blanche, c'était manqué.

Je dus m'endormir sans m'en rendre compte, puisqu'au matin je m'éveillai.

CHAPITRE XV

Lorsqu'on nous emmena au lieu de l'exécution, le soleil commençait à peine à se lever mais la place était déjà noire de monde. Tous ces braves citoyens de *Lankor* se pressaient pour nous voir écarteler l'un après l'autre. N'était-ce que de la curiosité malsaine, ou bien y prenaient-ils du plaisir ? Je l'ignore. Il était possible aussi qu'ils n'aient guère le choix : la foule était maintenue par un cordon de gardes qui semblait là autant pour prévenir un éventuel désordre que pour empêcher les gens de rentrer chez eux. Qu'ils le veuillent ou non ils regarderaient. Krina devait pratiquer couramment la technique de l'exemple, appliquée au maintien des dictatures. Technique technologique, d'ailleurs, puisque la machine censée nous occire ne présentait pas grand-chose de commun avec la bonne vieille méthode des quatre voitures – dont j'avais été un jour le témoin discret, à la lisière d'un camp de pillards –, sinon le résultat final. Quoique moins brutale a priori, la chose devait posséder un caractère inexorable relativement déprimant : il s'agissait d'une simple planche, de longueur appréciable, posée à environ un mètre cinquante du sol, pour que tout le monde puisse bien voir. A chaque coin était disposée une sorte de menotte reliée à un mécanisme dont je devinai sans mal la fonction, apparemment manœuvrable à l'aide de forts cordages. Même en tirant de toutes mes forces, j'avais bien peu de chance d'en venir à bout.

On nous avait lié les mains derrière le dos. Des halberdiers, pointées entre nos épaules, nous contraignirent à avancer jusqu'à la machine. La foule nous distribuait force sifflements moqueurs et insultes diverses, sans doute parce qu'on le lui avait commandé. Lorsque nous fûmes réunis en cercle autour de l'engin de torture, un garde, dont l'uniforme était littéralement recouvert de ficelles, leva la main pour réclamer le silence.

— Peuple de *Lankor* ! cria-t-il. La maîtresse de la ville va maintenant vous adresser la parole !

Une ovation générale salua l'apparition de Krina à l'une des fenêtres du donjon. Si je ne me trompais pas, c'était celle de la salle du trône. Elle portait la même robe que je lui avais vue la veille. Les rayons du soleil levant dessinaient des reflets d'argent dans ses cheveux bruns.

— Voici les traîtres qui voulurent s'emparer de la ville ! commença-

t-elle, d'une voix forte. Remarquez la présence d'un pillard du désert parmi eux : ils venaient pour vous voler, vous dépouiller de vos biens ! Mais je suis toujours attentive au bonheur de mes sujets et je veillais. Ils vont payer pour leurs crimes. L'un d'entre eux se nomme Ange : je pense que cela vous dit quelque chose...

Il y eut un murmure d'étonnement et d'approbation.

— Oui, continua Krina. C'est bien lui : l'homme qui a tué *Gelnar*, mon père, et qui ensuite s'est enfui. Cet être ignoble a osé revenir ici pour me narguer mais cette fois il ne pourra s'enfuir !

J'éclatai de rire. Un garde me donna un coup au creux des reins et je tombai à genoux.

— C'est lui qui mourra le premier ! déclara Krina, sans doute peu soucieuse de me voir parler à la foule. Peuple de *Lankor*, je vous offre ce spectacle ! Souvenez-vous qu'ainsi périssent ceux qui osent se dresser contre ma puissance. Que l'exécution commence !

J'eus à peine le temps d'échanger avec Sibylle un sourire un peu triste que déjà deux gardes me saisissaient aux épaules, me relevaient et m'entraînaient à la machine. Allongé sur le dos, je sentis le froid de l'acier se refermer autour de mes chevilles et de mes poignets.

La foule retenait son souffle. Même les prisonniers restaient calmes. Seule Romi pleurait et encore le faisait-elle en silence, le visage enfoui au creux de l'épaule d'Hickory. A la fenêtre du donjon, Krina avait disparu. Était-elle allergique à la vue du sang ?

— Bon ! dis-je à haute voix. Qu'est-ce qu'on attend ? Qu'il pleuve ?

Cela me valut une gifle magistrale, du plat de la main, avant que le garde à ficelles ne déclare :

— Commencez !

Un autre garde abaissa un levier, le long de la machine, il y eut un claquement sec et les cordes se tendirent aussitôt. J'avais eu beau lancer une dernière bravade, maintenant que je me trouvais au pied du mur, je n'en menais pas large. Je n'avais jamais particulièrement eu peur de la mort, mais celle que j'allais subir n'en était sans doute pas la forme la plus agréable. Je ne me fatiguai même pas à serrer les dents pour avoir l'air plus courageux ; on allait m'arracher les quatre membres et avec ou sans volonté, tôt ou tard, j'allais crier.

Je ne sentis qu'une très légère traction avant que les cordes ne se rompent, dans un ensemble presque parfait. Une seconde après m'être vu en pièces détachées, agonisant, j'étais libre.

— *Efficaces, les copains, hein ?* fit une voix dans ma tête.

Bugs ? Sacré vieux lapin des sables ! S'il s'était trouvé en vue, je l'aurais embrassé. Il n'était sans doute pas loin, avec ses copains, comme il disait, mais n'osait pas encore sortir. En tout cas, ils avaient joliment saboté la machine de Krina.

Un cri de surprise monta de la foule lorsque je me redressai sur mon séant, puis sautai à terre. Un garde, peut-être moins abasourdi que les autres, tenta de m'embrocher avec sa hallebarde, mais j'attrapai l'arme au vol. De l'autre main, je touchai son propriétaire au menton. Il s'écroula au sol.

Libre et armé, je commençais à reprendre espoir. Il n'y avait pourtant pas de quoi : j'étais seul et les gardes m'entouraient par dizaines. Sans compter la foule, dont on ne pouvait prévoir les réactions si elle cessait d'être contenue par la garnison.

Je poussai un cri sauvage et fis des moulinets avec la hallebarde, tenant mes adversaires à distance. Mais ce n'était qu'une solution provisoire. Dès que l'un d'entre eux penserait à armer une arbalète, je serai abattu et l'exécution reprendrait comme si de rien n'était.

Je me demandais par où j'allais tenter une percée à travers le cordon des gardes lorsqu'un grand cri retentit, depuis les remparts de la ville :

— Les pillards ! Quelqu'un leur a ouvert les portes. Nous sommes envahis ! Aux armes !

Je cessai brutalement de constituer un problème important. Le garde couvert de ficelles cria un ordre sonore et tous ses hommes m'oublièrent pour courir vers la muraille ouest, là où était censée se trouver la porte secrète. Douglas n'avait pas échoué, finalement : il s'était contenté de prendre son temps pour soigner ses effets dramatiques. Une chance qu'il n'ait pas encore attendu quelques minutes de plus.

— *Il est assez influençable, ton Douglas, fit la « voix » de Bugs. J'en fais ce que je veux...*

Je m'empressai de défaire les liens des autres prisonniers.

— Démerdez-vous pour trouver des armes, dis-je. Ou alors planquez-vous quelque part jusqu'à la fin de la bataille. Moi, je vais chercher Krina !

Sans attendre la réaction de mes compagnons, je me précipitai à l'intérieur du donjon, courus jusqu'au premier escalier venu et commençai d'en gravir les marches.

Dans la salle du trône il n'y avait que deux gardes, qui se ruèrent sur moi dès que j'en franchis le seuil. Le premier n'eut pas le temps de respirer. La pointe de ma hallebarde s'enfonça dans sa poitrine alors qu'il levait un fléau pour me frapper. L'épée du second me rata de justesse et siffla désagréablement à mes oreilles. J'arrachai mon arme du corps de son camarade et lui fis face. La longueur de la hallebarde me donnait un avantage non négligeable.

— Rends-toi ! dis-je. La ville est perdue !

Il secoua violemment la tête et se jeta sur moi. Sans doute faisait-il partie de ces soldats sans peur qui combattent pour leur cause jusqu'à

la mort, même s'ils la savent perdue d'avance. C'était tout à son honneur mais je n'avais pas le temps de m'en préoccuper : je rendis sa mort aussi rapide et indolore que possible. Laissant tomber la hallebarde, je récupérai son épée ; je me sentais tout de même plus à l'aise.

Et maintenant, Krina !

Elle avait sans doute disparu par la petite porte qui jouxtait le trône, sinon je l'aurais rencontrée en montant. J'eus l'impression d'entendre des pas retentir derrière moi, mais je ne m'en occupai pas et franchis à mon tour la porte. A ma grande surprise, je tombai sur un escalier qui redescendait, faillis rater la première marche et me rattrapai de justesse à la rampe métallique. Derrière moi, les pas étaient de plus en plus forts. C'était à coup sûr un garde qui cherchait sa maîtresse – ou plusieurs gardes, je ne parvenais pas à en distinguer le nombre. Mes chances de survie reposaient essentiellement sur le fait de la découvrir avant eux. Je dévalai une cinquantaine de marches avant de me retrouver devant une autre porte, encore entrouverte, que je poussai d'un coup d'épaule.

La lumière du soleil artificiel me frappa de plein fouet.

Mes pieds s'enfoncèrent dans le sable fin d'une plage. A quelques dizaines de mètres de là coulait une rivière, eaux claires et peu profondes qui bordaient sur l'autre rive l'orée d'une forêt.

Je venais d'arriver dans ce que *Gelnar* appelait autrefois son jardin d'agréments, cette pièce aux dimensions folles, étirant l'espace du donjon jusqu'à des limites improbables, où la technologie et l'illusion reproduisaient la nature jusqu'en ses moindres détails. Qu'ils existent ou non ailleurs que dans mon imagination, le sable était bien du sable, l'eau de la rivière était bien de l'eau et les arbres de la forêt entrelaçaient leurs branches à la manière de vrais arbres : verts, sombres, inquiétants...

Si Krina avait choisi de se perdre au sein de ce petit paradis artificiel, j'avais peu de chance de l'y retrouver : le nombre de cachettes qu'il recelait tendait vers l'infini.

Je fis quelques pas vers la rivière. Cet endroit me rappelait des souvenirs assez désagréables : c'était là que j'avais dû tuer Samurai et Pantha, là aussi que *Gelnar* avait trouvé la mort, abattu dans le dos par l'arbalète de Krina.

Comme cette dernière image me revenait en tête, je fus pris d'un brusque soupçon et me retournai.

— Bonjour, Ange..., dit Krina.

Bien sûr : elle s'était tout bonnement cachée derrière la porte pour m'attendre. Et moi, l'imbécile heureux, je m'étais laissé prendre au piège. La maîtresse de *Lankor* souriait. Elle tenait en main l'arme qui

lui avait servi à supprimer son père, ou une autre, semblable.

— Jette ton épée, Ange, reprit-elle.

J'obéis. Que pouvais-je faire d'autre ? Krina fit un pas vers moi. Son sourire ne me disait rien qui vaille : cette fois-ci elle allait me tuer et rien ne pouvait me sauver.

— Tu m'auras donné du mal, mais c'est fini, dit-elle, comme pour confirmer ma pensée. Je ne sais pas qui gagne la bataille, dans la ville, mais même si ce sont tes amis, tu ne vivras pas pour savourer ta victoire...

— Parle moins, Krina, ton discours sonne faux ! dis-je. Tire, plutôt !

— A tes ordres ! dit-elle en pressant la détente.

Tremblait-elle d'excitation à l'idée de me tuer ou bien voulait-elle simplement jouer avec moi un peu plus longtemps ? En tout cas, la flèche manqua mon cœur et s'enfonça dans mon épaule gauche. Je poussai un cri de douleur et tombai en arrière, tentant inutilement d'arracher le projectile qui me déchirait les chairs.

Krina plaçait une seconde flèche sur son arbalète.

— Tu me prends au sérieux, maintenant, Ange ? demanda-t-elle.

La cruauté de son sourire ne réussissait pas tout à fait à l'enlaidir. Elle allait tirer à nouveau lorsque je vis une silhouette se profiler dans l'encadrement de la porte, derrière elle : probablement la personne à qui appartenaient les pas que j'avais entendus plus tôt.

Je sursautai en reconnaissant Hickory. Le jeune sédentaire avait toujours un bras qui pendait inutilement et, pour tout arranger, il n'était pas armé. Qu'espérait-il donc ?

— Faites seulement mine de tirer et je vous abats ! dit-il d'une voix assurée.

Krina s'immobilisa, surprise.

— Lâchez votre arme ! reprit Hickory. Allons, plus vite que ça !

Malgré ma douleur, je réussis à sourire.

— Dommage, Krina, dis-je. Tu as bien failli gagner...

Elle hésita un instant puis, haussant les épaules, jeta son arbalète à terre. Elle savait perdre. On ne pouvait pas lui retirer cela...

Je me relevai péniblement. Mon bras gauche s'engourdisait. Je ramassai mon épée et la posai sur la gorge de Krina qui n'eut pas le moindre geste de recul.

— Retourne-toi ! dis-je. Et regarde qui t'a vaincue !

Elle eut un petit rire sans joie en constatant qu'Hickory n'était pas armé.

— Bien joué..., dit-elle simplement.

— Ils se battent comme des fous, en bas, fit le jeune sédentaire, sans s'occuper d'elle. Les pillards ont forcé les portes de la ville mais il sont en train de se faire massacrer par la garnison. Il faut arrêter ça !

— D'accord ! dis-je. On retourne à la salle du trône !

Lorsque Krina parut à la fenêtre depuis laquelle elle avait commandé notre exécution, le fil de mon épée était posé sur sa gorge. Sur la place publique, comme dans toute la ville, on se battait. Des douzaines de cadavres s'étendaient déjà sous nos yeux. Bien malin qui aurait pu dire dans quel camp ils étaient les plus nombreux.

— Dis à tes hommes de se rendre ! ordonnai-je. Sinon je te jure que je te tranche la gorge.

— Je crois que tu ne le ferais pas..., dit Krina.

— Essaie et tu auras la réponse !

Elle ne prit pas de risques, à mon grand soulagement car elle avait raison : je n'aurais certainement pas pu l'abattre aussi froidement.

— Cessez le combat ! cria-t-elle. Rendez-vous ! Nous avons perdu !

CHAPITRE XVI

Il fallut un bon quart d'heure pour que tous les gardes découvrent qu'ils étaient battus et déposent les armes.

Moi, sitôt que Krina eut lancé le mot de la fin de la bataille, je la fis sortir du donjon et la confiai à la garde de Fetch et Sibylle pour aller me consacrer un peu à ma blessure. Non seulement elle me faisait un mal de chien, mais je commençais en plus à avoir perdu une bonne quantité de sang. Mes jambes flageolaient un peu et si je ne me soignais pas rapidement, je risquais bien de piquer une syncope.

La flèche m'avait traversé l'épaule de part en part. L'os n'était pas touché, mais j'aurais voulu pouvoir être aussi sûr de mes artères. Je brisai le côté empenné au ras de la blessure ; faisant la grimace je tirai la flèche d'un coup sec, par-derrière. A ce moment quelqu'un poussa un hurlement de douleur et il me fallut un moment pour réaliser que le quelqu'un en question, c'était moi. Je faillis m'écrouler. Un bref vertige s'empara de moi et je me rattrapai de justesse à un mur. Le sang dégoulinait sur mon torse, en larges rigoles écarlates, mais du moins ne pulsait-il pas régulièrement hors de la blessure. L'artère était intacte. En serrant vigoureusement, je devais pouvoir m'en sortir. J'avisai le premier flacon d'alcool frelaté à l'usage des gardes, traînant sur un banc, et m'en aspergeai sans ménager la marchandise. Cette fois, je réussis à ne pas hurler, malgré la brûlure cruelle ; quand on a l'impression de se soigner, on supporte mieux d'avoir mal...

Je terminai ma petite séance médicale, en nouant fermement autour de mon épaule un linge blanc qui ne tarda pas à rougir. Mais l'hémorragie ralentissait. Encore quelques minutes et elle cesserait.

— *Alors ? entendis-je. Quoi de neuf, docteur ?*

Je tournai la tête pour découvrir mon copain Bugs, le lapin des sables, debout sur les pattes arrière, les oreilles écartées, braquant sur moi un nez inquisiteur. En pleine lumière, sa fourrure était d'un brun presque jaune.

— Ça va, pensai-je à son intention. Comment ça se passe, dehors ?

— *Bien ou mal, question de point de vue. Tu devrais quand même y faire un tour...*

— J'y vais. Mais toi, ne t'avise pas de disparaître ! Je crois que tu me dois quand même une bonne dose d'explications, non ?

— *On verra ça ! Bon courage, Ange...*

Puis, sans prévenir, il s'enfuit en quelques bonds rapides et disparut au fond d'un couloir. Peut-être avait-il envie de visiter le donjon. C'était là une activité qui m'intéressait au plus haut point, moi aussi, mais pour l'heure j'avais mieux à faire.

Lorsque je sortis sur la place publique, le calme y était revenu. Les gardes, désarmés, étaient rassemblés dans un coin, surveillés par des pillards. Krina avait encore un couteau sous la gorge, celui de Fetch maintenant. La brune « déesse » baissait les yeux. Elle était battue, à plates coutures, et se sentait humiliée. Sans doute était-ce quelque chose qu'elle n'avait jamais connu.

Parmi les vainqueurs, un certain ordre s'était déjà instauré : les pauvres de la ville, menés par un Douglas sanglant et échevelé, faisaient face aux pillards. Les sédentaires s'étaient rassemblés autour de Sinddès, Romi et Hickory. Tout ce joli monde se regardait en chiens de faïence et les trois groupes avaient l'air aussi alliés qu'une mangouste et deux cobras royaux.

— Ange ! s'exclama une voix tonitruante. Je suis heureux de vous revoir vivant ! Vous aviez raison : ça a marché !

Orson s'approcha de moi et me serra fermement la main, après que j'eusse retenu de justesse la bourrade qu'il voulait assener sur mon épaule blessée.

Sentant que nous allions entamer quelque chose comme un conseil de guerre, Douglas et Hickory ne tardèrent pas à nous rejoindre, ainsi que Sinddès. Le vieux guérisseur avait retrouvé le sourire.

— Pourquoi n'avez-vous pas attaqué plus tôt ? demandai-je. Doubles devait ouvrir les portes pendant la nuit...

Puisqu'il était mis en cause, ce fut le chef du quartier pauvre qui répondit.

— Je n'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé, dit-il. Lorsque je vous ai quittés, chez Valeyre, je suis rentré dans notre quartier, bien décidé à déclencher immédiatement la révolte, et puis brusquement j'ai été persuadé qu'il valait mieux attendre le matin. J'ignore pourquoi mais il y avait comme une voix dans ma tête, qui n'arrêtait pas de me répéter que c'était la meilleure chose à faire. Et heureusement que je l'ai écoutée car si vous n'aviez pas été libres pour capturer Krina, nous n'aurions jamais pu vaincre : nous avons subi des pertes considérables...

Une voix dans sa tête, hein ? Sacré Bugs ! Ce lapin était plus intelligent qu'une bonne partie des humains que je connaissais.

— C'est vrai ! continua Orson. Mes hommes ont presque été décimés avant de passer les portes. Waltom est mort, parmi les premiers. Et le père d'Hickory a eu la gorge transpercée par une flèche. J'en suis réellement désolé. Je commençais à l'apprécier, ce vieux fou...

Le jeune sédentaire ne disait rien. Sa tristesse était évidente, mais il ne voulait pas y céder pour le moment. Je ne regrettais plus de l'avoir emmené. Finalement, malgré ses allures candides et maladroitement, il avait quelque chose dans le ventre ; il l'avait prouvé !

— Et Jwann ? demandai-je, par acquit de conscience.

— Fidèle au poste et plus heureux que jamais ! dit Orson. Maintenant il est premier lieutenant. C'est lui qui va diriger le pillage de la ville. Il l'a bien mérité !

Douglas me jeta un coup d'œil interrogateur. La minute de vérité était arrivée.

— Je crois que je vais vous décevoir, Orson, dis-je. Il n'y aura pas de pillage de la ville...

Le gros homme fronça les sourcils.

— Expliquez-vous !

— Je suis venu ici pour mettre fin à la dictature de Krina, continuai-je. Pas pour la remplacer par une autre. C'est Douglas le véritable chef, ici, maintenant, et je ne crois pas me tromper en disant qu'il vous fera récompenser largement, mais il n'est pas question que vos hommes pillent la ville. Je pense même qu'il serait souhaitable que vous la quittiez le plus vite possible.

— Vous ne respectez pas notre accord, Ange, constata Orson, toujours calme en apparence.

— Je ne suis pas comme vous, expliquai-je. Je n'aime pas spécialement jouer. Alors quand j'y suis forcé, je n'hésite pas à tricher. Désolé.

Le visage du gros homme était devenu très dur. Sa lèvre inférieure tremblait un peu au sein de sa barbe fournie. Il bourra sa pipe puis l'alluma, d'un air faussement indifférent.

— Je ne veux pas de votre récompense, dit-il enfin, après avoir tiré deux bouffées. Je ne suis pas un chien auquel on jette un os. Nous allons partir, dès aujourd'hui : vous savez que nous avons eu trop de morts pour vous résister et je le sais aussi. Mais je vais vous faire une promesse, Ange : à partir de maintenant et tant que je vivrai, je n'aurai qu'un but dans la vie : vous faire empaler, vous et vos alliés !

Il fit rapidement voler sa masse impressionnante et retourna vers ses hommes.

— Aux chevaux ! dit-il. Nous partons !

— Quoi ? fit une voix agressive, que je reconnus sans peine.

Jwann sortit du groupe de pillards et se dirigea vers son chef. Une large estafilade barrait son front et le sang maculait ses cheveux en brosse. Ses yeux jaunes brillaient de colère.

— Qu'est-ce que ça signifie ? reprit-il. Cette ville est à nous ! Nous l'avons gagnée !

— Ne t'inquiète pas, dit Orson. Quand on reviendra, on leur fera

bouffer leurs murailles. Mais pour l'instant on s'en va. Rassemble tes hommes !

— Ils sont prêts, grommela Jwann, ravalant sa hargne. Tous sauf un. Fetch ! Laisse tomber cette fille et rejoins-nous !

Le rouquin tenait toujours Krina en respect. Il regarda un instant le premier lieutenant nouvellement promu, puis se tourna vers moi. Il sourit.

— Je suis désolé, Jwann, dit-il. Mais si on ne me fout pas à la porte, je crois que je vais rester ici. J'y ai plus d'amis que parmi vous, maintenant...

— Traître ! cria Jwann. Sale traître ! Tu mourras avec les autres, quand on reviendra...

Bouillant de colère, il marcha jusqu'à moi et me colla une des plus belles gifles que j'aie jamais reçues. J'avais trop de mal à seulement me maintenir debout pour songer à l'éviter. Cette fois, je partis dans les décors. Mon épaule heurta violemment le sol et la douleur passa un voile noir devant mes yeux.

— C'est ta faute ! l'entendis-je crier. Tu m'as même volé mes hommes ! Mais maintenant tu vas payer !

Ma vision redevenant progressivement normale, je vis debout, au-dessus de moi, la masse d'armes levée, prêt à frapper. Personne ne semblait disposé à bouger, comme si un sort avait frappé toutes les personnes présentes, les contraignant à l'immobilité, un sort qui ne s'achèverait qu'avec ma mort.

— Jwann !

La voix de Sibylle avait claqué derrière le pillard au moment où je n'attendais plus que le coup qui allait me fracasser le crâne. Elle se tenait à cinq ou six mètres de nous, sans armes, les poings sur les hanches.

— Si tu tiens absolument à frapper quelqu'un de désarmé, essaie avec moi, dit-elle en souriant. Il y a longtemps que je ne t'ai pas flanqué une volée. Ça me manque !

Jwann éclata d'un rire de fausset.

— Ce sera un plaisir ! dit-il, m'abandonnant pour courir vers la jeune femme.

Celle-ci s'accroupit vivement. Ses deux bras décrivirent un arc de cercle avec un ensemble parfait et, avant que quiconque ait pu comprendre ce qui arrivait, les deux fléchettes s'enfoncèrent dans la gorge de Jwann, l'ornant de franges de cuir.

Le pillard mourut sans un cri.

Moi, je recommençai à respirer. J'avais presque oublié le compartiment secret des bottes de Sibylle, dont j'avais failli être victime lors de notre première rencontre. Jwann avait eu moins de chance que moi.

Je me remis sur mes pieds, aidé par Douglas et un de ses hommes, dont j'ignorais le nom. Orson, qui avait assisté sans broncher à toute la scène, ordonna à sa troupe de se mettre en marche.

— Je vous ai fait une promesse, dit-il encore. Je tiens toujours mes promesses. A bientôt !

Puis il partit et le soulagement m'envahit. Cela faisait un problème de réglé, au moins provisoirement, le temps de reprendre nos esprits. Restait le deuxième...

— Qu'est-ce qu'on va faire d'elle ? dit Douglas, suivant mes pensées.

Je regardai Krina. Je savais pertinemment qu'il n'existait pas sur terre d'être humain plus pervers, qu'à côté d'elle le plus venimeux des serpents faisait penser à un mouton, mais je ne pouvais pas me décider à ordonner son exécution. Je n'avais jamais eu de scrupules à tuer pendant un combat, mais de sang-froid... La différence n'était sans doute pas bien grande mais pour moi elle existait. Alors, par lâcheté, je résolus de déléguer mes responsabilités.

— A vous de décider, dis-je. C'est vous le chef ici, à présent !

Douglas secoua la tête.

— Pas question, Ange ! Depuis vingt-cinq ans, je me bats pour pouvoir quitter cette ville, pas pour régner sur elle. Demain je serai loin ; même si la vie doit changer ici, la mienne est ailleurs. Il n'y a qu'une seule personne qui soit suffisamment populaire parmi toutes les forces en présence pour les maintenir unies et c'est vous ! Que vous le vouliez ou non, *vous* êtes le successeur de Krina. C'est donc à vous de décider de son sort !

Là, je tombais de haut... Je n'avais encore jamais envisagé les choses sous cet angle. Alors voilà qu'en quelque sorte, je me retrouvais maître du monde. C'était plutôt grisant...

— Mettez-la au cachot, provisoirement ! décidai-je. Enfermez aussi les gardes ! Ensuite fouillez toute la ville, surtout les dômes et les tours, et arrêtez tout ce qui ne ressemble pas à un honnête citoyen sorti en sursaut de sa béatitude ! Surtout ne cassez rien et, autant que possible, ne tuez personne. Nous donnerons le choix à chaque homme, à chaque femme qui travaillait pour Krina : se ranger à nos côtés et continuer sa tâche pour nous, ou bien être expulsé de la ville, avec sa maîtresse !

A ces mots, Krina releva la tête. Il y avait de l'étonnement dans ses yeux bleus.

— Tu ne me fais pas mettre à mort ? interrogea-t-elle. Tu es fou ! Tu sais que je reviendrai. Ce ne sera pas pour venger mon honneur, comme le pillard ; il y a longtemps que je n'en ai plus... Non : ce sera pour reprendre ce qui m'appartient de droit. Je ne sais pas quand, comment ni avec qui mais je reviendrai, Ange. Tu regretteras ta décision...

— Je sais ! dis-je.

La journée s'écoula rapidement. Soignée par Sinddès, ma blessure me torturait un peu moins et, après quelques heures de repos, je me sentis presque en forme.

La fouille de la ville que j'avais ordonnée se révéla inutile. Depuis quelques temps, je m'étais imaginé que toute la technologie de *Lankor* était rassemblée dans les tours, du laboratoire de fabrication de l'essence au système de production permettant aux habitants de se la couler douce. Je m'étais trompé. Si l'une des tours contenait bien les écrans auxquels étaient reliées toutes les caméras dispersées dans la ville, les trois autres ne constituaient que de vastes entrepôts, de nourriture et de matières premières. De quoi faire vivre *Lankor* pendant quinze jours, un mois, peut-être...

Les habitants de la ville allaient devoir réapprendre le sens du mot « travail ». Je comptais beaucoup sur mes sédentaires pour leur servir de professeurs.

Pas de scientifiques, donc, et pas de machines à miracles ! Interrogée à ce sujet, Krina se moqua de moi. Elle affirma qu'il me faudrait la torturer pour lui faire avouer l'emplacement de ce que je cherchais. Comme je ne m'en sentais pas capable, je laissai tomber...

Ce n'était peut-être pas très logique, mais j'avais le sentiment que nous aurions plus de satisfactions en réussissant à survivre par nous-mêmes que grâce à la science d'autrefois. Je décidai d'oublier celle-ci pour le moment, quitte à m'en servir si, plus tard, elle se présentait à moi spontanément.

Une bonne partie de la garnison de *Lankor* choisit de rester. Krina n'avait sans doute pas été une maîtresse des plus aimées : seule une dizaine d'hommes partirent avec elle. Je leur fis rendre leurs armes, pour qu'ils puissent se défendre contre une attaque éventuelle et, un peu avant la nuit, on leur ouvrit les portes. Tout comme Orson avant elle, Krina ne me dit pas « Adieu », mais « A bientôt »...

Lorsqu'ils furent sortis, je rejoignis Sibylle, sur les remparts. Tout autour de nous, le désert rougeoyait, adoptant tel un caméléon les couleurs du soleil couchant.

La petite troupe de Krina s'éloignait vers le sud. Au loin, les pillards d'Orson finissaient de démonter leur campement. Un millier de questions se pressaient encore dans mon esprit : comment allais-je bien pouvoir diriger cette ville, moi qui n'avais jamais commandé personne, pas même une meute ? Qui étaient vraiment les lapins des sables ? Quand Orson ou Krina reviendraient-ils assouvir leur vengeance ?

Tous ces points d'interrogation me donnaient le vertige. J'entourai d'un bras les épaules de Sybille.

— Tu sais ? Je crois qu'on n'a pas fini d'en baver, dis-je.

Sans rien dire, elle se serra contre moi, ses lèvres se posèrent sur les miennes et j'oubliai tout ce qui me préoccupait l'instant d'avant.

La nuit tombait, mais soudain je n'avais plus envie de dormir.

Fin du deuxième épisode. A suivre dans :

L'EPEE MAUDITE.

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

- | | | |
|-------|---|--------------------------------------|
| 1403. | <i>L'Ange du désert</i> | Michel Pagel |
| 1404. | <i>Ordinator-Craignos</i> | André Caroff |
| 1405. | <i>L'ampoule de cendres</i>
(<i>La Compagnie des Glaces-24</i>) | G.-J. Arnaud |
| 1406. | <i>Roulette russe</i> | Daridjana |
| 1407. | <i>Sur qui veillent les Achachilas</i>
(<i>Chronique des temps à venir-11</i>) | Jean-Louis Le May |
| 1408. | <i>La marque des Antarcidès</i>
(<i>Chroniques d'Antarcie-1</i>) | Alain Paris |
| 1409. | <i>Pour une dent, toute la gueule</i> | G. Morris |
| 1410. | <i>Le volcan des sirènes</i> | Gilbert Picard |
| 1411. | <i>Cadavres à tout faire</i> | Richard Bessière |
| 1412. | <i>Babel bluff</i> | Christopher Stork |
| 1413. | <i>Les visiteurs du passé</i> | K.-H. Scheer |
| 1414. | <i>Abattoir-Opéra</i>
(<i>Cycle des ouragans-2</i>) | Serge Brussolo |
| 1415. | <i>La semaine carnivore</i>
(<i>Le cycle des insectes-3</i>) | Th. Cryde |
| 1416. | <i>Feu sur tout ce qui bouge !</i> | G. Morris |
| 1417. | <i>L'enfant de l'espace</i> | Christopher Stork |
| 1418. | <i>Ordinator-Rapidos</i> | André Caroff |
| 1419. | <i>Le clan du brouillard</i>
(<i>Chronique de la Lune Rouge-3</i>) | Alain Paris &
Jean-Pierre Fontana |
| 1420. | <i>Solstice de fer (Khanaor-1)</i> | Francis Berthelot |
| 1421. | <i>Wân, l'iconoclaste</i> | Maurice Limat |
| 1422. | <i>La mémoire totale **</i> | Claude Ecken |
| 1423. | <i>Retour en avant</i> | G. Morris |
| 1424. | <i>Naufrage sur une chaise électrique</i>
(<i>Le Cycle des Ouragans-3</i>) | Serge Brussolo |
| 1425. | <i>Quand souvenirs revenir, nous souffrir et mourir</i> | Dagory |
| 1426. | <i>Les passagers du mirage</i>
(<i>Chromagnon « Z »-3</i>) | Pierre Pelot |
| 1427. | <i>La piste du Sud</i> | Thierry Lassalle |
| 1428. | <i>P.L.U.M. 66-50</i> | Hugues Douriaux |
| 1429. | <i>Sahra (Contes et légendes du futur)</i> | Jean-Louis Le May |
| 1430. | <i>Le fléau de la Galaxie</i> | K.-H. Scheer et C. Darlton |
| 1431. | <i>Sun Company</i>
(<i>La Compagnie des Glaces-25</i>) | G.-J. Arnaud |

1432.	<i>Demi-portion</i>	Christopher Stork
1433.	<i>Les flammes de la nuit.</i> (Première époque : Rowena)	Michel Pagel
1434.	<i>Soldat-chien</i>	Alain Paris
1435.	<i>La guerre des loisirs</i>	M.-A. Rayjean
1436.	<i>Le diable soit avec nous !</i> (Les pirates de l'espace-2)	Philippe Randa
1437.	<i>Le bricolo</i>	P.-J. Herault
1438.	<i>Équinoxe de cendre</i> (Khanaor-2)	Francis Berthelot
1439.	<i>La fleur pourpre</i> (Service de Surveillance des Planètes Primitives-4)	Jean-Pierre Garen
1440.	<i>Glaciation nucléaire</i>	Pierre Barbet
1441.	<i>Le chant du Vorkul</i>	Michel Honaker
1442.	<i>Que l'Éternité soit avec vous !</i>	Louis Thirion
1443.	<i>L'Heure Perdue</i>	Guy Charmasson
1444.	<i>Nitrabyl la Ténébreuse</i>	K.-H. Scheer
1445.	<i>Un pied sur Terre</i>	G. Morris
1446.	<i>Enfer vertical en approche rapide</i>	Serge Brussolo
1447.	<i>Poupée cassée</i>	Jean Mazarin
1448.	<i>Ils étaient une fois...</i>	Christopher Stork
1449.	<i>Les Sibériens (La Compagnie des Glaces-26)</i>	G.-J. Arnaud
1450.	<i>Le feu du Vahad'Har</i>	Gabriel Jan
1451.	<i>La Jaune</i>	Jean-Pierre Fontana
1452.	<i>Les horreurs de la paix</i>	G. Morris
1453.	<i>Transfert</i>	Gérard Delteil
1454.	<i>O Tuha' D et les chasseurs</i>	Jean-Louis Le May
1455.	<i>Le temps des rats</i>	Louis Thirion
1456.	<i>Ashermayan</i>	Alain Paris

VIENT DE PARAÎTRE :

Pierre Bameul

La saga d'Arne Marsson
(Pour nourrir le Soleil-1)

*Achevé d'imprimer en juin 1987
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'impression : 1128.-
Dépôt légal : juillet 1987.

Imprimé en France

LES INTROUVABLES

UNE ÉDITION ABPROD^I

LIVRE NUMÉRISÉ ET CORRIGÉ PAR



PUBLICATION MENSUELLE

**MAHDIA.
LA NOUVELLE
TUNISIE.**

ELDORADOR CAP MAHDIA.
2900 F.*
Jet AIR FRANCES
tours
**REVE PROMIS.
REVE TENU!**

*8 jours, pension complète en mai-juin. Départ Paris.
Renseignements et réservations :
19 avenue de Tourville. 75007 Paris. Tél. 47.05.01.95.
276 avenue du Prado. 13008 Marseille. Tél. 91.22.19.19.
11 rue Childebert. 69002 Lyon. Tél. 78.42.80.77.
et toutes agences de voyages.

18 3 87
1670

Doc. VLOO - YOUNG ARTISTS
(Les Edwards)

ISSN 0768- 3014
ISBN 2-265-03267-0

457
ANTICIPATION
MICHEL PAGEL
LA VILLE D'ACIER
FLEUVE NOIR

9 782265 032675

1. Pour plus de détails sur les précédentes aventures de Ange, lire *L'ange du désert (1)*.
Même collection.
2. Le lecteur désirant, lui, plus de détails peut se reporter à *L'ange du désert (1)*. Même collection.

3. Voir *L'ange du désert (1)*, du même auteur, dans la même collection.